

Jules Pophilat

L'Île aux singes

Edilivre

Jules Pophilat

L'Île aux singes

Chronique anthropoïde



Jules Pophilat

L'Île aux singes

Chronique anthropoïde



« Le petit serpent qui reste enroulé, ne mange pas la viande »

Proverbe Fang

I

Prologue

La petite saison des pluies était là, avec ses gros orages quasi quotidiens. Il pleuvait parfois au milieu du jour. Les nuages sombres qui s'étaient accumulés depuis le matin se dégonflaient d'un coup, inondant la terre et laissant derrière eux de larges flaques d'eau emplissant toutes les déclivités. Après la pluie, le ciel dégagé était d'un bleu profond. Le soleil flamboyant s'empressait d'aspirer et de renvoyer vers le haut toute l'eau qui venait de s'écouler : elle s'élevait du sol brûlant en volutes transparentes. La chaleur et l'humidité étaient suffocantes. Aucun être humain n'y résistait ; c'était la saison des longues siestes d'après-midi. Noël approchait, c'était aussi la saison du maïs nouveau et des Atangas.

Clauvysse avait averti Justin qu'il viendrait lui faire goûter la soupe de maïs. Il vint un dimanche, le matin. Justin revenait de l'hôpital. Un brouillard tiède

enveloppait la ville : Maadoué était dans les nuages. L'air était tellement saturé d'humidité que l'eau, en se condensant, dégoulinait de feuille en feuille avec des « ploc, ploc » espacés, et semblant se répondre en écho. Parfois la brume se déchirait et l'on apercevait alors brièvement le fleuve, en contrebas des maisons. Les eaux étaient hautes et les rives complètement inondées. Des pirogues passaient, surgissant dans les éclaircies, chargées d'hommes et de marchandises. Sur les plus grandes d'entre elles un petit feu de braise fumait à l'avant, où une femme faisait réchauffer un paquet de feuilles enveloppant un repas léger. L'humidité de l'air assourdissant les sons, les hommes et les choses émergeaient de la vapeur d'eau pareils à des fantômes, puis disparaissaient à nouveau, comme se dissolvant dans l'élément liquide en suspension.

Plusieurs ombres apparurent en file indienne sur le chemin montant aux maisons. L'une d'elles salua en levant le bras et Justin reconnut Clauvysse, marchant en tête. Les ombres suivantes devaient être Sicelle, enveloppée dans un grand pagne qu'elle portait comme un châle, et les deux garçons aînés, trottinant auprès de leurs parents. Sicelle marchait courbée en avant sous le poids d'une hotte ronde munie de bretelles, qu'elle portait sur son dos. Les enfants aussi semblaient chargés de paquets. L'un d'eux tenait précautionneusement dans ses bras un objet enveloppé dans une étoffe, qu'il regardait en marchant. Justin ne se souvenait pas d'un bébé récemment né et pour-

tant comme les arrivants se rapprochaient, il vit nettement l'étoffe remuer : un petit être se débattait sous les cotonnades.

« Bonjour, Justin, dit Clauvysse, nous sommes venus.

– Bonjour, Clauvysse, bonjour Sicelle, bonjour les enfants. Sicelle, vous voulez utiliser la cuisine, je pense ?

– Bonjour, Justin. Non, je préfère faire un feu au-dehors, les enfants vont m'aider. J'ai tout ce qu'il faut dans la hotte. »

Tout en saluant, Justin s'était approché des enfants :

« Qu'est-ce que tu tiens là, toi ?

– C'est un bébé de chimpanzé : il est malade ! »

Enveloppé dans un morceau de pagne, les mains refermées sur une poignée de tissus qu'il portait à sa bouche, Justin vit un petit visage rose, deux yeux sombres et brillants, encadrés de longs cheveux noirs, soyeux, soulevés par les grands pavillons des oreilles.

« Qu'est-ce qu'il a ? »

Clauvysse, qui observait la scène, intervint :

« Un chasseur a tué sa mère. Sa bande était venue manger une plantation : elle a fui la dernière. Il a tiré dans son dos : elle est tombée. Quand le chasseur l'a retournée, il a vu le petit accroché sur son ventre. Il n'avait rien, alors il l'a rapporté au village. Sa femme ne voulait pas le garder et l'a donné à Sicelle, pour amuser les enfants. On lui a fait des biberons avec du lait en boîte. Il boit bien, mais maintenant il a attrapé la diarrhée. On l'a amené pour que tu le soignes. »

Justin entreprit de déballer le bébé de son pagne pour l'examiner. Dès qu'il tenta d'écarter les tissus, le petit émit un « oh ! » de protestation, indigné, et s'agrippa des quatre mains à l'étoffe. Puis, comme Justin insistait, il se mit à crier : « Oh, oh, oh ! » de plus en plus fort. Justin lui saisissant les mains tenta de l'obliger à lâcher ses prises. Mais le petit se défendait bien et rattrapait la toile avec les pieds, lorsque Justin était occupé avec ses mains. Clauvysse vint l'aider et, à eux deux, ils réussirent à le désentortiller. Son petit derrière rose, son ventre et ses cuisses étaient maculés d'excréments pâteux, jaunâtres. Toujours mécontent, il s'agitait, continuait à crier et finit par déféquer une grande giclée liquide que Justin reçut sur son pantalon et ses pieds nus.

« Il est fâché, dit Clauvysse.

– C'est une fille, répondit Justin. »

Puis, mu par une inspiration, il enroula le tissu en boule et laissa le petit s'en saisir. Pelotonnant l'étoffe sur son ventre et s'y accrochant fermement des quatre membres, le bébé se calma presque aussitôt.

« Il faut le laver, dit Justin, il est tout mouillé et il va prendre froid.

– Nous, on doit se laver aussi, répondit Clauvysse, en montrant ses mains et ses avant-bras couverts de bouillie jaune. »

*

* *

Une demi-heure après le petit avait été baigné à l'eau tiède et au savon. Enveloppé dans des chiffons propres et couché dans un grand panier tressé, ses bras et ses jambes étreignant une boule de tissus qui lui servait de substitut maternel. Il paraissait calme. En se penchant sur lui, Justin observa qu'il suçait son pouce.

« Est-ce qu'il va mourir demanda Sicelle ? » qui elle aussi venait de temps en temps observer le panier.

– Je ne crois pas, répondit Justin, il se défend bien et il n'est pas déshydraté. Le lait que vous lui avez donné ne convient pas. Je vais lui donner du lait pour nourrisson. J'en ai à l'hôpital. Et je vais alterner avec des biberons d'eau de riz légèrement sucrés. Normalement il devrait récupérer en quelques jours. En attendant je vais le garder ici.

« Qui va s'en occuper ? » demanda Clauvysse.

« Ça c'est un problème » pensa Justin sans répondre immédiatement. Il lui paraissait difficile de demander à l'une des religieuses ou des auxiliaires de prendre le bébé en charge. Il ne voulait pas risquer d'incident et depuis sa discussion un peu animée avec Sœur Cécile, leurs relations demeuraient légèrement tendues.

« Je vais trouver une solution. De toute façon il n'est pas bien encombrant. Je peux le garder dans mon bureau et lui donner un biberon de temps en temps.

– Les gens vont rire, observa Clauvysse.

– Ça, je m'en moque ! »

La première surprise passée, le bébé le fascinait. C'était un petit animal, mais avec des airs par mo-

ments si humains. Justin était à la fois ému en le regardant et impatient d'en savoir plus, de le regarder vivre et évoluer.

« Est-ce que tu crois qu'il marche déjà ? demanda-t-il à Clauvysse. Est-ce qu'il peut sortir tout seul du panier ?

– Pas d'un grand panier comme ça. Mais il faut le surveiller, si tu le sors du panier.

– Justin... Tu vas lui donner un nom ? demanda l'un des gamins.

– C'est une bonne idée. Quel nom tu lui donnerais, toi ?

– Un nom de fille ?

– Oui, bien sûr. »

Le petit regarda successivement son père, puis son petit frère :

« Judith, risqua-t-il...

– Va pour Judith », répondit Justin et, prenant le bébé sur ses genoux, il entreprit de lui faire ingurgiter un biberon d'eau de riz tiède et légèrement sucré. »

Le goût du contenu parut le surprendre d'abord un peu, puis le petit chimpanzé se mit à téter avec avidité. Même, il siphonna le fond du biberon avec une rapidité et une efficacité qui témoignait que ses forces étaient demeurées intactes. Complètement détendu après cet effort, il finit par lâcher un rot retentissant. Tout le monde se mit à rire bruyamment. Il en parut effrayé et soudain, lâchant son paquet de tissus, il se serra étroitement contre Justin, agrippant

sa chemise des quatre mains, et enfouit sa tête au creux de son aisselle.

« Il te prend pour sa mère », dit Clauvyse.

Surpris, Justin essaya de détacher le petit et de lui faire étreindre à nouveau la boule de chiffons. Mais celui-ci se rétracta violemment, s'agrippant de plus belle aux vêtements et fit entendre un cri bref :

« Attention, dit Clauvyse, il va encore cabiner sur toi ! »

Justin décida d'attendre un moment. Dès qu'il cessa de le contrarier, le bébé se relâcha. Il sentait la petite boule chaude au travers de ses vêtements.

« Bon, si on goûtait la soupe de maïs maintenant ? dit-il à l'intention de Sicelle.

*

* *

Pendant que Justin s'occupait du petit chimp, Clauvyse avait rapidement plié ensemble quelques lambeaux de feuilles de bananier. À présent, plusieurs barquettes rectangulaires de forme parfaitement régulière attendaient sur la table de la terrasse. Sicelle avait improvisé un feu auprès de la maison et sorti de la hotte un petit sac rempli de grains de maïs fraîchement cueillis qu'elle avait écrasés à l'aide d'un pilon. La bouillie grisâtre et odorante cuisait doucement depuis bientôt un petit quart d'heure. Sicelle y avait

ajouté un peu d'eau claire et le jus d'un piment bonnet d'évêque méticuleusement écrasé.

« Il faut boire ça chaud, chaud », dit Clauvysse, tout en remplissant les barquettes.

Chacun se mit à laper sa soupe à petites lampées et, pendant quelques minutes, on n'entendit plus que des bruits de suçotements. La soupe avait un goût léger et une odeur où se mêlaient les senteurs des graines écrasées et des parfums de sèves nouvelles. Elle était très fluide et les fragrances du piment fraîchement broyé ne surgissaient qu'en arrière-bouche. Elles réveillaient alors fugitivement les odeurs précédentes. Le tout envahissait le palais de façon si fugace, qu'il fallait à tout instant aspirer à nouveau une lampée pour en conserver le goût en mémoire.

« C'est délicieux, dit Justin en tendant une nouvelle fois sa barquette !

– Sicelle a aussi apporté des Atangas, dit Clauvysse en le resservant. Elle sait que tu aimes ça. »

Une partie du village d'Andoche vivait à l'ombre d'un immense Atangatier greffé. C'était un arbre au tronc épais et court, couvert de plaques d'écorce grises ou brunes alternées. Sa hauteur, plus d'une quinzaine de mètres certainement, tenait à ses très longues branches, régulièrement et symétriquement distribuées en un épais bouquet. À la saison, il était couvert de fruits de la taille et de la forme d'une cartouche de chasse. Chacun d'eux était constitué d'une mince couche de pulpe entourée d'une peau verdâtre, mar-

brée de traînées violacées, le tout enveloppant un gros noyau oblong. Quelques minutes de trempage dans l'eau bouillante suffisaient à cuire et ramollir cette pulpe, lui donnant la consistance de la pomme de terre écrasée. On enfournait alors un fruit entier dans la bouche après l'avoir roulé, encore humide de l'eau de cuisson, dans une assiette couverte de gros sel. La pulpe molle se détachait aisément du noyau qui était recraché, lisse et glissant au travers des lèvres arrondies. La pâte avait un goût oscillant entre la purée de pois et la bouillie de châtaigne, glissant en fin de bouche vers des fragrances de térébinthe et de camphrier. Une fois dépassée la surprise de la première bouchée, on y prenait aisément goût.

Le bébé chimpanzé, toujours cramponné aux vêtements de Justin, s'était endormi. Avec précaution, Justin déplaça délicatement les doigts crispés sur l'étoffe. Au moment où il l'écartait de lui, la petite faillit se réveiller et émit quelques borborygmes. Justin glissa vivement la boule de pagne entre leurs deux corps. Dès qu'il put l'étreindre, le bébé s'y agrippa solidement et se rendormit. Justin put enfin le déposer au fond du panier.

« Tu devrais prendre une ménagère, dit Clauvysse, profitant d'un moment d'aparté. Elle pourrait aussi s'occuper du chimpanzé.

– Clauvysse, tu sais bien que je n'ai pas envie d'avoir quelqu'un tout le temps chez moi.

- Mais si tu ne prends pas une femme chez toi, comment feras-tu pour avoir des enfants ?
- Et qui te dit que j’ai envie d’en avoir ?
- Mais, Justin, si tu ne fais pas d’enfants, qui restera après toi ? »

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Grozalez m’avait dit un jour : « Les Africains mangent n’importe quoi ! » C’est vrai. En tout cas pour ce qui est de la nourriture carnée, tout leur est bon. D’ailleurs le mot pour dire « animal », ici, est le même que pour dire « viande ». L’autre jour, j’étais sur la route, quelque chose a rapidement traversé devant le camion. Le type qui était assis à côté de moi a crié : « Chef, tu as vu la petite viande qui est passée ? » Il était prêt à lui courir sus et m’a demandé de m’arrêter.

Les singes excitent particulièrement les villageois. Peut-être parce que la chasse en est difficile : ils sont malins et il faut les poursuivre sans bruit pendant parfois des heures avant de pouvoir se trouver en position de tir. J’en ai mangé une fois : c’était du mandrill. J’ai trouvé ça dur, fibreux et avec un goût très fort. Pas de quoi s’extasier. Je crois que le prestige de cette chasse tient surtout à sa difficulté.

*

* *

Dans le passé, les singes étaient chassés avec des arbalètes locales. Clauvysse m'en a montré une et il a même fini par me la donner. C'est un très bel objet en bois dur, constitué d'un arc et d'un long manche rectiligne, tous deux décorés de cannelures sculptées. L'arc est emboîté dans une mortaise carrée creusée presque à l'extrémité du manche. En avant de l'arc, le manche est massif et de section rectangulaire. En arrière de l'arc, il s'affine progressivement et est fendu horizontalement sur toute sa longueur. Il comporte une encoche dans laquelle vient se bloquer la corde, une fois qu'elle est bandée. Les traits sont constitués d'étroits éclats de bambous, de forme triangulaire, munis d'un empennage fait de fragments séchés de feuilles du même arbre. Une fine rainure longitudinale emplie de cire d'abeille permettait de fixer le trait en position de tir. Au moment de tirer le chasseur enduisait la pointe, durcie au feu, d'un poison végétal qu'il portait sur lui. Ce poison avait la propriété de paralyser les animaux les plus gros, et même de tuer les plus petits.

L'arbalète est munie d'une gâchette selon un procédé de fabrication particulièrement ingénieux. Un tenon est sculpté dans le demi-manche inférieur. Ce tenon coulisse dans une mortaise creusée dans le demi-manche supérieur et située au fond de l'encoche retenant la corde tendue. Si l'on écarte les demi-manches, à

l'aide d'une petite cale de bois, le tenon sort de la mortaise et la corde demeure bloquée dans l'encoche. Si on rapproche doucement les deux demi-manches, le tenon pénètre progressivement dans la mortaise et finit par expulser la corde de son encoche : le coup part. Je suis en admiration devant autant d'ingéniosité et d'habileté.

Cette arme silencieuse permettait à un chasseur habile, patient et sachant se dissimuler dans l'ombre des frondaisons, d'approcher, et parfois de tuer, plusieurs animaux avant d'être repéré. Ce que le fusil, utilisé maintenant, ne rend plus possible : au bruit de la détonation, toute la bande décampe et évite ensuite la zone pendant des mois. Les troupes les plus abondantes par ici comportent quelques dizaines de singes et parfois, pour les mandrills, quelques centaines d'individus. Lorsqu'ils se déplacent dans la canopée, en mangeant, certains mâles font office de guetteur. À la moindre alarme, ils émettent des vocalisations particulières qui ont pour effet de provoquer l'immobilisation, puis la fuite silencieuse de tous les animaux concernés.

*

* * *

Les gorilles et les chimpanzés sont également des proies appréciées et prestigieuses. Les gorilles, particulièrement, parce qu'en cas d'alerte les plus gros mâles font face et protègent la fuite de la bande en chargeant le

chasseur avec impétuosité. Gare à celui qui rate son coup, alors : les gorilles sont d'énormes animaux et leurs mâchoires puissantes sont pourvues de canines imposantes. S'ils parviennent à approcher l'homme avant d'être abattus, ils peuvent lui infliger de terribles blessures. J'en ai vu un dans un village. Il venait d'être tué, sa bande ayant été surprise alors qu'elle pillait une plantation. Le chasseur triomphant avait couru pour réclamer de l'aide et rapporter le cadavre jusqu'aux maisons. Allongé sur le sol et le dos appuyé à un petit arbre, la tête, sans force, inclinée sur le côté, le gorille semblait assoupi ou ivre. Le chasseur avait visé la tête. À courte distance, les plombs font « balle » : la décharge avait détruit un œil et ravagé le cerveau, tuant probablement l'animal sur le coup. Le sang, très rouge, s'écoulait encore de la plaie sur le poil noir de la poitrine, puis sur le sol où il formait une flaque. Tout le village rassemblé, certains excités, d'autres silencieux, contemplait le géant abattu. Son anatomie et son attitude, si humaines, troublaient probablement la plupart des assistants. Avec son gros ventre, sa poitrine et ses épaules de lutteur aux forts pectoraux, saillants sous les longs poils, et ses membres mal proportionnés : les bras trop longs et les petites jambes aux courtes cuisses, il ressemblait à une caricature d'être humain. Un formidable Quasimodo, disloqué et désormais hors d'état de nuire. J'ai pris une de ses mains et soulevé son avant-bras. Ses muscles et sa peau étaient encore souples et tièdes. Certains villageois mangent donc chimpanzés ou gorilles

comme tout autre viande, alors que d'autres s'y refusent. Au cours de nos conversations, Clauvyse et François m'ont l'un et l'autre fait part de leur répugnance à ingurgiter la viande d'un tel animal : « Ça serait comme manger de l'Homme... » m'ont-ils dit.

*

* *

Dans un autre village, et peu après mon arrivée à Maadoué, j'ai eu la surprise de ma vie ! Une partie des maisons se trouvait à l'abri des grands arbres et, comme je venais du fleuve, il m'a fallu un moment pour habituer mes yeux à la pénombre. Accolé à la maison la plus éloignée, je distinguai une sorte d'appentis environné de fumerolles. En m'approchant je vis qu'il s'agissait d'un fumoir à viande. Une claie supportait des quartiers de venaison sous lesquels un feu de bois vert dégageait un nuage abondant de fumée âcre. François m'accompagnait et nous nous sommes approchés pour voir quel animal était exposé ainsi. Au milieu des volutes, reposait un bras, la main recroquevillée tendue vers moi. Plus loin je distinguais quelque chose qui ressemblait à un pied, attaché à une jambe en partie dépecée : des lambeaux de viande encore accrochés aux os à moitié dénudés. Tout au fond une masse indistincte évoquait une tête disproportionnée, reliée à une partie de la cage thoracique. Çà et là des masses de viscères, inidentifiables pendouillaient, cer-

taines encore sanguinolentes. Je me suis tourné vers François et mon visage a dû lui révéler mes pensées : tous les récits de cannibalisme entendus à Port-la-Ville venaient instantanément de me surgir à l'esprit. Lui-même paraissait un peu crispé. Finalement il s'est approché, a scruté un moment les morceaux et puis, se tournant vers moi :

« C'est le singe ! » a-t-il lancé laconiquement.

À mon tour, je me suis approché. Les lambeaux de peau encore adhérents à la viande portaient de longs poils noirs ; la disposition des doigts et des orteils ne laissait aucun doute : il s'agissait d'un gorille. L'examen du crâne permettait de reconnaître une femelle adulte.

II

L'observatoire Biologique

La caravane, constituée de plusieurs voitures flamboyantes, venait de quitter Port-la-Ville et se dirigeait vers le premier bac, situé au fond de l'estuaire. Les véhicules, uniformément peints de couleur jaune safran, portaient sur les premières portes latérales une inscription dessinée au pochoir : « Observatoire Biologique JPR » ; JPR, pour Jean-Pôl Rondelet. Il s'agissait de voitures confortables, hautes sur pattes, robustes, carrées de forme générale, bardées de jerricans et de pneus advençiques. En outre, à la porte arrière étaient accrochées : une pelle-pioche de l'armée et une hache à manche incurvé. Le Professeur, assis à côté du chauffeur dans la première voiture, portait une élégante tenue de brousse : larges pantalons à poches multiples, saharienne assortie, jaune sable ; sur la tête un chapeau de Panama, agrémenté d'un ruban vert sombre dans lequel on avait glissé un court plumeau, confectionné avec les phanères d'un oi-

seau indéterminé. Ses compagnons, cinq ou six personnes, certaines assez jeunes, étaient vêtus de tenues plus hétéroclites.

Si l'espace à l'intérieur de la première voiture était dégagé (le Professeur avait pris ses aises), il n'en allait pas de même plus à l'arrière. Les malheureux qui l'accompagnaient étaient entassés comme ils le pouvaient, au milieu d'un monceau de valises en fer-blanc, de touques odorantes, contenant probablement quelque produit chimique et de caisses de bois vernis à poignées de cuivre.

Le plus mal installé était un jeune homme maigre, portant un mince collier de barbe : il n'avait pu trouver de siège et était assis entre deux caisses, le dos tourné au sens de la marche, une jambe plus haute que l'autre, avec entre les cuisses une sacoche brune assez lourde dont le contenu devait être particulièrement précieux, car il la protégeait des chaos avec beaucoup de soin. La route était plutôt bosselée, si bien qu'il devait en permanence s'accrocher des deux mains, sous peine d'être projeté contre les bagages ou les parois. Soudain, une secousse plus forte le propulsa en l'air et sa tête heurta le plafond. À demi assommé, et voulant protéger son sac, il abandonna une des poignées de portes auxquelles il s'était agrippé. C'est alors qu'une seconde secousse l'expédia au-dessus de l'entassement des bagages. Les mains réunies sur son ventre pour sauver son matériel, il retomba lourdement sur les angles aigus de l'amas hétéroclite des caisses et des boîtes.

Abasourdi et meurtri il tentait de se remettre en position assise, lorsque la voiture freina brusquement, le renvoyant les quatre fers en l'air. Cette fois, ç'en était trop ! Il ouvrait la bouche pour protester lorsqu'une petite boîte noire, dégringolant du plus haut de la pile, lui érafla le front au passage. Alors, dompté, il renonça, se laissant aller en arrière malgré les écoinçons multiples qui lui labouraient les côtes et meurtrissaient son arrière-train. Tandis qu'il récupérait lentement, la voix impatiente du Professeur se fit entendre :

« Mais où est donc Dupréz ? Allez me le chercher tout de suite ! »

Mal remis de ses émotions, les vêtements en désordre et le chapeau de travers, une balafre rougeâtre lui barrant le front et la joue, il se précipita dehors comme il le pouvait en criant :

« Je suis là, j'arrive, Monsieur ! »

Encore un peu sonné, il calcula mal son élan et, alors qu'il tentait de sauter sur la route, se prit le pied dans la marche pour, finalement, s'affaler de tout son long dans la poussière rouge, au pied du Professeur.

« Doucement Dupréz, fit ce dernier, je n'ai pas dit que c'était aussi urgent. Enfin, maintenant que vous êtes là, prenez votre matériel et venez photographier ce que je vais vous montrer. »

*

* * *

Le chemin fut jalonné par bien des arrêts. Le Professeur n'était pas pressé et chaque objet d'histoire naturelle rencontré, lui donnait l'occasion d'improviser un cours sur le bord de la route. Dupréz, toujours secoué, devait assurer : il fallait non seulement ne pas manquer d'instruire les jeunes, mais aussi récolter des documents susceptibles d'illustrer les livres futurs, sans oublier l'échantillonnage méthodique de tout ce qui pouvait avoir un intérêt pour les collections. Peu à peu les voitures, déjà surchargées de matériel, se remplissaient de tubes et de lames étiquetés avec soin et rangés dans des boîtes *ad hoc*.

On atteignit enfin le premier bac. C'était aussi le plus large : au fond de l'estuaire, le fleuve avait l'ampleur d'un bras de mer et l'eau saumâtre était, quelques fois, agitée d'une faible houle ; l'énorme transbordeur, pouvant porter les plus gros camions, ressemblait plus à un ferry qu'à un bac régulier. La traversée était longue et l'attente aux embarcadères pouvait durer plusieurs heures. Peu importait au Professeur qui en profita pour expliquer à ses élèves et assistants, les mystères des eaux mêlées, où se rejoignent les faunes dulcicoles et salées. De très nombreuses petites boutiques bordaient les abords des quais et les étudiants les plus hardis réussirent à s'échapper pour y aller fouiner. Seul Dupréz suivait pas à pas son maître, qui pouvait exiger à tout moment une nouvelle photo. Rouge et suant, obligé de courir jusqu'aux voitures lorsqu'il devait renouveler la pelli-

cule, les poches remplies d'accessoires dévissables-revissables, qu'il semait régulièrement derrière lui, il aurait bien aimé aller boire un coup, comme ses compagnons, mais le Professeur, intraitable et affairé, le maintenait sous pression :

« Tenez, Dupréz, photographiez-moi donc ça ! C'est fait ? Non ? Dépêchez vous, mon vieux... Là vous me faites un gros plan... Comment ? changer d'objectif ? Incroyable, comment vous organisez-vous ? Ah, non, vous n'allez pas encore remplacer le film ! Vous avez déjà usé un rouleau complet ? Faites attention, mon garçon, à ce train-là vous n'irez pas au bout de la mission. »

À bout de souffle et de résistance, le jeune homme fut soulagé de voir le bac arriver. Il comptait sur la traversée pour se reposer un peu : ce ne fut pas possible. Changeant de registre, le Professeur exigea une série de photos souvenir. Tantôt seul face à l'océan, enfin de profil plus exactement : il fallait quand même que l'on puisse le reconnaître... Tantôt entouré de ses élèves qu'il dominait d'une bonne tête, s'étant perché sur une courte bite d'amarrage que le hasard, qui fait parfois bien les choses, avait placée juste au bon endroit. Dupréz comprit intuitivement que cet accessoire ne devrait pas apparaître dans le cadre de la photo.

*

* *

Le voyage dura une semaine. Lorsque le Professeur, fasciné par une nouveauté (il y en avait tout le temps), ne ralentissait pas lui-même le train, c'étaient des pannes bénignes, crevaisons, enlissements légers ou bac hors d'usage (souvent par manque de carburant) qui s'en chargeaient. Plusieurs fois il fallut négocier avec le baquier, et lui céder une partie de la réserve de gasoil pour qu'il accepte de remettre son engin en marche. Les haltes du soir, dans les villages, étaient l'occasion de nouveaux émerveillements pour le Professeur, qui interrogeait les adultes, enrôlait les enfants, transformait la maison du chef en laboratoire de terrain, y déployant sa loupe et son microscope. Tout cela jusqu'à l'heure du dîner. À ce moment-là, il se transformait subitement en Lucullus et l'on put découvrir qu'une partie des caisses qui encombraient sa voiture était remplies, non pas de matériel scientifique, mais, pour certaines, de denrées en conserve (pâtés, confits, foies gras, champignons divers en bocaux), pour d'autres, de rangées de bouteilles, soigneusement ordonnées dans des caisses capitonnées. Soucieux de faire durer ces provisions de bouche, le Professeur ne partageait pas continuellement ses réserves avec ses jeunes subordonnés. Certains soirs, il les « laissait dîner entre eux » et se retirait pour « réfléchir ». L'on savait alors qu'une boîte particulièrement précieuse serait ouverte.

Enfin, tout ce petit monde atteignit Maadoué et le père Morné leur présenta les nouveaux bâtiments qu'il avait fait construire à leur intention. Sans perdre

de temps, le Professeur les fit estampiller à l'aide du pochoir qui avait déjà servi pour marquer les voitures.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Rondelet et ses troupes ont débarqué et investi les locaux qui leur étaient réservés. Maadoué est en ébullition. Jamais on avait vu autant de Blancs à la fois. Et ceux-là ne passent pas inaperçus. À peine installés, ils ont commencé à parcourir la région avec enthousiasme et détermination. Chacun a sa spécialité et recherche des échantillons particuliers. Certains sont censés s'enfoncer seuls en forêt pour y faire des observations sur le vif. Étant donné la façon désinvolte avec laquelle ils s'y prennent, j'augure quelques déconvenues. Espérons que nous n'aurons pas d'accidents graves.

*

* *

Judith grandit ! Elle est maintenant parfaitement remise de ses troubles intestinaux. Le lait pour nourrisson lui convient très bien et elle commence à manger des fruits. J'ai également ajouté de la bouillie de céréale à son régime : elle adore ça et engloutit son biberon du matin avec beaucoup d'appétit. Elle est devenue beaucoup moins dépendante de moi et ne cherche plus à

m'agripper dès que je passe à sa portée. Le seul problème est qu'elle n'apprend pas à être propre et défèque sans scrupule où et quand l'envie l'en prend. En conséquence je lui interdis d'entrer dans la maison et la relègue sur la terrasse qu'elle considère maintenant comme son territoire propre. Dès qu'un visiteur s'en approche, elle émet quelques « ouh, ouh » sonores et réprobateurs. S'il insiste, elle court vers le torchon « protecteur » qu'elle traîne toujours avec elle, mais qu'elle abandonne facilement lorsqu'elle se sent en sécurité. Si, malgré les avertissements, le visiteur persiste à vouloir entrer, elle se précipite dans mes jambes, saisit fermement le bas de mon pantalon et désormais en position de force, l'insulte copieusement. Elle va même jusqu'à le mordre s'il fait mine de vouloir la toucher. Elle a beaucoup de dents maintenant : toutes les incisives sont sorties et quelques dents plus postérieures affleurent. Il ne semble pas que ce soit douloureux : lorsque je lui ouvre la bouche pour les compter et les toucher, elle se laisse faire sans difficulté. Elle adore qu'on la tripote et, lorsque je la chatouille, elle émet une sorte de rire saccadé et assourdi.

La nuit, je la dépose dans une grande caisse en bois, tapissée d'herbe sèche, posée sur la terrasse. Elle a d'abord montré quelques réticences à y rester seule mais maintenant l'habitude est prise et du moment qu'elle peut étreindre son torchon, tout se passe bien. J'ai même cessé de me servir de la planche que j'utilisais comme couvercle durant les premiers temps. Je craignais qu'elle ne sorte et ne s'égare ou bien ne fasse une mauvaise rencontre : des

chiens errants et parfois des civettes circulent la nuit entre les maisons. Mais l'obscurité semble avoir sur elle un effet somnifère puissant : aussitôt que la lumière du jour commence à baisser, elle se met à bâiller et s'alanguit. Dès qu'elle a absorbé le biberon du soir, elle se laisse déposer dans la caisse et s'endort immédiatement, étroitement pelotonnée contre son chiffon roulé en boule. Jamais elle n'a tenté d'en sortir au cours de la nuit. En revanche, dès qu'il fait jour elle émerge de la caisse et parcourt la terrasse en traînant son torchon avec un pied, de façon à avoir les mains libres. Il est maintenant terriblement effiloché et sale comme une vieille serpillière. Lorsque j'ai tenté de lui substituer un morceau de tissu propre, elle est devenue enragée, hurlant, trépignant et se roulant par terre, jusqu'à ce que je lui restitue son horrible loque. Lorsqu'elle est réveillée depuis un petit moment et que le biberon n'arrive pas, elle se met à faire du bruit, pousse quelques « ouh, ouh ». Quand elle m'entend remuer à l'intérieur, signe que je suis réveillé, elle vient se poster devant la porte, là où je la trouve lorsque je lui apporte le biberon. Elle me l'arrache des mains, s'assoit sur son petit derrière, un pied toujours contrôlant sa guenille, et tenant le biberon à deux mains en position verticale, le siphonne sans reprendre son souffle avec une rapidité qui me sidère. Lorsqu'elle a terminé, elle semble un peu saoule, émet quelques « ah, ah » de satisfaction et finit par lâcher un rot retentissant. Alors seulement elle s'intéresse à nouveau à moi : le moment est venu du câlin du matin.

*
* *
*

« Khô, khô, khô », fit une voix sur le côté de la terrasse.

Dérangé dans sa lecture, Justin risqua un œil et reconnut Dupréz. Chargé, comme d'habitude, d'une volumineuse sacoche, un peu essoufflé par la grimpette, il se dandinait d'une jambe sur l'autre et semblait mal à l'aise. Justin avait vu Rondelet le rudoyer. Il se demandait pour quelle raison Dupréz supportait ça et en ressentait pour lui un peu de mépris. D'un autre côté, sa volonté de bien faire, ses maladresses répétées, son besoin constant d'attirer la bienveillance de ses semblables avaient quelque chose de touchant. Il décida de tenter de lui cacher qu'il était importun.

« Entrez, Dupréz, venez vous asseoir.

– Bonjour, Docteur. Je suis désolé de vous déranger. Le professeur a entendu dire que vous aviez acheté un petit chimpanzé et il aimerait que je prenne quelques photos... Si vous le voulez bien, naturellement... »

En se redressant, Justin s'aperçut que Dupréz n'était pas venu seul. Une silhouette féminine marchait sur ses pas.

« Oui, euh... C'est Alice, elle souhaitait m'accompagner. Elle n'a jamais vu de petit chimpanzé, alors, je lui ai dit... Mais, si on vous dérange...

– Non, non, entrez. »

Tous trois maintenant contemplaient le bébé, toujours accroché à son tampon de tissu et endormi au fond du panier. Justin guettait Alice du coin de l'œil. Sa présence atténuait son irritation d'avoir dû interrompre sa lecture. C'était une des étudiantes venues avec Rondelet : une fille plutôt longiligne, les cheveux brun roux coupés assez court, des manières de garçon manqué. Justin, qui l'avait aperçue à l'occasion des quelques soirées passées à la mission, la trouvait sympathique mais pas du tout attirante. Elle s'était penchée sur le panier et Justin vit son teint rosir ; elle releva la tête et se tourna vers lui :

« Comme il est mignon », dit-elle.

Visiblement, elle mourait d'envie de le prendre dans ses bras.

« Vous aimeriez lui donner son biberon, dit Justin, ça va être l'heure ? »

Elle accepta avec empressement et Justin la vit rosir à nouveau lorsqu'elle prit la petite et s'installa sur un des sièges de la terrasse. Elle la maniait avec précaution et la regardait avec ravissement. Lorsque Justin lui tendit le biberon tiède, elle leva le regard vers lui et il constata qu'elle avait les yeux légèrement embués. Ils étaient bleus, très clairs et contrastaient avec ses lèvres roses, brillantes et légèrement humides. Assise ainsi, avec le bébé sur les genoux, elle paraissait beaucoup plus féminine, tout d'un coup. « Finalement, elle n'est pas si moche que ça », se dit Justin.

Dupréz, très affairé, multipliait les angles de vue, changeait parfois d'objectif, donnait quelques conseils au passage pour corriger une attitude. « Au moins, il a l'air compétent comme photographe, pensa Justin. Mais alors, pourquoi se laisse-t-il traiter comme un chien par Rondelet » ? Il lui paraissait plus sympathique maintenant : ce qu'il avait d'abord attribué à de la veulerie n'était peut-être, après tout, que de la maladresse et de la timidité. Il décida de s'intéresser plus à lui, et de lui soutirer au passage quelques conseils : il désirait s'équiper pour la photographie, mais ne savait pas bien quel matériel choisir.

« Est-ce que je pourrais prendre quelques poses avec vous maintenant ? » demanda Dupréz.

Alice abandonna le bébé à regret. Comme elle la lui tendait, la petite commença à glousser et à se contracter, comme à chaque fois que le contact avec une étoffe ou un corps rassurant venait à lui manquer. Justin la ramena vivement vers lui et la sentit se cramponner dans sa position favorite. Les petites mains et les pieds avaient une force étonnante pour un si jeune animal. Alice l'interrogeait sur les chimpanzés, la chasse et les coutumes locales.

« Je ne l'ai pas achetée, comme vous le disiez, répondit Justin. C'est mon ami l'instituteur qui me l'a apportée », et il raconta dans quelles circonstances Clauvyse l'avait récupérée.

« Vous voulez dire que les gens des villages chassent les chimpanzés pour les manger ? demanda Alice horrifiée. Mais, c'est monstrueux !

– Je n'ai pas dit ça. D'ailleurs, il serait difficile de les chasser hors de leurs visites dans les plantations. Ils évitent les villages et savent se méfier des chasseurs. Il est très rare de tomber sur eux en brousse. Personnellement, à l'époque où j'avais le temps de chasser, je n'en ai jamais rencontré. Lorsqu'ils s'approchent des plantations, c'est différent. Ils peuvent faire d'énormes dégâts et si les villageois ne les pourchassaient pas, il ne leur resterait rien à manger. C'est la même chose pour les gorilles, les autres singes, les antilopes ou les éléphants, d'ailleurs. Les plantations sont souvent éloignées des habitations et le seul moyen de les protéger c'est de construire des barrières contre les petits animaux, et pour les plus gros de les effrayer en leur tirant dessus. Les éléphants, comme les singes, ont bonne mémoire. Lorsqu'ils ont essuyé des coups de feu quelque part, on ne les revoit pas avant longtemps. Mais, lorsqu'ils ont visité un endroit attrayant et trouvé de la nourriture sans avoir été pourchassés, ils ont tendance à revenir périodiquement. Certains villages, où les éléphants avaient pris l'habitude de venir chaque fois que les récoltes étaient mûres (il semble qu'ils aient le sens des saisons, ou du temps écoulé), ont été obligés de se déplacer. Les visites étaient devenues si systématiques que personne ne pouvait plus espérer réussir une plantation.

– Mais quand même, ils les mangent quand ils les ont tués ?

– La viande est rare par ici. Il n’y a pratiquement pas d’élevage. Ce qui est tué est mangé, quelle que soit l’espèce.

– Même... Même les Hommes ? »

Justin ne résista pas :

« Bien sûr ! Moi-même...

– Quoi ? »

Elle s’était levée de sa chaise, si brusquement qu’elle l’avait renversée, et le regardait avec consternation. Dupréz, qui rangeait son matériel, avait levé la tête lui aussi. Justin se mit à rire :

« Mais non, Alice, je plaisantais. N’allez pas croire tout ce qu’on raconte à Port-la-Ville. L’anthropophagie n’existe pour ainsi dire plus. Et aucune disparition d’un Blanc n’a été signalée depuis très longtemps... »

Elle le regardait sans cordialité et visiblement elle n’appréciait pas d’être moquée. L’air absent, Dupréz achevait de ranger son matériel. Il ne tenait pas à prendre parti dans une dispute.

« Je suis désolé, Alice, je voulais simplement plaisanter. Pardonnez-moi, si je vous ai offusquée. »

Elle finit par sourire, tout en restant sur ses gardes.

*

* * *

Après avoir installé ses collaborateurs, le Professeur Rondelet avait regagné la métropole. Il était parti pour Port-la-Ville un beau matin, conduit par son chauffeur personnel dans la voiture réservée à son usage exclusif. Le bruit courrait que son élection à l'Académie était imminente et il voulait pouvoir effectuer encore quelques visites afin de conforter les votes qui ne lui étaient pas définitivement acquis. La voiture et le chauffeur réapparurent une quinzaine de jours plus tard. Conformément aux instructions, le véhicule fut enfermé dans un hangar et mis sur cales : le Professeur avait formellement interdit qu'il soit utilisé en son absence.

Après son départ, l'atmosphère changea quelque peu à l'Observatoire. Les chercheurs, naturellement indisciplinés, contestèrent rapidement le semblant d'ordre que le Professeur avait réussi à introduire dans leur vie quotidienne. Il avait choisi Carnechamaux, un long maître de conférence des universités, pour faire fonction de régisseur. Son assiduité à la messe du matin avait convaincu Rondelet qu'il pouvait lui faire confiance. « Et en plus il a été chef chez les scouts... », ajoutait-il, l'air pénétré. Pour lui, visiblement, cela valait un brevet de compétence et de loyauté.

De fait, on imaginait sans peine Carnechamaux en culottes courtes, entraînant une bande de jouvenceaux débraillés à l'assaut des ruines d'un château fort, après avoir déchiffré maints signes de piste. L'âge venant, il avait abandonné le sifflet du chef de patrouille pour une

courte pipe, qu'il portait vissée entre ses grandes dents jaunes. Il y fumait n'importe quoi, n'hésitant pas à en rallumer les cendres. Un nuage noirâtre et nauséabond s'échappait du malheureux instrument, pour lequel le maître pipier qui l'avait sculpté imaginait sans doute un tout autre destin. Justin, qui fumait lui-même la pipe, se perdait en conjectures sur le contenu de la vieille chaussette qui lui servait de blague à tabac : rognures d'ongle, râpé de pneumatique usagé ? Il y avait un peu de tout cela et autre chose encore qu'il n'arrivait pas à discerner. Ses investigations olfactives étaient perturbées par d'autres émanations voletant à l'entour du ci-devant boy-scout. Carnechamaux refusait tout contact avec l'eau, qu'elle soit à usage externe ou interne :

« Des coups à attraper le bériberi ! » se justifiait-il.

Aussi ne se lavait-il jamais. Après quelques semaines de « terrain », comme il disait, ses vêtements auraient tenu debout tout seuls, si toutefois il les avait enlevés. Il avait amené avec lui un de ses étudiants, garçon timide et un peu gauche, qu'il contraignait à partager sa chambre : en tout bien tout honneur naturellement ! C'était devenu un bouge, encombré de chaussettes racornies, au milieu desquelles il perdait parfois sa blague à tabac, de carnets de « notes de terrain » noircis dans tous les sens, de bouteilles vides, de crottes d'animaux sommairement enveloppées dans du papier-journal et destinées à « l'analyse » ainsi que d'un fatras d'autres objets odorants et indéterminables. Cela attirait forcément les insectes, et les

autres locataires de l'Observatoire appréciaient de voir l'essentiel des mouches, moustiques, fourous, maringouins, totos, poux et punaises de la province converger en rangs serrés sur le même objectif. Pendant les heures de sommeil, il valait mieux, toutefois, éviter de passer trop près : Carnechamaux émettait le ronflement régulier et puissant d'un moteur de chalutier. À tel point qu'un gendarme, de passage, crut pouvoir annoncer, de retour à Port-la-Ville, que les pères de Maadoué avaient enfin acquis un groupe électrogène.

*
* *
* *

Carnechamaux étudiait les antilopes : il était censé travailler en forêt, et la nuit.

« Pas la peine d'y aller trop tôt ! disait-il toutefois, les animaux ne sont pas encore sortis. »

Pour patienter, en attendant que soit venue l'heure propice, Carnechamaux avait une recette infailible : le Martini gin.

« Pas une boisson de gonzesse, déclarait-il, tout en testant un dosage de sa composition. Trop de gin, cette fois-ci », dit-il en reposant son verre et en essayant derechef de mettre au point le dosage idéal par essais et tâtonnements.

Il avait depuis peu découvert le tabac local :

« Ça au moins c'est goûteux, et puis c'est du frais. »

Il essayait de convertir Justin, venu en voisin pour profiter de la fraîcheur du soir auprès de ses compatriotes. Le tabac local se présentait sous la forme de grandes feuilles ocre jaune attachées en bottes. Il en exsudait une sève épaisse et gluante qui collait aux doigts et les salissait durablement. Carnechamaux, souhaitant montrer l'exemple, entreprit de pétrir l'une d'elles afin de la réduire et de la faire entrer dans le fourneau, déjà pas mal encrassé, de son brûle-gueule. Il ne réussit qu'à obtenir une boulette poisseuse et odorante. Il eut toutes les peines du monde à l'enflammer et dut pour cela appuyer fortement une braise pendant quelques minutes. Enfin un gargouillis glougloutant se fit entendre et le fumeur exhala une longue volute de fumée lourde et d'aspect huileux, qui finit par glisser lentement sous la table.

« Oh la, la, cha débouche les bronches che truc », en conclut-il.

Avec la fumée, il avait avalé une demi-pinte de jus de chique « épiché », que sa pipe produisait maintenant avec la régularité d'un samovar en vitesse de croisière.

« T'en veux, mon p'tit gars ? » dit-il en lançant le paquet à son étudiant.

Là-dessus, il sortit momentanément le tuyau de sa bouche, avec l'intention de cracher le trop plein liquide. Un long filet de salive souligna son mouvement, à la manière d'un fil d'araignée chargé de rosée matinale, puis se brisa en gouttelettes dégoulinantes sur sa chemise déjà maculée.

« Tu sais bien que je ne fume pas la pipe, répondit le malheureux étudiant.

– T’as qu’à t’rouler un cigare, sur la cuisse : ah ! ah ! C’est comme ça qui font au Brésil. Pas vrai, Docteur ? »

Justin, qui cherchait un prétexte pour s’éclipser, vit soudain Carnechamaux blêmir puis devenir progressivement verdâtre. La conjugaison du surdosage en Martini gin et du jus de pipe avarié était en train de produire son effet. Il se dressa en titubant et ébaucha le demi-tour qui lui aurait permis de cracher son jus de chique au-delà du bord de la terrasse, où ils étaient attablés. Il n’en eut pas le temps : une violente nausée le suffoqua. Justin et l’étudiant eurent la présence d’esprit de plonger à l’abri juste avant qu’un litre et demi de Martini gin, tous dosages confondus, fut expulsé à la ronde. Carnechamaux étant en même temps secoué d’une série d’éructions profondes, ses émissions avaient la puissance et le rayon d’action d’un arroseur de jardin à clapet. À quatre pattes maintenant, il hoquetait, pris de spasmes d’autant plus douloureux que son estomac vide n’avait plus rien à rendre.

Alice, qui passait par là, contempla le spectacle, l’air profondément dégoûtée, puis lâcha :

« Il me semble que quelqu’un cherchait un vaporisateur l’autre jour ? Non ? »

*
* * *

Justin et François, l'étudiant, portèrent Carnechamaux jusqu'à sa chambre. Ils n'eurent toutefois pas le courage de le débarrasser de ses vêtements couverts de souillures et l'abandonnèrent comme un sac, grommelant et hoquetant, en vrac sur son lit. Alice qui repassait, toujours l'air furibond, les apostropha :

« Vous n'allez pas laisser la terrasse dans cet état quand même ? C'est la meilleure façon d'attirer les magnans. »

Justin en doutait. Les magnans sont des fourmis carnivores. Dans la journée, elles marchent en files indiennes sur le sol, si nombreuses que les millions de petites pattes finissent par y creuser des rigoles. La nuit, les files bien ordonnées se disloquent en nappes qui circulent en silence et repèrent, assaillent et dévorent sur place tout animal comestible : insectes, amphibiens, petits mammifères... Toutefois, ce sont surtout les animaux lents ou blessés qui courent des risques. Ceux qui sont suffisamment gros et en bonne santé s'en tirent avec quelques morsures : il suffit de sortir de la nappe pour que les fourmis lâchent prise. Ce sont essentiellement des charognardes et Justin avait du mal à imaginer qu'elles puissent être alléchées par l'odeur du Martini gin, même agrémentée de jus de pipe. L'avenir devait lui prouver qu'il se trompait.

Revenus sur la terrasse, Justin et François lavèrent sommairement le sol au jet d'eau, puis se rassirent. Abandonnant le Martini gin, ils passèrent à la tisane de citronnelle. Alice les rejoignit et vint s'asseoir près d'eux.

« Vous deviez sortir en forêt ce soir ? demanda-t-elle à François.

– Oui, c'est ce qui était prévu.

– Tu vas y aller tout seul alors ? Avec la cuite qu'il a prise...

– Qu'est-ce que vous étudiez exactement ? demanda Justin.

– Le comportement des antilopes de forêt. Mais là j'apprends. Dès que je pourrai travailler tout seul, je partirai m'installer en brousse pour observer une petite antilope qu'on ne trouve pas par ici. Elle vit auprès des villages et, la nuit, elle circule entre les maisons.

– Et les gens ne la chassent pas ?

– Non, ils en ont peur.

– Elle est grosse comment ton antilope ?

– Comme ça, fit François, en montrant avec ses mains.

– Comme un gros lapin, en somme ? Et ils en ont peur ?

– Oui, c'est parce qu'elle bave.

– Ah oui ?

– Oui, non, en fait... C'est quand on essaye de l'attraper au filet. Elle fait des crises. Elle se roule par

terre et bave. Les gens pensent que c'est de l'épilepsie. Et comme ils croient que ça peut s'attraper en la mangeant, ils la laissent partir. »

Justin avait déjà vu pratiquer la chasse au filet, mais pour capturer des porcs épics. L'histoire de François paraissait bizarre au premier abord. Mais quand on connaissait les villageois... Du moment où ils avaient renoncé à la capturer pour la manger, la petite antilope était plutôt à l'abri dans les villages où la plupart des prédateurs hésitent à s'introduire, même la nuit.

*

* * *

La conversation était retombée et ils restèrent tous trois un long moment à contempler la lune décrivant paisiblement son orbe immuable, dans un ciel à peu près sans nuage. Il faisait frais à présent et, tous les bruits s'étant atténués, la rumeur du fleuve leur parvenait, assourdie. Cet instant paisible fut tout à coup déchiré par un hurlement inhumain.

« Vous avez des animaux en cage en ce moment ? » demanda Justin.

La plupart des chercheurs complétaient leurs observations faites sur le vif en conservant quelques animaux en captivité. Les cases du père Morné n'ayant pas été conçues pour devenir des laboratoires ou des salles d'élevage, petit à petit, les abords de l'Observatoire s'étaient transformés en un caphar-

naüm étrange où des cages improvisées s'entassaient au hasard. Il arrivait périodiquement que certains pensionnaires réussissent à s'échapper. Une chasse s'organisait immédiatement, le propriétaire légitime, paniqué à l'idée de voir plusieurs semaines d'observations compromises, courant dans tous les sens et jetant des ordres contradictoires aux collégiens ou aux manœuvres de passage. Ceux-ci, enchantés de participer à un chahut, essayaient plutôt de rabattre les animaux vers la lingerie ou les cuisines voisines ; d'où surgissait alors une volée de religieuses piaillantes poursuivies par une vipère cornue devenue haineuse, ou bien par un cercopithèque en rut, bien décidé à se venger sur des femmes sans défense des humiliations que lui avaient fait subir les chercheurs. Le cri sauvage qui venait de déchirer la nuit était si puissant qu'il était douteux qu'il puisse provenir d'un petit animal. Justin, toujours intéressé par les choses de la nature « j'aurais dû être vétérinaire, pensait-il parfois », tentait d'identifier l'animal. Mais François bondit soudain de son siège en criant :

« C'est Roger, il lui est arrivé quelque chose ! » et il se mit à dévaler la pente en direction de la case de Carnechamaux.

Justin, à son tour, se précipita dans la descente. Tout en courant il tâchait de passer en revue les possibilités : péritonite foudroyante ? Une auscultation attentive la révélerait. *Delirium tremens* ? Peu vraisemblable, le sujet était encore jeune et n'avait pas absorbé

une si grande quantité d'alcool, finalement. Crise mystique ? On ne pouvait l'exclure, connaissant ses antécédents : l'alcool pouvait avoir là le rôle d'un facteur déclenchant. Agression ? Peu probable : les villageois étaient de braves gens et le taux des violences et des effractions dans la région était ridicule. À moins qu'un animal dangereux, ou échappé, ne se soit introduit dans la chambrée. Comme il s'approchait, la clarté de la lune lui révéla un spectacle qui renforça l'hypothèse de la crise mystique : devant François et bientôt Justin, tous deux médusés et n'osant intervenir, Carnechamaux se livrait à une sorte de danse rituelle. Trépignant sur place, tout en poussant de grands cris, ses bras, sa tête et ses jambes étaient agités de mouvements convulsifs et désordonnés.

« Ah, ouh, ah ! » criait-il, et soudain, toujours sautillant, il entreprit de se déshabiller.

« Délire mystique avec tendance à l'exhibitionnisme », pensa Justin : le diagnostic s'assombrissait. On ne devrait pas envoyer en brousse des gens aussi fragiles. Ils ne résistent pas à la pression. »

Pourtant, des bribes de mots identifiables parvenaient maintenant à leurs oreilles :

« Salopes, ah les salopes, les salopes, je les tuerai toutes ! » hurlait Carnechamaux.

« Délire mystique et haine des femmes, pensa Justin, décidément ce type n'est pas clair », et il retint par son vêtement François qui allait s'élancer au secours de son mentor.

« N'y va pas, il est en train de devenir agressif. Laisse-moi faire !

– Mais non, fit François, c'est...

– N'y va pas, je t'en prie : ce n'est pas la peine de risquer de prendre un mauvais coup. »

C'est alors que Justin aperçut Alice. Elle était arrivée sans bruit et, ayant contourné leur groupe, s'était approchée de la chambre en se pinçant le nez :

« Mais, c'est plein de fourmis là-dedans ! » cria-elle.

Soudain tout devint clair : les innombrables débris accumulés sur le sol de la chambre, les échantillons de crottes posés sur les chaises et les insectes abondants appâtés pas tous ces trésors avaient à leur tour attiré les magnans. Carnechamaux, anesthésié par le Martini gin, ne les avait pas sentis grimper sur son lit, passer sous ses vêtements et en envahir tous les recoins. Lorsque quelque mouvement convulsif du dormeur avait fini par inquiéter les petits animaux, provoquant les premières morsures, il était trop tard. La chambre entière, plancher et murs, était recouverte d'une moquette de fourmis affamées et méthodiques, bouffant tout ce qui leur tombait sous la dent.

En se réveillant en sursaut, l'amateur de boissons fortes s'était mis à écraser les légions de petites bêtes occupées à nettoyer son plancher. La réplique ne s'était pas fait attendre : guidées par leurs chefs d'équipe aux grosses mandibules, qui réglaient la circulation, des colonnes d'assaut nouvelles s'étaient précipitées à l'attaque. Mais à présent, seules quelques survivantes défendaient

encore l'honneur de la colonie, sans espoir de victoire et avec la conviction des soldats fanatiques, plantant leurs crochets aux endroits les plus tendres et les moins bien défendus. Presque apaisé Carnechamaux, entièrement nu, les bras à demi étendus et souplement élevés à hauteur des hanches dans la position du derviche tourneur, attendait la prochaine morsure pour frapper l'endroit attaqué d'une claque retentissante.

« Ah les salopes, les salopes », continuait-il à dire.

Son corps était maintenant couvert de plaques rougeâtres, elles-mêmes ornées de petites taches pourpres laissées par les poinçons des hyménoptères belliqueux. Sa longue silhouette blanche paraissait encore plus pitoyable sous la lumière de la lune.

« Qu'est-ce qu'on fait, pour la chambre ? » demanda François.

– Rien, dit Justin. Lorsqu'elles auront fini de nettoyer, elles s'en iront. Pour cette nuit allez donc dormir ailleurs.

– Et puis ça permettra d'aérer ! », souligna Alice.

Les cris et le remue-ménage avaient attiré au-dehors les habitants des chambres voisines. Bientôt il y eut un attroupement, chacun commentant à sa manière l'aventure de Carnechamaux.

« Fa, che l'aurais churré, dit sentencieusement Kieudffær, un immense Germanique, spécialiste des « krenouilles ». Dans un kampf, il faut und minimûme d'ortre et de diskiplene. Avec doutes vos zaletés, vouz sattirez le betites pêtes, zest forssé. »

Carnechamaux, toujours nu comme un ver, foudroya Kieudffær du regard. Mais, conscient de sa position d'infériorité, il n'osa pas répliquer. Une main sur le bas-ventre, essayant de camoufler ce qu'il ne pouvait complètement cacher, l'autre sur les fesses avec les mêmes intentions et le même résultat, il se mit à marcher de travers tentant de n'exposer aux regards que l'angle saillant de ses hanches maigrichonnes et finit par disparaître au coin d'une maison. François, compatissant, alla lui porter le tas de vêtements qu'il avait abandonné au sol. Carnechamaux les examina un à un avec précaution, les secoua soigneusement et finit par se rhabiller.

*

* *

L'arrivée de l'équipe états-unienne revenant de son travail de nuit fit diversion : une demi-douzaine de grands garçons athlétiques, chargés de rouleaux de cordes et d'échelles en aluminium, la tête couverte de casques en plastique de couleur et surmontés par de puissantes lampes frontales. Ils avaient rejoint récemment l'Observatoire, sur l'invitation du Professeur qui songeait sérieusement depuis à rebaptiser sa fondation : « Observatoire Biologique « *International* » : Jean-Pôl Rondelet ». Ainsi accoutrés ils ressemblaient un peu à des spéléologues. C'était tout le contraire : ils passaient le plus clair de la nuit (si l'on peut dire) dans

les grands arbres qui bordaient la rivière. De jour, ils y avaient établi un dédale complexe de ponts de singe, échelles fixes et cordes de rappel, balisé à l'aide de triangles plastiques mauves ou roses, selon un code qu'eux seuls pouvaient comprendre. Ils s'en servaient la nuit pour se hisser au ras de la sous canopée. Là ils observaient, avec assiduité et persévérance, la vie amoureuse d'une grande chauve-souris frugivore dont les mâles tentaient d'attirer les femelles à l'aide d'un chant syncopé et puissant. Le dimanche, les jeunes gens se réunissaient pour jouer, seul à seul, de la musique country en buvant de la bière. Justin se demandait parfois s'ils espéraient ainsi attirer les femelles du voisinage. Probablement pas : ils vivaient strictement entre eux et ne mangeaient que ce qu'ils avaient apporté, craignant en permanence d'être contaminés par quelqu'un ou quelque chose.

Malgré leur condition physique éclatante, leur travail de nuit était très dangereux : un pas de côté et ils risquaient de faire une chute de vingt ou trente mètres. Leur témérité leur conférait beaucoup de prestige auprès des autres chercheurs et des auxiliaires locaux. Justin, qui appréciait assez peu leur politesse hautaine et distante, ne pouvait s'empêcher d'admirer leur courage. Jusqu'au jour où, ayant pu s'échapper pour chasser, avec Clauvyse, à quelques kilomètres sur la route du bac, il dut traverser une sorte de verger situé à l'orée d'un village et planté de petits arbres fruitiers : manguiers et avocatiers. Le chant des

grandes chauves-souris, qu'il connaissait bien maintenant, les environnait et Justin chercha un moment où étaient perchés les mâles en chaleur. Curieusement il n'existait aucun grand arbre dans le voisinage. Il lui fallut un moment pour comprendre et admettre que les chanteurs étaient tout proches : chacun des petits arbres en abritait un ou deux. Ainsi, les observations acrobatiques que faisaient les états-uniens pouvaient, ici, être réalisées en toute sécurité, tandis qu'ils étaient assis au pied d'un arbre de la taille d'un grand pommier. Quelques jours plus tard, il s'en ouvrit au chef des funambules ; ce dernier lui jeta un regard amusé et protecteur :

« Really, vouÛsse, lèze éouropi-ansse, vous ne passe zavez leu payonieure sprrrrite ! »

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Morné s'en va ! La nouvelle a surpris tout le monde. A vrai dire, bien que nos relations se soient espacées depuis quelque temps, j'avais remarqué un changement dans son attitude. Il semblait prendre ses distances avec toutes choses. Parfois même, il était complètement absent et il fallait lui répéter plusieurs fois une question avant qu'il ne paraisse la saisir. Je suppose, maintenant, que de longue date il savait sa mutation décidée. Le prétexte officiellement avancé est qu'il part encadrer une

implantation nouvelle de son église à l'autre bout du pays. Quelques rumeurs circulent aussi sur son état de santé : la filariose chronique dont il souffre depuis de nombreuses années, menacerait sa vue et l'affaiblirait. Au point que la charge que représentent ses responsabilités actuelles serait devenue trop lourde à supporter. En vérité, lorsque l'on sait avec quelle passion il avait fondé, organisé et développé la communauté de Maadoué, son éloignement peut difficilement être interprété autrement que comme une brimade. J'y vois l'aboutissement de la jalousie que son succès et sa popularité ont suscité au sein de sa hiérarchie. Mon opinion s'est renforcée depuis que nous savons que le père Pasquelær viendra le remplacer. Je suis désolé pour lui. Et nous allons perdre au change. J'ai tenté de lui parler et de lui témoigner ma sympathie. Comme je m'y attendais, il a éludé la question. Il me manquera.

*

* *

Un dimanche matin, Alice, accompagnée par Kieudffær, vint proposer à Justin d'aller récolter du miel sauvage. Un manoeuvre leur avait signalé un nid d'abeilles, à quelque distance de l'Observatoire.

« Chai touss ceu kil fautte bour lèze entormire, dit le Germanique en exhibant une sorte de soufflet relié à une petite boîte métallique. Chai aussi apporté les tumiques et les makss bour seu brotéger. Il y en a bour fou.

– Bonne idée, dit Justin, nous reviendrons après pour le manger à la maison.

– Oui, et zi fou foulé pien, on égouttera la musik-eu ! Chai apforté le Fakgner opéra : la Falquiri. Zai très po. »

Justin avait racheté à un professeur du lycée sur le départ un petit magnétophone et quelques bandes musicales. Tous les trois avaient pris l’habitude de passer ensemble des soirées sur la terrasse. Justin savait que, outre la musique, Kieudffær appréciait fortement sa réserve personnelle de liqueurs fortes. Quant à Alice, tous les prétextes lui étaient bons pour passer quelques moments avec Judith.

« Est-ce que vous allez la laisser toute seule pendant que nous serons partis, demanda-t-elle ? »

Justin s’attendait à la question :

« Non, Alice, vous pouvez la prendre avec vous. Ça lui fera une promenade. »

*

* * *

Ils marchèrent un bon moment dans la forêt avant d’atteindre la colonie. Par terre, il y avait un tronc d’arbre mort. Dès qu’ils s’en approchèrent, le bourdonnement à peine audible qui l’entourait auparavant s’intensifia.

« Ztop ! dit Kieudffær, nous tefons nous bréparrer maintenant. »

Il sortit de sa besace quelques débris de carton qu'il humecta dans une flaque d'eau. Ensuite, il les bourra dans le réservoir du soufflet et y mit le feu avec un briquet. Le carton mouillé émettait une fumée grisâtre. En comprimant le soufflet on pouvait orienter la fumée. Kieudffær s'approcha de la ruche, introduisit le bec du soufflet dans une fente du bois et se mit à pomper intensément. Instantanément, un nuage d'abeilles furieuses l'environna. Avec une habileté diabolique, elles savaient trouver le moindre interstice entre les vêtements. Malgré les protections dont ils s'étaient munis, Justin et Kieudffær furent plusieurs fois cruellement piqués. Alice était restée prudemment à l'écart. Judith semblait inquiète et, au moment où le bourdonnement atteignait son paroxysme, elle se mit à glousser et tenta de sauter à terre. Alice la rattrapa et la serra contre elle pour la calmer :

« C'est curieux, on dirait qu'elle a peur : elle n'a pourtant jamais été piquée. »

*

* * *

La récolte était maigre :

« Zesse beutites pètes sont des fénéyantes », dit Kieudffær, en contemplant les quelques rayons de miel erratiques perdus au fond de la souche creuse qui leur avait servi d'abris.

Les abeilles encore engourdis par la fumée commençaient à vrombir à nouveau.

« Prenons le miel et déguerpiissons, dit Justin. Ce n'est pas la peine de se faire piquer encore, et pour si peu. »

Ils enveloppèrent les rayons, attachés à un gros morceau d'écorce, dans un sac de toile et firent quelques dizaines de mètres en courant.

« J'espère qu'il est bon au moins...

– Vouz avèz rézon, on fa le kouté. »

Et Kieudffær ressortit du sac le gâteau de cire gluant et dégoulinant d'un liquide épais et brunâtre. Il en détacha un fragment et le porta à sa bouche. Justin fit de même. La cire avait une consistance de gaufre molle.

« Ach ! zès drès fort ! dit Kieudffær. »

En effet, le miel peu abondant qui s'échappait des rayons mâchouillés, était âcre et fortement parfumé.

« Je trouve ça bon, moi, dit Justin. Je n'aime pas le miel douceâtre. »

Alice goûta à son tour :

« Non, pour moi c'est vraiment trop fort. Finissez le, si vous voulez. »

Il y avait très peu à manger. Bien avant le retour au village, Kieudffær et Justin étaient venus à bout des rayons et avaient jeté le morceau d'écorce au bord du chemin. Comme ils arrivaient près de la maison, Kieudffær se courba soudain vers l'avant et porta les mains sur son ventre en poussant quelques gloussements angoissés puis, le visage contracté, partit en courant vers les toilettes. Au même instant, Justin, victime des mêmes symptômes sentit ses intestins se tordre violemment.

« Qu'est-ce qui vous arrive, s'écria Alice affolée, le miel était toxique ? Vous vous êtes empoisonnés ?

– Non, je crois simplement que les abeilles avaient butiné une plante contenant un laxatif naturel. Heureusement, qu'il y en avait très peu ! »

Et Justin détala à son tour.

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Judith s'est fait un ami ! C'est un chiot et l'aboutissement de plusieurs générations de bâtards. Un voisin me l'a donné alors qu'il s'apprêtait à exterminer toute la portée. J'ai du mal à imaginer à quoi il ressemblera une fois adulte. Pour le moment c'est une petite boule de poil tiède et affectueuse.

Je me demandais comment Judith allait réagir ? Elle a très rapidement compris l'avantage d'avoir à sa portée un petit animal chaud qui, comme elle, recherche les contacts. Ils dorment ensemble depuis que j'ai remplacé la caisse par un grand panier bas. Dans la journée, ils se déplacent de concert, Judith tenant le chiot en laisse par le bout de la queue. Lui, aimerait bien qu'elle lui laisse un peu plus d'autonomie et tire comme un malheureux, en jappant, lorsqu'elle l'empêche d'aller où il le voudrait. Il est encore très pataud et ne voit pas très bien. Il ne demande qu'à être cajolé, cherche à se coller à elle et tente de jouer et de l'attirer pour une séance de câlin.

Couché sur le dos et remuant la queue, il glousse, gémit, remue les pattes.... En vain. Passant, sans sembler le remarquer, elle poursuit son chemin. Il lui court après, se presse contre elle, lui fait des avances, essaye de la lécher, finit par marcher sur le torchon... Alors Judith, après avoir récupéré sa guenille, accélère et fonce vers le coin de la terrasse où sont disposées une table et quelques chaises. Content de jouer, Léon se précipite à ses trousses. Arrivée sous les meubles, Judith, à la manière d'un acrobate, effectue un demi-tour complet autour du pied de table qu'elle a saisi au passage et, après ce tête-à-queue, repart à fond de train dans l'autre sens. Immanquablement, Léon, qui n'a pas une très bonne vue, mais arrive plein d'enthousiasme, heurte le pied de plein fouet. Complètement sonné, il reste un moment abasourdi, assis sur son derrière puis, reprenant peu à peu ses esprits, il repart aux trousses de sa copine, apparemment sans rancune.

La scène s'est reproduite plusieurs fois. Manifestement Léon n'apprend pas vite. Au moment où Judith effectue son demi-tour, elle émet de petits gloussements de plaisir et j'ai du mal à croire qu'elle n'attire pas sciemment, et avec délectation, Léon dans un piège. Leur amitié les occupe presque à temps plein et j'apprécie de ne plus être poursuivi en permanence par un petit chimpanzé en recherche d'affection. L'inconvénient, c'est qu'ils ne sont propres ni l'un ni l'autre. Léon, comme Judith, urine et défèque n'importe où et il faut nettoyer la terrasse plusieurs fois par jour. Mais Léon deviendra

propre, lui ! J'ai du mal à comprendre pourquoi les chimpanzés, qui paraissent si proches de nous, n'ont pas appris à contrôler leurs sphincters. Mais, comme me le faisait remarquer Alice, je pose sans doute mal la question : ce qui est étonnant c'est peut-être que, seuls parmi les Primates, les Hommes aient appris à le faire.

*

* *

Alice trouve que je devrais « adopter » d'autres pensionnaires, des chimpanzés et des gorilles principalement. Elle insiste sur l'intérêt qu'il y aurait à observer les relations entre espèces. J'ai l'impression qu'elle prêche pour sa paroisse. Elle me signale sans cesse un bébé « disponible » dans un village ici ou là. Je n'ai pas de mal à la croire : sans être systématique, la chasse aux adultes est suffisamment fréquente pour que les orphelins ne soient pas rares. C'est vrai que ce serait intéressant. Et maintenant que j'ai fait le premier pas... Mais que faire de ces animaux lorsqu'ils grandiront ?

*

* *

« Je n'ai pas pu résister !

– Je vois. »

Alice tenant dans ses bras un bébé chimpanzé, venait d'apparaître au bas de la terrasse.

« Où l'avez-vous trouvé ?

– Quelqu'un est venu le proposer à l'Observatoire.

– Vous l'avez rétribué ?

– Je... Je l'ai dédommagé.

– Alice, vous vous rendez compte de ce que vous faites ?

– Je ne pouvais pas ne pas le prendre : personne d'autre n'en voulait et il serait mort, au village.

– Pour le moment les villageois tirent sur les singes lorsqu'ils se rapprochent trop des plantations. Si vous achetez les bébés, ils vont finir par chasser les adultes pour pouvoir vous revendre les petits...

– Vous me donnerez du lait ?

– Oui. Mais, vous n'auriez pas dû faire ça !

– Et que faire alors ?

– Engueuler le chasseur et confisquer le bébé !

– C'est ce que vous auriez fait, vous ?

– Oui.

– Vous pouvez me donner du lait, s'il vous plaît ?
Je voudrais lui préparer un biberon. »

Elle gravit les quelques marches et Justin nota qu'elle avait abandonné, pour une fois, le pantalon et la chemise d'allure vaguement militaire qu'elle portait habituellement. Un corsage brodé soigneusement repassé surmontait une jupe bleu clair, un peu courte. Elle n'avait pas attaché le bouton le plus haut et la peau très blanche de son cou, marquée d'un semis de petites taches de son, apparaissait. Sous le col entrouvert, les courbes de ses seins, hauts et ronds, tendaient

l'étoffe de ses vêtements. Il vit également ses hanches évasées sous sa taille fine, ses genoux arrondis apparaissant au ras de sa jupe et ses mollets bien galbés. Elle l'avait vu la détailler et un peu de roseur apparut sur ses joues et sur son front.

« Il est en bon état, au moins ? »

Sans un mot, elle lui tendit le petit et entra dans la maison. Le bébé était calme et ne semblait pas effrayé. Avec son visage pâle et fripé, au teint légèrement jaunâtre, et ses cheveux en brosse dressés sur le sommet du crâne, il ressemblait à un vieux petit militaire japonais.

« C'est un mâle cette fois ! Il est beaucoup plus jeune que Judith quand on me l'a apportée. »

Alice reparut, le biberon à la main, reprit le petit et le lui administra comme si elle avait fait ça toute sa vie.

« Vous avez pris le pli, maintenant : une vraie nurse ! »

Elle le regarda en dessous, rougit à nouveau fortement, hésita, sur le point de se fâcher et finit par sourire :

« Dans le genre père célibataire, vous n'êtes pas mal non plus ! »

*

* * *

Comme il passait près d'elle pour entrer dans la maison, elle se détourna, le mouvement fit mouvoir sa

chevelure acajou et il en reçut une émanation parfumée, douce et un peu âcre. Comme il la regardait, elle se tourna à son tour. La roseur de ses joues s'accroissait et s'étendit à la peau délicate de son cou. Elle avait les yeux d'un bleu profond et ses lèvres rose pâle, légèrement maquillées, paraissaient humides. Elle lui adressa un léger sourire puis, gênée, elle baissa les yeux. Elle était toute proche, respirait un peu vite, et il crut percevoir le froissement des étoffes tendues sur les pointes de ses seins. Il se rapprocha d'un pas et inspira profondément le message parfumé et puissant qu'elle lui adressait, le détailla, s'attardant à en savourer les composantes, tour à tour douceâtres et presque sucrées, puis musquées et devenant soudain si violentes qu'il se prit à imaginer leur source, sous les vêtements. Les mouvements amples de sa poitrine soulevant régulièrement son corsage lui découvraient des espaces odorants de plus en plus profonds. Une respiration plus forte permit à Justin de laisser glisser son regard jusqu'à la naissance de deux petits bourgeons rosés, qu'il aperçut fugitivement. Elle se laissa faire lorsque, posant légèrement ses deux mains sur ses épaules, il fit doucement glisser un doigt et l'introduisit dans l'échancrure du vêtement. Tirant légèrement l'étoffe vers lui il put enfin contempler les deux globes tendus et leurs pointes fermes, redressées. Le doigt glissa plus bas, arrêté un moment par le bouton fermé, qu'il fit sauter. Il sentait maintenant la chaleur et la douceur de la peau, imperceptiblement moite au fond du léger sillon qui s'amorçait. C'est avec ses deux mains

qu'il ouvrit successivement les boutons suivants. Le corsage, béant maintenant, lui révélait presque toutes les courbes de son buste jusqu'au puits léger et laiteux de l'ombilic. Il tira les pans du tissu pour les dégager de la jupe, fit glisser le vêtement par-dessus les épaules et le laissa choir sur le parquet. Il la vit toute et malgré le puissant désir qu'il eût de la toucher, contempla longuement les ombres et les courbes de son buste, s'attardant aux endroits où la peau plus nacrée des aisselles laissait entrevoir un délicat fouillis de bouclettes lustrées. Glissant le long des épaules, ses mains effleurèrent des rondeurs laiteuses, descendirent au niveau des hanches, puis remontèrent lentement pour venir se caler dans l'espace moite et odorant, sous les bras. Très doucement ses paumes emprisonnèrent les seins et, de ses pouces, il se mit à caresser lentement les petits mamelons fermes et souples. Il se pencha vers elle et la violence de son odeur de femme le suffoqua et l'excita à tel point qu'il dut se retenir pour ne pas se jeter sur elle et assouvir son désir sans plus tarder. Il la serra contre lui et, au travers de leurs vêtements, il la sentit prête à s'ouvrir sous sa propre rigidité. Comme ses mains descendaient le long de son dos, puis remontaient sous la jupe à la recherche d'autres endroits parfumés : « Non, s'il te plaît, dit-elle », puis, se dressant sur la pointe des pieds, elle l'embrassa goulûment.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Cette fois-ci, le mouvement est enclenché. Il y a quelques semaines, Alice m'avait apporté un second bébé chimpanzé : Nestor. Nous en avons maintenant deux de plus, Tulady et Bouffi, plus une gorillonne : Tifène. Rondelet soutient activement le processus. Il dit s'intéresser à leur comportement et souhaite qu'Alice se consacre à une étude comparée des deux espèces en semi-liberté. Comme je m'inquiétais du devenir de ces animaux lorsqu'ils allaient grandir, Rondelet a promis de faire construire une grande cage pour y garder les plus turbulents. Au moins pour le temps où ils auront besoin d'être protégés et surveillés. Lorsqu'ils deviendront suffisamment robustes, il envisage que nous les relâchions sur une île. Ces animaux ne savent pas, ou ne peuvent pas nager : ce que j'ignorais. Le séjour sur l'île permettrait une sorte de réacclimatation, pendant laquelle ils s'habitueraient progressivement à vivre en groupe dans leur milieu naturel. Sur un territoire limité, nous pourrions continuer à les surveiller, à les alimenter si besoin est, et bien sûr à les observer. L'étape ultime consisterait à les relâcher sur la terre ferme et à leur donner ainsi la possibilité de retourner à la forêt.

*

* *

La petite bande qui gambade autour de ma maison s'enhardit de jour en jour, n'hésite plus à pénétrer chez les voisins, tient tête aux chiens et commence à chaparder ici ou là. Ensemble, ils n'ont peur de rien. Leur statut de protégés du Docteur et du Professeur fait que personne n'ose les chasser violemment ni les effrayer. Pourtant, parfois, ils le mériteraient bien.

Pendant que j'écris, assis sur la terrasse, je les observe du coin de l'œil. Pour une fois, ils sont calmes. Assis en rang d'oignon, à l'ombre, au sommet d'une petite butte, ils contemplant gravement le manœuvre qui sue sang et eau en coupant à ras le Paspalum autour de la maison. Ils ont l'air très intéressé par le spectacle. Tulady a passé son bras autour de taille de Bouffi, comme on le fait pour un vieux copain. Judith suçote son chiffon, comme d'habitude. Tifène a adopté le bébé Nestor : elle le porte accroché sur son ventre. Pour le moment, agrippé à sa « nourrice », il dort profondément. Être materné par une gorillonne ne lui fait apparemment ni chaud ni froid. Pourtant si, au repos, la situation est confortable, les choses se corsent lorsque Tifène entreprend de se déplacer. Elle a beau être la plus forte et la plus développée du groupe, elle est encore petite et le dos du bébé frotte fréquemment par terre.

*

* *

J'ai dû me séparer de Léon : les chimpanzés en bande se liguèrent contre lui et il était devenu la tête de Turc du groupe. Tifène exceptée, qui est toujours restée à distance des conflits, ils ont vite compris que, maladroit et affligé d'une mauvaise vue, il était une proie facile. Léon, toujours confiant, cherchait à jouer et à provoquer des séances de câlin. Tulady et Bouffi, qui sont un peu plus âgés que Judith, avaient pris l'habitude de lui tirer la queue, ou de l'agripper par une patte. Cela commençait comme un jeu mais, dès que Léon émettait une plainte, ses gémissements semblaient exciter ses tortionnaires. Ils le traînaient, au risque de l'écarteler, puis le renversaient sur le dos. Plus Léon se plaignait, plus les chimpanzés semblaient intéressés par le résultat. Judith, d'abord indifférente, finissait par se mêler au jeu, agrippait une patte à son tour et se mettait à tirer de son côté. Avec le temps, les attaques sont devenues de plus en plus fréquentes : il suffisait que Léon apparaisse pour qu'il soit agressé. Les chimpanzés s'acharnaient avec une espèce de curiosité méthodique sur le malheureux, tout en cherchant à provoquer la réaction la plus violente possible. Il était devenu à tel point leur chose, que les chimpanzés tentaient de venir l'agripper même lorsque je l'avais pris sur mes genoux, afin de le soustraire à leurs cruautés. Un jour, Tulady, le tenant par une patte, l'a violemment projeté sur un pied de table, sur lequel Léon s'est en partie assommé. J'ai décidé qu'il fallait en finir et je lui ai trouvé une famille d'accueil, chez des voisins.

*

* *

La distribution des biberons, le matin, est devenue pour moi un exercice de virtuosité et d'adresse. Lorsque j'apparais sur la terrasse, tous se précipitent. Les plus âgés boivent plus vite (je suis toujours étonné par la rapidité avec laquelle ils siphonnent leur bouteille) et dès qu'ils ont fini, ils cherchent à s'emparer du biberon d'un voisin, plus lent ou plus faible. La compétition entre eux est telle que, pendant le temps où ils boivent, leurs yeux tournent en tous sens pour repérer le retardataire le plus vulnérable. J'ai essayé de commencer la distribution par le plus petit, Nestor, qui marche à peine et boit couché sur le dos. Ça ne marche pas : les autres lui arrachent son biberon en le piétinant et se battent entre eux pour s'en emparer. Le plus souvent, la bagarre se termine par l'arrachage de la tétine et l'épandage du contenu sur la terrasse. Si, au contraire, je commence la distribution par les plus forts, c'est à eux que je donne l'avantage. J'ai trouvé une méthode qui consiste à distribuer les cinq biberons en même temps (des bouteilles en plastique heureusement) en les tendant simultanément à mes assoiffés. Ensuite, j'ai les mains libres pour faire régner l'ordre et défendre les plus faibles.

*

* *

Carnechamaux, ayant déçu Rondelet, tomba en disgrâce. Le surnom de « vapisateur », que lui avaient attribué ses collègues depuis le malheureux incident de la « Nuit des Magnans », paraissait difficilement compatible avec la prestance que le Professeur attendait d'un régisseur. Pour occuper sa place, Rondelet fit surgir du rang un nouveau venu.

Dieudonné Flambart était arrivé en Afrique comme militaire : jeune, il s'était engagé pour voir du pays. Il s'y était plu et désirait y rester. Il était électricien de formation, mais sa débrouillardise naturelle, stimulée par les nécessités de la vie en brousse, en avait fait un homme à tout faire. Non seulement il avait acquis en un temps record toutes les techniques qui lui manquaient : maçonnerie, bûcheronnage, menuiserie, plomberie, mécanique automobile, calfatage et réparation de pirogues, etc. Mais il était capable d'accomplir toutes ces tâches en utilisant presque uniquement des matériaux de fortune, récupérés ou détournés de leur fonction première. Son génie pratique était sans limites et il trouvait solution à tout, et cela sans ostentation ni vanité superflue.

Dieudonné ne se sentait jamais en compétition avec personne, rendait service à quiconque en avait besoin et n'avait que des amis. Arrivé complètement ignare de métropole, il avait appris et compris l'Afrique et les Africains en un tournemain. Désormais il était du pays, avait des amis (et des beaux-pères) dans tous les villages, pêchait et chassait comme un habitant. Récemment il s'était mis à la cui-

sine : tantôt transposant les recettes paysannes de sa vieille grand-mère à la sauce africaine (son fromage de tête à base de viande de potamochère était réputé), tantôt cuisinant à sa manière les plats locaux en les adaptant au goût métropolitain.

Le Professeur ne jurait plus que par lui et lui faisait une confiance absolue. Dieudonné aurait pu chercher à en tirer parti, intriguer et finir par occuper une position bien supérieure à sa charge. Mais non, il n'avait pas ce défaut-là non plus.

*

* * *

« Justin ? C'est à propos de la cage pour les chimpanzés. Le Professeur voudrait que je commence à la construire, mais il veut d'abord que j'en parle avec toi.

– Où voudrait-il l'installer ?

– Auprès de l'Observatoire. Un peu à l'écart. J'ai des idées pour les matériaux, mais je voudrais ton avis pour la disposition et l'aménagement. »

Tous deux, ils examinèrent un plan que Dieudonné avait ébauché sur une feuille volante. Ils tombèrent d'accord pour construire deux cages mitoyennes sur la même dalle de ciment :

« Il faudra pouvoir les séparer en plusieurs groupes, par classe d'âge, dit Justin. Lorsqu'il existe une différence de taille trop importante, les plus gros

persécutent les plus petits. Et, une fois enfermés dans un espace restreint, on peut craindre le pire.

– Ah bon ! Ils sont comme nous, alors », répondit Dieudonné en plaisantant.

Justin ne releva pas. Dieudonné, redevenu sérieux :

« Justin, je voulais t'en parler... Voilà, il y a quelque temps, le chauffeur de la MGM m'a dit qu'il avait aperçu un chimpanzé dans un village, au Kilomètre 30. Je lui avais dit que je serais intéressé à avoir un petit chez moi, alors...

– Dieudonné, tu ne vas pas t'y mettre à ton tour ? Tu sais ce que le Professeur et moi nous en pensons ? Il ne faut pas encourager les chasseurs à tuer les singes dans l'espoir de revendre les petits. Quant à prendre un chimpanzé chez toi, je crois que tu ne sais pas à quoi tu t'engages : ce ne sont pas des animaux de compagnie. Alors, nous allons nous rendre au 30 Kilomètre, expliquer au chasseur qu'il est défendu de tuer les grands singes et emporter le petit pour en faire don à l'Observatoire.

– En fait, ce que j'essayais de t'expliquer, c'est qu'il est déjà arrivé chez moi. Le chauffeur me l'a rapporté. Mais il est un peu grand. Plus que les tiens. D'ailleurs il ne l'a pas payé ; parce que les villageois n'en voulaient plus : il entraînait dans les maisons et volait la nourriture. Certains auraient bien aimé le manger, mais le chasseur ne voulait pas...

– Tu veux dire qu'il est dans ta maison ?

– Oui, je l'ai enfermé avant de venir.

– Bon, allons voir ! »

En s’approchant de la maison, Justin s’attendait au pire. Dieudonné, qui avait fini par comprendre qu’il fallait craindre des dégâts, paraissait soucieux. Arrivés devant la porte, ils firent silence et Justin colla son oreille contre le battant. Aucun bruit : tout semblait parfaitement calme.

« Tu es sûr que tu n’as pas laissé une fenêtre ouverte ? Je serais vraiment étonné qu’il ne se soit rien passé. »

Légèrement fébrile maintenant, Dieudonné introduisit la clef dans la serrure. Ils entrèrent. La maison semblait avoir été visitée par une équipe de cambrioleurs : tous les placards avaient été ouverts, certains meubles étaient renversés, çà et là des débris d’objets brisés jonchaient le sol. Ils parcoururent les pièces, à la recherche du singe. Il était dans la cuisine, allongé sur le sol, et semblait dormir. Le dernier placard qu’il avait visité servait à Dieudonné de réserve à liqueur. Plusieurs bouteilles avaient été renversées. Dieudonné ramassa l’un d’elle : « Rhum Mangoustan », pouvait-on lire sur l’étiquette. Elle était vide.

« Il a tout bu, dit Dieudonné, l’air effaré. Elle était presque pleine ! »

Justin examina le petit animal. C’était un jeune mâle. Nettement plus âgé que ses propres pensionnaires, il était complètement inerte, mais respirait régulièrement.

« Il est ivre mort, constata Justin.

- Il va mourir ? demanda Dieudonné.
- Apparemment non. Il cuve son rhum. Il n'a pas l'air en danger. »

*
* *
*

Carnet de Justin Dugoujon

Dans un reportage sur les gorilles de montagne était montré une parade d'intimidation. Elle avait été enregistrée au moment de la rencontre de deux groupes. Ils n'étaient pas en contact rapproché : il s'agissait donc uniquement de bluff, à distance. Même dans ces circonstances, les gorilles ne se regardent pas en face. L'imitation faite par Tarzan dans certains vieux films de Weissmüller est donc fausse. Chez les gorilles, celui qui cherche à démontrer sa force, se déplace latéralement par rapport au regard de ceux qu'il veut impressionner. Au milieu de son simulacre de charge, il se dresse sur ses membres postérieurs et, continuant à se dandiner latéralement, il tambourine de ses mains sur sa poitrine, produisant ainsi une série brève et rythmée. Une fois la séquence achevée, le mâle, comme si de rien n'était, reprend son calme et sa position quadrupède au milieu du groupe.

Plusieurs fois, j'ai pu voir Tifène avoir ce même comportement, répétant exactement l'enchaînement que je viens de décrire, au rythme et à la sonorité de la tambourinade près. Elle n'est pourtant, ni un mâle, ni

une adulte ? Je ne comprends pas ce qui a pu déclencher cette parade, alors que tout était calme alentour et que les chimpanzés qui vivent avec elle sont ses commensaux. Elle les domine largement de la taille et aucun n'oserait la menacer. Elle l'a accomplie machinalement, un peu comme un gymnase entrain de se concentrer répète l'un des enchaînements qu'il va présenter en compétition. Ce qui était particulièrement remarquable, c'est la conformité avec le stéréotype que je connaissais déjà.

Tifène, capturée très jeune, n'a probablement qu'un très lointain souvenir, si elle en a, du comportement des adultes de son groupe. Cette séquence est donc profondément ancrée dans l'inconscient, et par conséquent dans la génétique de l'espèce. De ce point de vue, sommes-nous fondamentalement différents ? Peut-être certains de ces comportements, dont nous sourions en famille parce qu'ils nous rappellent ceux d'un grand-oncle ou d'un cousin défunt, nous viennent-ils de beaucoup plus loin ?

*

* * *

Rondelet, élu académicien sans difficulté, était de retour à Maadoué. Il avait pris l'habitude de passer chez Justin. Il y restait parfois plusieurs heures à observer les singes. Ils en vinrent à discuter ensemble longuement.

« Je vais devoir trouver un autre site pour l'Observatoire, annonça-t-il au cours d'une de leurs conversations. Dans son état actuel, il existe une trop grande proximité de nos terrains d'investigation avec les zones habitées. De plus, les autorités ecclésiastiques m'ont fait comprendre que nos activités perturbent la vie quotidienne de leur congrégation. »

La communauté maadouésienne s'était en effet agrandie. Un collègue religieux faisait maintenant concurrence au lycée d'État. Les sœurs avaient également créé une école d'infirmière. Cette école s'était transformée en un lieu à la mode pour des jeunes filles de bonne famille venues de métropole, puis progressivement du monde entier, faire acte de charité envers les populations soi-disant défavorisées de la grande forêt africaine. À l'heure du déjeuner, le réfectoire avait pris les allures d'un pensionnat.

Le père Pasquelær, qui avait succédé à Morné, était beaucoup moins tolérant que son prédécesseur. Les odeurs fortes provenant de l'Observatoire, le langage souvent relâché des chercheurs, leurs horaires fantaisistes, et les imprévisibles lâchers d'animaux, tout cela était devenu insupportable.

« Certains de vos « chercheurs » entraînent des jeunes filles africaines dans leur chambre, la nuit, se plaignit-il un jour au Professeur. Quel exemple pour nos collégiens ! De plus, ils consomment de l'alcool en grande quantité. À la suite de quoi ils chantent, des chansons, des chansons... Le matin, on trébuche sur

les bouteilles vides autour de vos bâtiments. Et je ne parle pas de vos « Américains » et de leur musique de sauvage... C'est bien simple, le dimanche, ici, on ne s'entend plus ! »

Rondelet savait, pour l'avoir surpris, que le père Pasquelær accomplissait des rondes nocturnes, notant soigneusement les entrées et les sorties.

« Nous avons découvert un site convenable à quelques kilomètres en aval, sur le fleuve, poursuivit-il à l'adresse de Justin. En pirogue, c'est à vingt minutes. Il n'y a pas de village à proximité. Tout le monde y gagnerait en tranquillité. De plus, la grande île dont vous m'aviez parlé est toute proche : elle conviendrait très bien pour y relâcher les chimpanzés et les gorilles adolescents et adultes, que nous ne pouvons pas envisager de maintenir en cage. »

Et devant le regard interrogateur de Justin :

« Vous avez certainement pu vous rendre compte de la force de ces animaux, une fois adultes. Construire des cages capables de leur résister serait beaucoup trop coûteux. De plus, ce n'est pas mon dessein. En les relâchant sur cette île, nous disposerons d'un outil d'observation exceptionnel. Je compte confier la responsabilité de ce travail à Alice. Je crois que vous entendez assez bien, tous les deux ? »

Justin ne s'attendait pas à une attaque aussi directe :

« En effet, elle est passionnée par l'étude des singes, répondit-il d'un air détaché.

– C'est exactement ce que je voulais dire. Donc, nous allons mettre les bouchées doubles. Dès que je serai rentré en métropole, je vais faire le nécessaire pour trouver le financement du nouveau site. En attendant, Dieudonné, qui sera chargé de la supervision des travaux, va commencer à repérer le terrain, choisir l'emplacement des futurs bâtiments et entreprendre immédiatement la construction de la cage que je vous avais promise. Il n'y a plus aucune raison de la construire à Maadoué. Ce serait du temps et de l'argent perdu. Dès qu'elle sera terminée, vous pourrez commencer à y installer vos protégés, ainsi que le singe récupéré par Dieudonné...

– Mangoustan ?

– Mangoustan... Ah oui : c'est bien trouvé ! Nous allons d'autre part recueillir systématiquement tous les jeunes chimpanzés et gorilles rescapés dans les villages alentour. Il faut du doigté afin de convaincre les chasseurs que nous faisons cela dans un dessein scientifique. Je suis certain que vous saurez très bien vous y prendre.

– Mais...

– Oui, vous vous demandez où je veux en venir ? J'y viens. J'ai noté depuis longtemps votre intérêt pour la forêt et ses « habitants ». Vous semblez, d'autre part, vous entendre assez bien avec mes chercheurs. Les élevages de singes que j'envisage de développer nécessitent une surveillance médicale et sanitaire : voulez-vous vous en charger ?

– ... !

– Je sais, votre fonction actuelle prend tout votre temps. Mais j’ai suffisamment de relations pour obtenir qu’un second médecin soit nommé à l’hôpital. Cela vous libérera, au moins en partie.

– Eh bien...

– Non, ne me remerciez pas. Il y a longtemps que j’ai compris que vous n’étiez pas fait pour demeurer indéfiniment un médecin hospitalier. Réfléchissez calmement à tout ça : nous en reparlerons demain. Dès que vous m’aurez donné une réponse positive, j’entreprendrai les démarches nécessaires. »

*

* * *

Le Professeur, souhaitant pérenniser son œuvre, investit ses forces et tout le pouvoir de son capital relationnel, pour convaincre les autorités métropolitaines de créer en pleine forêt une station de terrain moderne. Une première tentative échoua : les frais paraissaient énormes et l’administration intéressée refusa d’engloutir la moitié de son budget annuel pour construire « un hôtel de villégiature pour chercheurs, chez les nègres », selon l’expression du fonctionnaire chargé d’étudier le dossier.

Rondelet n’aimait pas qu’on lui résistât. Il décida que sa deuxième tentative ne devait pas échouer et la prépara soigneusement. Une de ses relations, le Professeur Boisdreze, une sommité médicale, souhaitait faire son entrée

à l'Académie des sciences. Il était déjà membre de l'Académie de médecine, ce qui lui avait donné le goût des honneurs et des dorures. Il avait pensé un moment à l'Académie vétérinaire... Mais, quoi ? Se faire coopter par des subalternes ? Il n'en était pas question... Restaient l'Académie des graphèmes-et-accents (la « grande » académie) ou bien l'Académie des sciences.

L'Académie des graphèmes-et-accents réclame à ses postulants l'ébauche, au moins, d'une œuvre littéraire. Boisdroze s'essaya à écrire un livre de souvenirs : « *Itinéraire intérieur d'un carabin* ». Ce ne fut pas un succès. Quelques immortels, consultés discrètement, confirmèrent qu'à défaut d'un livre à peu près présentable, il était nécessaire d'avoir eu une vie aventureuse et, si possible, très mauvais caractère. Boisdroze n'avait jamais chassé en Amazonie, ni fait de contrebande dans les mers tropicales. En outre, bien qu'il eût un appétit d'honneur effréné, il se dominait parfaitement et savait se montrer d'une courtoisie charmante y compris avec les gens qu'il avait l'intention d'étrangler (professionnellement) le lendemain. Il ne lui restait donc qu'à se présenter à l'Académie des sciences. C'est là que Rondelet l'attendait.

*

* *

Boisdroze avait une faiblesse : il fréquentait en privé un chanteur à la mode. Ce chanteur, ayant fait fortune, vivait à la campagne dans une immense mai-

son entourée de jardins. Caprice de star, ou bien aspiration à l'humilité lui commandant d'avoir toujours sous les yeux un plus cabot que lui : il vivait avec un singe apprivoisé répondant au doux nom de Pinpin. Pinpin était généralement d'humeur irascible (il était trop gâté) et possédait un sens aigu de la hiérarchie. Il n'honorait donc que son maître et les amis de son maître. Le reste : serviteurs, épouse, enfants du chanteur étaient ses souffre-douleurs. Devenu adulte et fort du soutien inconditionnel de son protecteur, il les martyrisait et les terrorisait. Les obligeant, lorsque la star était en tournée, à se réfugier dans les dépendances et les appentis sans confort de la propriété dont il occupait, seul, les parties nobles.

Boisdroze était attendri par l'affection que Pinpin manifestait à son maître. En même temps, il reconnaissait dans la domination que le singe avait su établir sur des subalternes l'essence d'un caractère bien trempé :

« Ces animaux sont tellement semblables à nous », disait-il avec des frémissements dans la voix, à la pause-café du lundi matin, après avoir passé un week-end chez Pinpin.

*

* * *

Le Professeur Rondelet était un fin stratège. Il prit l'habitude d'étourdir Boisdroze de récits racontant la vie idyllique des chercheurs dans la forêt équatoriale.

Là où les hommes et les animaux gardaient encore leur innocence naturelle. Et il lui parla des singes. Toutes sortes de singes : les petits, les grands, tous vivants en harmonie avec les populations humaines et décorant les arbres alentour des maisons. Il lui parla aussi de la nursery pour chimpanzés et gorilles orphelins qu'il avait créée à l'Observatoire et montra quelques photos sur lesquelles on voyait pouponner de charmantes étudiantes. Boisdroze s'imaginait déjà accueillant lui-même un bébé singe abandonné auquel il offrirait tout le confort métropolitain : un Pinpin bien à lui, « son » Pinpin en quelque sorte. Il n'était pas idiot pourtant et se doutait bien que Rondelet devait avoir une idée derrière la tête, mais il se jugeait capable de gérer la situation.

Un jour Rondelet lui proposa, tout à trac, de l'accompagner à Maadoué lors de sa prochaine inspection. Pour mettre toutes les chances de son côté, ayant bien jugé son homme, il lui susurra en son privé qu'une des coutumes charmantes au pays des singes était d'offrir aux arrivants une hospitalité complète et lui fit miroiter la promesse de nuits tumultueuses auprès de créatures délicieuses, odorantes et bronzées.

L'imagination de Boisdroze se mit en branle de façon bouillonnante. Il se réveillait désormais la nuit, interrompu par les coups de coude de son épouse excédée, au milieu d'un rêve dans lequel, enveloppé d'un pagne chamarré et enlacé par une créature enivrante, il se balançait mollement, assis sur une liane,

au-dessus d'un marigot couvert de fleurs aux parfums capiteux.

*

* * *

Boisdroze eut grand plaisir à faire savoir à son ami chanteur qu'il partait, lui, au pays de tous les Pinpins. Là où il devait participer à la création d'une œuvre humanitaire de premier ordre : un orphelinat destiné à recueillir et à sauver les bébés de toutes les espèces de singe menacées. Il se prit même si fort au jeu que, malgré un emploi du temps pléthorique, il créa la « *Fondation Pinpin* » destinée à récolter des fonds pour les malheureux orphelins. La plupart de ses collaborateurs s'empressèrent d'y adhérer moyennant une cotisation modérée : Boisdroze, qui laissait dire qu'il était « de gauche », y avait veillé.

« Au moment où nous nous engageons dans une aventure aussi exaltante, disait-il, nous devons prendre garde à ne pas nous couper des masses populaires. Elles aussi ont droit au rêve, à l'aventure et à la générosité. »

Loulou, l'ami chanteur, fut, bien entendu, le parrain de la fondation, à laquelle il fit un don important. C'est lui qui eut l'idée de créer les « *Clubs Pinpin* » qui bientôt se multiplièrent et dont les fonctions étaient la collecte de fond, la diffusion d'un hebdomadaire illustré : « *Le Journal de Pinpin* », et l'animation de comités de quartiers. Dans ces comités les familles

d'accueil postulantes, désirant adopter un bébé singe, venaient s'inscrire et se préparer. On y apprenait tout sur la puériculture, les mœurs et les comportements des différentes espèces. Bientôt la presse s'empara du phénomène :

« Jusqu'où ira la Pinpinomania ? » titra un quotidien du soir.

Boisdroze était aux anges : il était devenu un personnage public. Il en jouait (et en jouissait) avec une apparente modestie. Son élection à l'Académie des sciences paraissant désormais assurée, il se remit à penser à l'Académie des graphèmes-et-accents :

« Jamais deux sans trois », se disait-il.

Et il rêvait d'un nouveau livre : « *La vie de Pinpin* », ou pourquoi pas « *Pinpin et Moi !* » et peut-être même une série, « *Pinpin dans la forêt* », « *Pinpin au Zoo* », « *Pinpin chez les sauvages : le retour !* », « *Les nouvelles aventures de Pinpin* ». Mais cette fois-ci, devenu prudent, il avait résolu d'en confier la rédaction à des « nègres ».

*

* *

L'arrivée au pays des singes fut inoubliable. Le Professeur avait alerté ses subordonnés en temps utiles, de façon à ce qu'ils puissent préparer une réception digne de l'important personnage qu'il amenait avec lui. Ils débarquèrent donc tous les deux,

portés par l'avion de Port-la-Ville qui ralliait maintenant Maadoué hebdomadairement.

Le « jour de l'avion », la piste en latérite et les quelques baraquements où s'entassaient colis et bureaux accueillaienent le rassemblement de toute la ville et même des villages alentour. C'était devenu un événement mondain : tous ceux qui comptaient à Maadoué se retrouvaient à « l'aviation », souvent en-dimanchés, papotant, parlant fort, et tâchant de se faire remarquer. On y faisait connaissance et l'on pouvait y rencontrer, pour parler de ses affaires, l'essentiel des personnages importants de la ville.

Pétrissé, toujours en quête d'une position en vue, avait sollicité et obtenu la charge de chef d'escale. C'est donc lui qui vendait les tickets, arrangeait les réservations et surveillait la cargaison et les bagages. Il avait particulièrement à cœur, bien entendu, d'accueillir personnellement les voyageurs de marque avec ce qu'il estimait être la politesse la plus raffinée. De plus, l'établissement d'une liaison régulière avec la côte lui avait permis de réaliser un de ses vieux rêves : la création d'un rayon « *Épicerie Fine* » à la MGM. Il y avait récemment ajouté un rayon « *Vivre Frais* » : on pouvait s'y fournir en viande, fromage, charcuterie et même parfois œufs et légumes, venus de métropole. Lors des dernières fêtes de Noël, Pétrissé avait accompli l'exploit de faire venir en temps utiles : « des huîtres », miraculeusement arrivées encore consommables au fin fond

de la forêt équatoriale ! Cette prouesse lui avait valu l'estime et le respect de ses concitoyens.

Malheureusement, la chance n'était pas toujours de son côté. Les aléas du voyage étaient multiples. Le climat et la durée du trajet, la lenteur des transbordements à Port-la-Ville et l'absence de chambres froides, ne permettaient pas, de préserver correctement la nourriture en attendant « le jour de l'avion »... Fréquemment, les « vivres frais » ne méritaient plus guère leur nom à l'arrivée. Il n'était pas rare de voir débarquer des viandes avancées aux parfums de charognes, des fromages dégoulinants répandant à la ronde des odeurs de placard à chaussures, des charcuteries suintantes et nauséabondes ou encore des fruits de mer et des poissons exhalant une forte odeur de pissotière négligée. À tel point que les manœuvres de l'aéroport avaient appris à se méfier des arrivages de la « bouffe du Blanc ». La corporation finit par protester collectivement et Maadoué connut ainsi la première ébauche d'un mouvement social. Le chef des manœuvres adressa aux autorités la missive suivante :

« Monsieur le Directeur d'Adjoint,

J'ai l'honneur de venir très respectueusement auprès de votre bienveillance vous rendre compte des incidents qui arrivent présentement à l'aviation. Les colis des vivres frais qui viennent avec l'avion du vendredi, souvent ils sont « variés ». Certains, même, ils sont foutus. Et alors ça pue et en plus, quelquefois, ça

coule aussi et on s'en met partout les affaires. Alors, nous, yen a marre de porter ça.

Je ne voudrais pas m'étendre de trop. Cependant, Monsieur le Directeur d'Adjoint, nous sommes du même service, nous faisons membre d'une même famille. Nous devrions nous mettre en avant pour voir les problèmes de l'heure et régler ça entre nous.

En vous souhaitant bonne réception de cette lettre et une prompte assimilation de son contenu,

Signé : Charles Bouassa Nzamba, manoeuvre-ouvrier de première classe. »

Un arrangement fut trouvé : les manoeuvres réguliers seraient désormais exclusivement affectés au déchargement des bagages ordinaires, tandis que le portage des vivres « dits frais » serait confié à des prisonniers de droit commun, « prêtés » à la compagnie aérienne par les tirailleurs, contre une modeste contrepartie payable en bouteilles de bière, exclusivement.

*

* * *

Ce jour-là, donc, l'avion avait atterri avec à peine une heure de retard et Justin remarqua que la foule était particulièrement nombreuse, animée et bruyante. Comme l'avion s'approchait des hangars, une brusque saute de vent joignit son énergie à celle des hélices que les pilotes avaient lancées à fond, juste avant de couper définitivement les moteurs. Un épais

nuage de latérite se forma instantanément, qui vint fondre sur les assistants et les couvrit d'une pellicule de fard rouge uniforme. Au milieu des cris et des étournements, l'avion s'immobilisa et les manœuvres se précipitèrent en poussant la passerelle roulante.

Le nuage étant retombé, on put voir surgir le Professeur Rondelet accompagné d'un grand escogriffe assez maigre mais portant beau. Tous deux saluèrent du haut de la passerelle avant de descendre majestueusement et de poser le pied sur le sol africain. Le Professeur, volubile comme toujours, commentait le paysage pour son compagnon de voyage. Comme ils avaient franchi environ la moitié de la distance, Rondelet retint Boisdroze par le bras et lui désigna Dupréz, chargé d'objectifs et d'accessoires, qui accourrait vers eux. Arrivé à quelques mètres des deux voyageurs, et sans prendre le temps de les saluer, il déploya un pied télescopique, y vissa son appareil, leva le bras pour avertir qu'il était prêt et se disposait à appuyer sur le déclencheur lorsqu'un raz-de-marée humain l'en empêcha.

Devant l'assistance médusée une partie de la foule franchit la barrière, derrière laquelle les spectateurs se tenaient sagement rangés, et se rua en courant et en poussant des clameurs vers les trois malheureux figés au milieu de la piste. Justin n'en croyait pas ses yeux et s'interrogeait sur les raisons qui avaient pu déclencher une telle furie chez une partie des Africains présents. Dupréz, s'étant retourné, vit arriver sur lui la

charge impétueuse. Professionnel, comme toujours, il rassembla son matériel serré contre sa poitrine et, tournant le dos, attendit le choc. Tout près de lui, Boisdroze, qui dominait le Professeur d'une tête et demie, arrondit un bras protecteur autour des épaules de son aîné, résolu, s'il le fallait, à mourir en héros de la médecine et de la science. Resté lucide, il fouillait en sa mémoire pour y trouver d'autres exemples de personnages importants ayant succombé à la furie des indigènes, alors même qu'ils leur apportaient les bienfaits de la civilisation : Bougainville, La Pérouse ? Stanley ? Livingstone ? Christophe Colomb ? Non... Pas un Juif !

Il n'eut pas le temps d'aller plus avant dans ses investigations : déjà la déferlante les enveloppait. Les trois malheureux disparurent au milieu du flot et de la poussière et reparurent presque aussitôt, la foule étant passée sans les voir et sans les toucher. Justin, toujours médusé, aperçut Rondelet blotti contre Boisdroze, Dupréz debout avec ses accessoires, l'air éberlué, et les manifestants qui continuaient à courir vers l'avion.

Tout à coup, au sommet de la passerelle, un grand homme noir apparut et la scène prit une tout autre signification. D'une taille bien supérieure à la moyenne, il était magnifiquement vêtu d'une longue robe bleu pâle couverte de broderies de fils d'argent et portait sur la tête un couvre-chef assorti. Il leva les bras au-dessus de sa tête et la foule s'immobilisa :

« Allahou akbar ! lança-t-il.

- Allahou Akbar répondit la foule.
- C'est Alhaji Garbo Bobo Leo, le commerçant Haoussa, commenta un des spectateurs. Il revient de La Mecque. Lui, il est Hadji à présent. »

*

* * *

Bientôt, Pétrissé s'approcha des voyageurs :

« L'arrivée de votre célébrité, dit-il en s'adressant à Boisdroze, est une faveur pour l'honneur de notre ville, que tous ses habitants partagent. C'est avec un très grand ravissement que je vous accueille sur le tarmac de notre modeste aéroport ! »

Un peu éberlué Boisdroze remercia poliment, tandis que Rondelet faisait les présentations. Pétrissé rêvait d'organiser un dîner en l'honneur des deux sommités, mais ne savait pas très bien comment présenter son invitation. Tout en réfléchissant à la façon de formuler sa demande, il se confondait en courbettes et en phrases creuses, guettait l'occasion, et craignait de voir les arrivants s'éloigner avant qu'elle ne se soit présentée.

Justin observait la scène à quelques pas de là. Soudain, surgirent dans son champ de vision, Macasso et un de ses compères prisonniers. Macasso était un manoeuvre professionnel. Sa spécialité était la tonte des pelouses de Paspalum, à la machette. Courbé en deux, un bras appuyé sur un long bâton qu'il utilisait comme

une canne, son autre bras actionnait la lame de son instrument au ras du sol avec la précision et la régularité d'une faucheuse mécanique. Malgré le bâton, le travail était très fatigant pour le dos. De temps à autre, Macasso devait s'arrêter. Il en profitait pour fumer une cigarette, boire un verre d'eau et surtout, longuement et minutieusement repasser sa lame à l'aide d'une lime à métaux. C'était plutôt un bon type : malgré sa, très modeste, situation il prenait la vie du bon côté et savait se moquer des autres et de lui-même avec bonhomie. Tout juste le raillait-on un peu parce qu'il était très petit de taille :

« Hé ! Macasso, ta mère : elle était Pygmée ? lui disaient ses camarades de travail. Remarque, court comme tu es, c'est plus facile pour travailler au ras du sol ! »

Macasso acceptait ces plaisanteries avec philosophie. Enfin, quand il était à jeun... Lorsqu'il avait bu, c'était une tout autre affaire : saoul il ne redoutait personne et même semblait vouloir défier les plus gros et les plus lourds.

La semaine précédente, il avait été embauché pour nettoyer les abords de l'Observatoire. Un pangolin mort traînait là, immergé dans l'alcool d'un bocal en verre et destiné aux collections d'Histoire naturelle. Macasso n'avait pas su résister. Subrepticement, il avait remplacé l'alcool par un autre fluide, que la décence interdit de nommer, et avait emporté le précieux liquide chez lui. Arrivé au village, il avait averti

quelques bons amis de l'aubaine et avait organisé chez lui une sorte de « partie ». Car, Macasso était partageur : pas le genre de type à boire tout seul dans son coin. La soirée s'était déroulée dans la joie et Macasso et ses compagnons, parfaitement euphoriques, étaient partis à travers le village en chantant et en riant. Là, malheureusement, ils avaient rencontré un gendarme. Macasso, prétextant que le militaire ne les saluait pas avec suffisamment de déférence, avait tenu à lui administrer une leçon. Il s'était réveillé le lendemain, à la prison, avec une migraine dont l'alcool n'était pas la seule cause : il avait le visage tuméfié et une énorme bosse sur le dessus de la tête.

Une fois dégrisé, il avait repris le cours de sa vie avec sa sérénité habituelle. Néanmoins, il avait écopé d'une semaine de travaux d'intérêt général, à l'aéroport. Présentement, affublé d'une tenue de prisonnier bien trop grande pour lui : un bermuda à rayures verticales rouges et blanches et une sorte de sarrau de la même étoffe, il était affecté au portage des cartons d'œufs. Les cartons étaient très lourds : de forme allongée, ils contenaient une cinquantaine de douzaine d'œufs. Mais, habitués aux travaux d'extérieur, Macasso et son compagnon ne craignaient pas la tâche. L'un devant, l'autre derrière, ils portaient les cartons d'un endroit à un autre tout en poursuivant gravement une conversation. Le sujet devait en être des plus sérieux car ils s'y étaient complètement absorbés.

Le dernier carton avait été ouvert : sans doute quelqu'un y avait-il prélevé une douzaine ou deux. Pour le refermer les quatre pans du couvercle avaient été repliés, l'un recouvrant partiellement le suivant, et ainsi de suite. Malheureusement Macasso et son aide, tout à leur conversation, avaient entrepris de porter le carton, cul par-dessus tête. Petit à petit, Justin voyait les pans du couvercle se disjoindre sous le poids des œufs. Arriva ce qui devait : tels deux petits poucets, les convoyeurs commencèrent à semer régulièrement les œufs sous le carton retourné. Toujours plongé dans sa discussion, Macasso qui marchait derrière se mit à écraser les œufs sans même y prendre garde. Désormais, ils laissaient derrière eux une traînée jaunâtre dont la largeur allait s'épaississant, car avec le temps, l'ouverture du carton s'élargissait progressivement.

*

* *

Une partie des d'assistants contemplaient la scène en riant, tout en se demandant quand les deux comparses allaient se rendre compte qu'ils ne portaient plus qu'un carton vide, lorsqu'un hurlement sauvage retentit : Pétrissé, intrigué par les rires, venait de s'aviser du désastre.

« Macasso, vociféra-t-il, qu'est-ce que tu fais ?

– Patron, moi je... Porter les œufs, répondit dignement Macasso.

– Non, mais tu as vu ce que tu as fait ? »

Et comme Macasso le regardait, éberlué :

« Mais retourne-toi, Nom de D... Tu vois derrière toi ? Tu vois ce qu'il y a ? »

Macasso jeta derrière lui un coup d'œil, sans enthousiasme, vit de quoi il s'agissait et finit par constater :

« C'est les yeux, Patron, ils sont tombés.

– Les œufs, crétin, pas les yeux ! Non mais qu'est-ce que je vais faire moi maintenant ? Tu peux me dire ce que je vais faire ?

– Je... Pas savoir, Patron, répondit Macasso. »

Alors, Pétrissé se déchaîna. Imitant ses malheureux porteurs, il allait de long en large :

« Les yeux y sont tombés Patron ! Les yeux y sont tombés ! Non mais qu'est-ce qui m'a fichu des foutus connards pareils ? Moi je porter les yeux, Patron. Bougres de... Bougres de ! »

Et en même temps, il imitait Macasso, sa petite taille et son air éberlué. Marchant de long en large, il en rajoutait. L'assistance, ravie, ne boudait pas son plaisir : les imitations de Pétrissé étaient célèbres. Macasso et son comparse profitèrent du chahut pour disparaître discrètement. Pétrissé eut soudain l'impression que les rires avaient changé de cible : le clown, maintenant, c'était lui. Il se rembrunit, cessa de faire son numéro, brusqua ce qui restait de manœuvres au travail, et rentra dans son bureau en maugréant :

« Et qui est-ce qui va payer tout ça ? Hein ? Qui c'est qui va payer ? C'est Pétrissé, naturellement... »

Puis il repensa brusquement à son dîner mondain et resurgit du bureau comme un diable sortant de sa boîte. Malheureusement, à la faveur du remue-ménage, les professeurs s'étaient éclipsés.

*
* *
*

Dieudonné avait sorti la voiture du Professeur du hangar et l'avait remise en marche.

« Installez-vous à l'arrière avec moi, cher collègue », dit Rondelet à Boisdroze.

Dieudonné s'assit aux commandes. Les autres passagers s'entassèrent comme ils le purent dans la benne d'un camion conduit par Carnechamaux. Justin avait été invité. Il proposa à Alice de monter avec lui dans sa voiture. Au dernier moment, ils récupérèrent Dupréz, entraîné de perdre une partie de son matériel en courant après le camion que Carnechamaux avait fait démarrer sans l'attendre.

« L'aéroport a été construit à quelque distance de la ville, dit Rondelet, nous avons une vingtaine de kilomètres à parcourir. Nous allons nous rafraîchir à l'Observatoire et nous installer dans nos chambres et puis nous irons dîner avec les collègues au « Mess ». Demain, nous visiterons sur le fleuve le site que nous avons choisi pour construire le nouvel Observatoire. Vous ferez connaissance avec le pays profond. De-

main soir, le père Pasquelær organise un dîner de gala avec les religieuses et le personnel de l'hôpital. »

Et comme Boisdroze ne paraissait pas enchanté :

« Si, si, vous verrez, il offre un délicieux muscat de vendange tardive ! Ça vaut la visite. »

Ils s'étaient éloignés de « l'aviation » et suivaient maintenant la piste sinueuse qui menait à la ville. Elle était bordée de parasoliers chétifs au feuillage teinté de rouge. Des emballages abandonnés, des sacs de plâtre crevés, des cageots disloqués et de vieux bidons d'huile rouillés salissaient les bas-côtés. Le camion suivait à distance : Carnechamaux ne voulait pas prendre le risque de remuer la poussière à proximité des professeurs. Justin venait en dernière position. Soudain, la voiture de tête se mit à tousoter, puis à hoqueter et, dans un brusque éternuement final, s'arrêta, projetant ses passagers vers le siège avant. Le Professeur, qui n'avait pas voulu enlever son chapeau, le sentit s'aplatir contre le plafond. Furieux et vexé, il récupéra au sommet de son crâne une sorte d'aurole de paille mâchée, ayant vaguement la forme d'une galette qu'il regarda sans plaisir.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Dieudonné. Est-ce que quelqu'un se serait servi de ma voiture en mon absence ?

– Non, Monsieur, répondit Dieudonné, mais c'est justement ça le problème. Ici, une voiture qui ne tourne pas s'abîme. Quelque chose a dû se détraquer dans l'alimentation. Je vais regarder. »

Le camion, puis le véhicule de Justin s'arrêtèrent à leur tour au bord de la route.

« Guel keu choze ne fa bas ? demanda Kieudffær en tentant vainement de faire tomber la poussière qui couvrait son pantalon. »

Dieudonné ouvrit le capot, glissa ses mains entre les fils et les cylindres, dévissa plusieurs petits objets creux dans lesquels il souffla, remonta le tout et tourna la clef du démarreur : « Pleuch ! » fit le moteur.

« Je crois que c'est la pompe à gasoil, dit Dieudonné, l'air pensif.

– Ach ! dit Kieudffær, za zè le proplème avec les foitures qui elles ne tournent bas pentant longue-temps : za s'apîme !

– Merci, Kieudffær, dit le Professeur ! Personne ne vous a demandé votre avis. Bon alors, Flambart, vous pouvez faire quelque chose ? Ou bien nous rentrons à pied ?

– Je crois que je peux faire quelque chose, dit Dieudonné, mais ça ne tiendra que le temps de rentrer.

Et bien, allons-y. »

Dieudonné sortit du bric-à-brac qui déshonorait l'arrière du camion un petit bidon de plastique. Il le remplit en siphonnant une partie du réservoir et le fixa sur le toit de la voiture, à l'aide de sangles. Puis, en utilisant un tube en caoutchouc flexible, il relia le bidon à l'arrivée d'alimentation du moteur.

« Vous croyez que ça va marcher, dit Rondelet ?

– Ça peut, dit Dieudonné, la gravité devrait compenser l'absence de pression. Si le bidon est suffisamment haut. Je vais essayer de démarrer. »

Il actionna le démarreur. Après quelques toussotements, le moteur se mit à tourner au ralenti et avec des soubresauts.

« C'est normal dit Dieudonné : il y a des bulles d'air dans le tube. Bon, il faut y aller doucement. On n'a pas d'accélération et si ça secoue trop, ça va se débrancher. »

Il fallut bloquer le capot en position semi-ouverte, pour ne pas compresser le tube. Enfin, lentement et péniblement la caravane reprit sa route. Dieudonné, roulant en première, se concentrait de façon à éviter le moindre chaos.

« J'ai l'impression de suivre un enterrement », pensa Justin.

Mais bon an, mal an, ils finirent par rejoindre le bourg. Rondelet, qui avait pris son parti de la destruction de son chapeau, fit les honneurs de l'Observatoire à Boisdroze et lui montra sa chambre.

« Rendez-vous au « Mess » à sept heures, pour le dîner, mon cher collègue. Je vous laisse vous rafraîchir.

– Il feut tire : à la Bobotte ! glissa Kieudffær à Dupréz. »

*

* * *

La chambre sentait le renfermé humide, avec quelques effluves de moisissure. Boisdroze imaginait l'Afrique plus propre et plus tranquille. Il s'installa comme il le put, inspecta avec suspicion la douche et le lavabo, utilisa les toilettes et se recula vivement au moment où il tirait la chasse d'eau, s'attendant plus ou moins à voir surgir de la cuvette un serpent dérangé dans sa sieste. Peu à peu, il se rassura. Il prit une douche et hésita longuement au moment de s'habiller. Il avait emporté dans ses bagages une sorte de gandoura, autrefois achetée dans un club de vacances. Il avait pensé que la porter ferait « couleur locale ». Il en était moins sûr, maintenant. Finalement, il y renonça. Il s'habilla légèrement et sortit sur le pas de sa porte. Le jour déclinait, mais il put distinguer un mouvement dans les herbes, non loin de lui. Il s'approcha prudemment et vit un très long serpent noir qui rampait lentement. Visiblement il cherchait à s'éloigner de l'habitation sans attirer l'attention.

« C'est un naja, dit la voix du Professeur à côté de lui. C'est curieux, on en voit rarement auprès des maisons. Voulez-vous que nous descendions jusqu'au « Mess ? »

« La Popote » que seul le Professeur s'entêtait à appeler « Le Mess » était située en contrebas des chambres, sur un petit ressaut, à mi pente et jouissait d'une très jolie vue sur le fleuve. On y entrait par une terrasse assez large, sur laquelle se trouvaient disposées des tables et des chaises. Plusieurs personnes y

étaient déjà attablées. Elles y prenaient le frais, et l'apéritif, et la discussion paraissait animée.

« Che ne groi pas keu vouss zavé raison, disait Kieudffær en s'adressant à Carnechamaux. On peut les glasser en teu krandes gadegories et pluszieures dypes. »

Pensant que la conversation tournait autour de la taxonomie de certain groupe animal, le professeur s'approcha en affichant un air bienveillant : l'occasion lui était donnée de se montrer à son hôte dans l'exercice de son rôle de mentor. Intéressé, Boisdroze prit l'air attentif. La suite ne fut pas celle qu'ils attendaient.

« Foyez-fou, reprit Kieudffær, les badates-frites tout depend la galité la badate, sa feu dire, la gar-tofelle. Mais ça n'est bah dou ! La manière fou faites la cuire, zé tré important, engore pluss...

– Le French-fries, il zya pluzieursse cat'gorieze ? dit un états-unien présent. Jeu, ne pas savais !

– D'abord, il faut choisir une variété « à frite », dit Alice. Et la laver avant de la cuire, après l'avoir coupée.

– Tout à fait, dit François. C'est essentiel. Mais ce qui est très important, surtout, c'est de n'immerger les frites que dans une huile vraiment en ébullition. Sinon elles s'imprègnent et ça devient franchement écoeurant.

– Et indigeste !

– Pardon, dit Justin, en entrant dans la conversation, mais ma grand-mère faisait cuire les pommes de terre à l'eau, avant d'en faire des frites.

– Ah bon, dit Dieudonné, mais c'est pas possible : ça devient tout mou !

– Elles ramollissent, oui, c'est pourquoi il faut choisir une pomme de terre assez ferme. Ma grand-mère les coupait après la cuisson, bien sûr, pas avant.

– Mais, on ne peut pas les couper très fines alors...

– Non, il faut faire des frites assez larges. L'avantage c'est que, comme la frite est déjà cuite, elle a tendance à se désagréger sur les bords et les petits morceaux forment des sortes de rillons dans l'huile.

– Fous savé raizon, zè delizieu, dit Kieudffær en salivant, zè le meilleur.

– Moi aussi, dit Dieudonné, j'aime bien les frites larges, elles sont moelleuses à l'intérieur.

– Si c'est cuit à l'eau, avant, pour moi, mon pt'it gars c'est pas des frites, lança Carnechamaux d'un air maussade.

– C'est quoi alors ?

– J'sais pas. Mais c'est pas d'la frite ! »

Rondelet aurait aimé voir la conversation bifurquer. La conférence sur les pommes de terre frites ne lui paraissait pas le meilleur moyen d'impressionner Boisdroze. Comme celui-ci se raclait la gorge, il craignit qu'il ne se mêlât à son tour à la conversation :

« Je crois que le dîner est servi, dit-il, au culot. Nous devrions passer à table, mes chers collègues ! »

Il eut de la chance : au même moment, Polycarpe, le cuisinier, apparut et lança à la cantonade :

« Monsieur le Professeur, lui, il est servi ! »

Puis, craignant de ne pas avoir été compris :
« La bouffe-là, maintenant, c'est cuit... Déjà ! »

*
* *
* *

Pendant le dîner, la conversation aborda la question de l'espèce, en science naturelle. Puis elle dévia vers les critères permettant de définir « espèce », « sous-espèce » et « variété ».

« Et comment définiriez-vous la notion de race, zoologiquement », demanda alors Boisdroze, qui avait son opinion sur la question mais aurait aimé pouvoir l'asseoir sur des critères biologiques incontestables.

Rondelet, peu soucieux de s'impliquer dans une discussion frontale avec son mécène putatif, et sur un sujet qui pouvait se révéler épineux, imagina de le rediriger vers Von Plaftföenbaum :

« Notre collègue a des opinions originales et très argumentées sur ce sujet, dit Rondelet, s'adressant à Boisdroze.

– Vraiment ? Je serais heureux et intéressé à les connaître », dit Boisdroze en se tournant vers le jeune chercheur prussien.

Von Plaftföenbaum avait rejoint l'Observatoire quelques semaines auparavant. Initialement, son directeur scientifique lui avait attribué un sujet concernant la biologie et le comportement des « *Vers de terre en Climat Tropical* ». Mais, Von Plaftföenbaum avait d'autres

ambitions. Il avait donc décidé de son propre chef de s'intéresser désormais à l'éthologie des Pygmées :

« À milieu du chemin entre les Hommes et grands Primates, les Pygmées peuvent apprendre à nous beaucoup sur l'origine de nos comportements et de nos habitudes culturelles », disait-il volontiers.

En dépit de ses origines germaniques, il parlait le français presque sans accent. Seules quelques tournures grammaticales, trop directement traduites de sa langue, le trahissaient parfois.

« Ma famille est d'origine français expliquait-il. Nous avons migré à l'époque des guerres de la Religion. Mais, en famille, spécialement au moment des repas, nous nous obligerons à parler la Française. »

Von Plafftöenbaum n'avait que peu participé au début de la conservation, très occupé qu'il était à ordonner soigneusement les divers accessoires du repas au milieu de la table. Il avait tout d'abord impeccablement disposé selon une ligne imaginaire idéale, la poivrière, la salière et une carafe d'eau, qui se trouvaient à sa portée. À la périphérie de cet alignement il avait arrangé, en quinconce, plusieurs paires de cuillers et de fourchettes, initialement destinées au service, mais devenues inutiles en fin de repas. Extrêmement concentré, il contemplait son œuvre sous divers angles, ajustant d'une pichenette légère, ici ou là, l'un des composants de façon à obtenir une figure parfaite. Sa construction en était maintenant à la phase ultime : ratisant méthodiquement les miettes de pain qui

parsemaient la table, il avait entrepris d'édifier un mur rectangulaire encadrant son œuvre première. La tâche était difficile, en raison de la nature labile du matériau, mais aussi de la taille et du calibre extrêmement variables des miettes. Obnubilé par son œuvre, Von Plaffföenbaum n'avait pas prêté attention à la question initiale et Boisdroze dut la lui répéter :

« Le Professeur Rondelet me disait que vous sauriez nous éclairer sur la définition biologique de la notion de race ? », dit-il.

Revenu sur terre, et après avoir lancé un dernier regard attentif vers son assemblage, désormais proche de la perfection, Von Plaffföenbaum redressa la tête.

« Véritablement, répondit-il vivement, c'est une question à laquelle je réfléchissais un peu. Je pense les races, elles sont comme des variétés, peut-être des sous-espèces. Cela dépend un petit du *contextus*, n'est-ce pas.

– Mais, considéreriez-vous les races humaines, par exemple, comme des sous-espèces ?

– Peut-être, pourquoi non ?

– Certes... Et pourquoi pas comme des espèces à part entière, alors ? »

Tous les biologistes présents autour de la table sourirent d'un air entendu, tellement cette gaffe leur paraissait révélatrice de l'ignorance des médecins. Puis ils attendirent que Von Plaffföenbaum délivre la réponse qu'ils avaient tous sur les lèvres :

« Le critère, en Biologie, c'est que tous ceux qui peuvent se reproduire ensemble appartiennent certainement à la même espèce.

– Ah, et chez les Hommes...

– Oui, c'est toujours possible.

– Mais, vous voulez dire que, expérimentalement, on a tout essayé ?

– Non, malheureusement ce n'est pas réalisable, mais...

– Bardons, intervint Kieudffær, fautre déviniçion, n'estre pas gomblète. Il vaut rachoutter : les descendantes, ils doiffent êtreu innn-terrr-fégondseu.

– Notre collègue a raison, ajouta Rondelet : la reproduction peut, dans certains cas, être possible entre animaux d'espèces voisines, mais différentes. On obtient alors des hybrides. Mais, le plus souvent ces hybrides ne peuvent pas se reproduire entre eux. L'exemple classique en est le croisement entre chevaux et ânes, qui doit être répété à chaque génération : les produits, mules, mulets ou bardots étant stériles.

– Mais, reprit Boisdroze, l'un d'entre vous ne nous disait-il pas tout à l'heure que la reproduction était possible entre certaines espèces de singes ?

– Parfaitement, mais c'est un cas particulier. Certaines espèces de cercopithèques peuvent, en effet, se croiser. Dans la nature, le fait est rare. Mais, en captivité, des individus d'espèces différentes s'accouplent sans difficulté, et les petits sont féconds.

– Je ne comprends plus... D'après la définition que vous venez de me donner, si ces animaux résultent de croisements entre espèces distinctes : on devrait les considérer comme des hybrides ?

– C'est plus compliqué que ça, intervint Patafiolle, un robuste trentenaire. L'isolement reproductif entre espèces peut être lié à des incompatibilités génétiques, ou chromosomiques, mais parfois aussi comportementales. Chez les cercopithèques par exemple, les répertoires sonores, « les cris », sont différents d'une espèce à l'autre...

– Comme les langues chez les divers groupes humains ? demanda Boisdroze.

– Si vous voulez. Par exemple : si vous comparez le cri d'alarme du « cercopithèque gris » avec celui du « cercopithèque à ventre vert olive », vous comprendrez tout de suite. »

Et Patafiolle se mit à imiter les émissions sonores des gros mâles adultes de chaque espèce, qui montent la garde et alertent leurs congénères en cas de danger.

« Maintenant je vais vous faire le cri du mâle de « cercopithèque de Brazza » ayant repéré un aigle mangeur de singe », annonça-t-il.

Et il bondit sur une chaise sur laquelle il s'accroupit.

« En même temps il secoue les branches », ajouta-t-il.

Et il se mit à danser sur sa chaise en agitant des branches imaginaires, tout en sautillant et en poussant des cris de gorge, profonds : « Bouff, Ouaff, Bouff... ». Patafiolle était renommé pour savoir imiter dans le dé-

tail tout le répertoire des différentes espèces de singes habitant la région. Fier de son talent, il ne manquait jamais une occasion d'en faire profiter la compagnie. Une fois lancé il était difficile de l'arrêter. Une partie des assistants, plutôt rigolards, l'exhorta à continuer :

« Vas y René, maintenant fais nous la femelle de mandrill en rut. »

D'autres, plus réservés, et certains contrariés de voir la conversation diverger, contemplaient la scène avec un sourire figé, tout en souhaitant le voir dégringoler de sa chaise. Ils furent exaucés, stimulé par les encouragements de ses supporters, Patafiolo bondit de plus en plus haut :

« Et alors le mâle fait un saut dans le vide, de plusieurs mètres, pour rejoindre les femelles », annonçait-il.

Alors qu'il allait joindre le geste à la parole la chaise, qui en avait trop supporté, se disloqua sans crier gare. Le malheureux imitateur fit un vol plané digne du « cercopithèque au bout de la queue couleur de miel » qu'il était entrain d'imiter et termina son exhibition au sol, parmi les débris, et sous les applaudissements déchaînés de toute l'assistance.

« Et maintenant il va falloir rembourser la chaise au père Pasquelær », commenta Carnechamaux, décidément rabat-joie.

*

* *

L'incident étant clos, la conversation put reprendre.

« Ce que voulait expliquer notre collègue Patafiolle, commenta Rondelet, c'est que : alors même que la reproduction est physiologiquement possible, des mécanismes comportementaux peuvent l'empêcher.

– Tout à fait, ajouta Patafiolle, légèrement cabossé mais ayant repris ses esprits. Chez ces cercopithèques, outre les différences des répertoires vocaux, on observe des colorations du pelage, de la face ou des régions génitales, très apparentes et très différente d'une espèce à l'autre. Il est possible que ces particularités jouent un rôle dans l'identification des partenaires sexuels. »

La reproduction des cercopithèques ne passionnait pas Boisdroze et il voulut revenir à ses préoccupations :

« Oui, mais les races humaines...

– Beut-êtreu, razzeu n'est pas un mot pon, si vous aller parler de les Hommes, intervint Kieudffær.

– Ah, vraiment, et pourquoi donc ?

– Barce queue, le mot zès déchà utilisé bour les pettes de la Farmhaus, n'est-il pas ?

– Oui, eh bien ?

– Notre collègue veut parler des animaux domestiques, traduisit Rondelet. Et je crois comprendre ce qu'il veut dire : les animaux élevés par l'Homme sont modifiés par lui. Ces modifications sont le résultat

d'une sélection artificielle. Ce qui n'est pas le cas pour les animaux vivant dans leur milieu naturel.

– Mais, les Hommes ne sont pas des animaux !

– Biologiquement, si.

– Bien, admettons. Mais, sélection naturelle ou artificielle, j'avoue ne pas comprendre ce qui fait que le terme de race ne serait pas approprié lorsqu'on parle des humains ?

– C'est que la question n'est pas à proprement parler biologique, mais plutôt conceptuelle.

– Et l'on pourrait même dire : idéologique, ajouta Patafiote.

– Idéologique ? Excusez-moi, mais je ne vois pas bien...

– Les races domestiques résultent d'un effort constant, et renouvelé à chaque génération, pour sélectionner et maintenir des particularités choisies par les éleveurs, intervient Alice. Cet effort de sélection est très différent de la sélection naturelle qui tend à favoriser la diffusion des gènes des organismes les plus aptes à survivre dans un milieu particulier.

– Et, lorsqu'il s'agit d'animaux sociaux, ajouta Patafiote : des plus aptes à établir des relations harmonieuses, ou avantageuses, avec leurs congénères.

– Je vois, reprit Boisdroze, songeur. Puis après un temps : mais qu'est-ce qui empêche de considérer la sélection dirigée par les humains comme une variante de la sélection naturelle ?

– Vous avez en partie raison, dit Rondelet, puisque les mécanismes biologiques sous-jacents sont les mêmes. Dans les deux cas, le résultat est de permettre à certains gènes de se propager et de restreindre la diffusion de certains autres.

– Ça, mon pt'it gars, bougonna Carnechamaux, c'est pu d'la science, c'est d'la philosophie ! »

Puis, comme personne ne prêtait attention à son intervention, il sortit sa pipe de sa poche. Devant les regards consternés que lui lancèrent instantanément certains assistants, il abdiqua, se leva en silence et disparu vers la terrasse.

« Alors, où est la différence, réitéra Boisdroze ?

– Je crois comprendre, risqua Justin, que la sélection naturelle agit de façon beaucoup plus complexe.

– Vous avez tout-à-fait raison, approuva Rondelet. Les éleveurs cherchent à fixer des caractères qui concernent d'abord l'aspect extérieur des animaux.

– Et éventuellement certaines aptitudes à un service ou une production particulière : trait, garde, chasse, production laitière ou autre, ajouta Patafiolle.

– Eh bien, n'est-ce pas justement sur le critère des caractéristiques physiques que l'on définit les différentes races humaines ?

– En effet, mais le biais est d'y associer des particularités comportementales ou des aptitudes psychologiques spécifiques.

– Mais, c'est ce que semblent réussir les éleveurs dont vous parliez !

– Oui, mais en éliminant systématiquement à chaque génération, par la castration, ou l’abattage, les animaux non conformes aux critères de la race.

– Et même en agissant de cette façon, le résultat est fragile, dit Patafiote. Si, pour une raison ou une autre, l’effort de sélection est interrompu : lorsque des animaux domestiques s’échappent et retournent à l’état sauvage par exemple, les caractéristiques sélectionnées se diluent en quelques générations.

– Je vous comprends, reprit Boisdroze, mais, il me semble qu’à l’intérieur des groupes humains on observe un choix des partenaires sur des critères physiques ou même psychologiques. Les conséquences de ces comportements ne sont-elles pas exactement celles que vous venez de décrire ?

– Ce que l’on appelle la sélection sexuelle, oui, dit Rondelet. Mais ce type de sélection n’agit pas exclusivement. D’autres facteurs peuvent agir simultanément et, dans certains cas, en contrarier les effets. D’autre part, au fil des générations, les critères qui orientent la sélection sexuelle peuvent varier comme varient les effets de mode. Enfin, il existe très peu de populations humaines véritablement isolées génétiquement : des échanges entre populations voisines, même antagonistes, sont presque toujours possibles. On est donc très loin de la sélection strictement contrôlée mise en œuvre par les zootechniciens. À mon avis, dans les faits, les Hommes sont soumis aux mêmes grands

mécanismes de sélection que tous les autres organismes vivant dans des conditions naturelles.

– Oui, mais les races humaines, reprit Boisderoze, un peu perdu. Vous ne pouvez pas nier qu’elles soient caractérisées à la fois par des particularités physiques et psychologiques, qui sont donc associées et probablement contrôlées par les mêmes gènes ?

– Et, quand même, ajouta Von Plaftföenbaum, il y a les races qui elles sont moins évoluées que les autres !

– Oui, reprit Boisderoze, réconforté par ce renfort, certaines races sont moins aptes que les autres...

– Moins aptes à quoi, coupa Justin ?

– Je ne sais pas, moi, au raisonnement, à l’abstraction... Enfin, ces choses sont bien connues !

– Mais de quelles « races » voulez-vous parler, demanda François ?

– Des nègres... Enfin, des Africains par exemple.

– « Africain », ça se rapporte à une origine géographique, *a priori* il n’y a aucun lien obligatoire avec une parenté génétique remarqua Alice. Les habitants des diverses contrées d’Afrique sont à l’évidence si différents, que personne ne peut prétendre les catégoriser dans une entité identifiable grâce à des caractéristiques physiques ou psychologiques qui leur soient propres.

– Bon, disons : les Noirs, alors. Enfin, tout le monde s’accorde à distinguer au moins trois grandes races : les Noirs, les Blancs et les Jaunes, parmi lesquelles on distingue des sous-ensembles qui me

semblent correspondre à ce que vous désignez comme des variétés ou des sous-espèces. Eh bien, tout le monde admet que les Noirs sont inférieurs en intelligence, en caractère, en dispositions morales...

– Tout le monde ? Vraiment ? »

La conversation s'engageant sur un terrain épineux, où son hôte risquait de se trouver en difficulté, Rondelet de hâta d'intervenir :

« Mes chers collègues que diriez-vous de passer maintenant sur la terrasse ? Nous y prendrons la tisane de citronnelle et nous pourrons organiser la journée de demain. »

III

L'île aux Singes

Carnets de Justin Dugoujon.

Finale­ment, il a fallu coloniser deux îles et y distribuer les animaux selon leur classe d'âge. Dans une troupe naturelle, les plus jeunes sont les commensaux de leurs parents ou alliés plus âgés, qui les protègent. Dans un groupe hétérogène composé d'animaux de provenance diverse, la loi du plus fort est la règle et les jeunes animaux risquent d'être persécutés, parfois jusqu'à ce que mort s'en suive. Se posait aussi le problème de la cohabitation entre les chimpanzés et les gorilles.

Nous avons envisagé un moment de séparer les espèces sur des îles différentes. Mais, les gorilles étant peu nombreux, il aurait fallu sacrifier une île supplémentaire, et disperser les déplacements et les efforts de surveillance, pour seulement quelques animaux. Finalement, les gorilles les plus âgés ont été relâchés sur la Petite-île, en compagnie des chimpanzés les plus

jeunes : trop jeunes pour être mis immédiatement en présence des adultes, trop âgés déjà pour être gardés en cage. Les chimpanzés adultes forment une bande sur la Grande-île sur laquelle j'avais autrefois rencontré un éléphant.

*

* * *

Les travaux ont également commencé sur le site choisi pour construire la nouvelle station. Dieudonné a terminé la cage que nous avons conçue ensemble et nous y avons transféré tous les jeunes, à l'exception de Nestor, encore trop fragile pour être exposé aux brutalités du reste du groupe. Alice a accepté de le mater. En fait, il y a longtemps qu'elle désirait avoir un bébé à elle. Une première habitation sera terminée prochainement, ce qui nous permettra de rester sur le site certaines nuits. En attendant, nous faisons le trajet quotidiennement. C'est dire que nous passons une grande partie de notre temps sur le fleuve. Il faut nourrir les animaux en cage tous les jours. Pour les plus âgés, sur les îles nous les nourrissons trois fois par semaine. Cela permet de les surveiller et également de maintenir le contact. Pour ces allers et venues, le matériel et la nourriture qu'il faut transporter, Rondelet a fait construire deux énormes pirogues. François Boumba, sollicité par lui, a accepté de prendre du service à l'Observatoire : il est maintenant notre piroguier officiel.

*

* *

Je suis un peu inquiet quant au sort des singes relâchés sur les îles. Habités aux hommes et confiant en eux, ils seraient des proies faciles pour des braconniers. Avec Boumba, au moins, nous ne risquons pas de mauvaise surprise : il est farouchement contre la chasse et la consommation de la viande des grands singes. « Ce serait comme manger de l'Homme ! », m'avait-il dit une fois. En outre, il a un très bon contact avec les animaux. C'est particulièrement utile sur la Grande-île où nous avons relâché les chimpanzés les plus âgés. Ceux-là n'ont vécu que peu de temps avec les Hommes. Ils sont beaucoup moins familiers : certains ont mis plusieurs semaines avant d'oser s'approcher du débarcadère où nous les nourrissons. En groupe, ils sont potentiellement dangereux et nous nous montrons très prudents lorsque nous sommes parmi eux.

*

* *

L'une des deux grosses pirogues de l'Observatoire avait été surmontée d'un taud : un rectangle de toile à bâche tendu sur un cadre assujéti à quatre montants de bois. Deux fauteuils de construction locale étaient disposés l'un derrière l'autre sous cet abri. Ils étaient réservés aux personnages importants : les deux professeurs y prirent place. Les autres passagers s'assirent sur

des bancs plus bas, régulièrement disposés entre les parois épaisses de l'embarcation. À l'arrière, François était à la manœuvre. Assis sur le dernier banc, que le menuisier avait transformé en coffre, il tenait fermement en main le manche-gouvernail du gros 60 CV qui servait à la propulsion. Tout à l'avant, la pirogue était chargée d'une masse de fruits et de feuillages destinés à la nourriture des singes.

Les fauteuils et leur baldaquin, et le poids de leurs occupants, déséquilibraient la longue embarcation qui se mit à rouler fortement tandis que les passagers montaient à bord. François dut compenser les mouvements en s'agrippant au ponton qui servait de débarcadère. Tout le monde étant à peu près installé, il profita d'un moment d'équilibre pour se laisser dériver dans le courant, embraya le moteur qui tournait au ralenti, et libéra d'un seul coup toute sa puissance. La pirogue redressa sa proue et prit le large en produisant une vague d'étrave jaillissante dont les gouttelettes, projetées face au soleil, décomposèrent instantanément sa lumière en un arc-en-ciel multicolore.

Les mouvements de l'air produisaient sur les visages une fraîcheur bienvenue. Dans les hauteurs du baldaquin les tourbillons prirent une ampleur qui fit craindre au Professeur de voir s'envoler le chapeau de secours, qu'il avait été contraint de sortir de sa valise. Pendant un moment il le maintint d'une main, légèrement posée en son sommet, puis conscient que l'attitude de son corps ne flattait pas sa silhouette courtaude, il se décoiffa et po-

sa l'accessoire sur ses genoux. Un cercle délicat de peau rose pâle, nu et parsemé de fines perlettes de sueur, apparu au sommet de son crâne qu'il tamponna légèrement, à l'aide de son mouchoir.

*

* *

Les singes avaient appris à reconnaître le bruit du moteur de la pirogue. Aussi, du plus loin qu'ils l'entendaient, accourraient-ils vers la petite plage où Justin avait atterri lors de son premier voyage. Par prudence, François contourna largement le gros rocher situé en amont de l'île, qui la protégeait et cachait le débarcadère à la vue des arrivants. Malgré le bruit du moteur et celui de l'eau, l'île étant environnée de multiples petits rapides, on entendait déjà les hurlements d'excitation des chimpanzés. Lorsque la pirogue se trouva face à la rive, ils apparurent : trois femelles presque adultes, une femelle plus jeune et deux mâles adolescents. En proie à une agitation extrême, ils accomplissaient des allers et retours le long de la plage. Parfois deux d'entre eux, interrompant leur course, s'étreignaient fugitivement. Dans l'excitation du moment ils s'embrassaient face à face et, parfois, se mordaient vigoureusement.

Boisdroze, inquiet, se tourna vers le Professeur assis derrière lui. Justin, qui était assis tout à l'avant, fit un geste à l'attention de François. Celui-ci réduisit les

gaz. La proue levée de la pirogue retrouva le contact de l'eau et freina l'embarcation à laquelle François fit décrire une longue courbe. Au lieu de s'échouer sur la plage où les singes l'attendaient, elle s'immobilisa à quelques mètres du rivage et se mit très doucement à dériver vers le large. Les chimpanzés avaient atteint le comble de l'excitation : la vue des fruits accumulés à la proue les rendait comme fous. Justin attrapa un régime de banane qu'il jeta le plus loin possible sur la terre ferme. Atéléliba, l'une des femelles adultes, s'en empara la première et s'enfuit sous le couvert des arbres, poursuivie par tous ses congénères.

« Laissons les se calmer un peu, dit Rondelet, s'adressant à Boisdroze. Lorsqu'ils auront mangé nous pourrons débarquer sans danger. »

Depuis le sous-bois, les rumeurs d'une poursuite acharnée se faisaient entendre : les cris puissants et agressifs des adultes, des craquements de branchages écrasés, puis les plaintes ou les pleurnicheries des plus jeunes rabroués ou pourchassés par les animaux plus âgés. Justin continuait de décharger méthodiquement la pirogue en lançant sur le rivage, fruits et feuillages, qui s'y accumulaient en tas.

Alors que, sous les arbres, les criailleseries continuaient de plus belle, Bouéni, l'un des deux jeunes mâles, apparut sur la plage et prit tranquillement le temps de choisir un régime de banane particulièrement mûres. Il allait s'éloigner avec son butin, lorsqu'il se ravisa et revint fouiller le tas pour en ex-

traire une petite papaye, bien rouge, qu'il fourra sous l'une de ses aisselles. Puis, se redressant en station bipède il partit le long de la plage. Traînant le régime sur le sol derrière lui, il alla s'asseoir plus loin, à l'abri d'une souche morte.

À peine y était-il installé que les craquements de branches se rapprochèrent : le reste de la bande apparut à son tour. Comme fous furieux les singes se jetèrent sur les provisions, fouillant le tas, se disputant et s'arrachant les fruits, pourtant abondants. Joséphine, la plus jeune femelle, cru pouvoir profiter du remue-ménage pour s'emparer d'un régime et s'éloigner discrètement. Mais Dodo, une adulte de stature longiligne, la rattrapa en deux bonds et lui arracha les fruits avant d'aller se réfugier au sommet d'un petit arbre. Elle s'y installa, confortablement adossée au tronc, déposa le régime sur ses genoux et entreprit de le dévorer méthodiquement.

Dépossédée de son repas, Joséphine se mit à geindre puis, s'approchant du petit arbre, elle l'escalada en pleurnichant. Quelques mètres plus haut Dodo continuait à engloutir les fruits, qu'elle avalait entiers. Elle s'en faisait de grosses galettes jaunâtres, qu'elle mâchait longuement et extrayait parfois de sa bouche pour les contempler. Après avoir dégluti toute la pulpe, elle recrachait la peau et la laissait nonchalamment choir sous elle. Joséphine, grimant et pleurnichant, recevait périodiquement des débris sur la tête. Arrivée immédiatement en dessous de la

branche sur laquelle était juchée Dodo, elle tendit un bras et redoubla de pleurs, semblant quémander une banane. Impassible, Dodo continuait son repas. Lorsqu'elle lâcha une nouvelle peau, Joséphine la prit un instant pour un fruit entier et la saisit avidement. Puis, s'apercevant de son erreur, elle jeta violemment l'épluchure vers le sol. Alors qu'elle se tournait à nouveau vers sa persécutrice, celle-ci se mit tranquillement à lui déféquer sur la tête. C'en était trop : lâchant le tronc Joséphine se laissa dégringoler. Arrivée au sol elle se roula par terre, criant et gesticulant, apparemment en proie au désespoir le plus profond. Imperturbable, et toujours mastiquant, Dodo continuait à lui lâcher ses ordures sur la tête.

*

* *

Une fois les singes repus, le calme était revenu. Malgré cela les professeurs prirent le parti de ne pas descendre à terre. Les démonstrations de force à leur arrivée, les cris, la promptitude avec laquelle les animaux changeaient de comportement, les incitaient à la prudence.

« Nous n'avons pas vu tous les animaux, remarqua Rondelet.

– En effet, répondit Justin, nous avons également relâché sur cette île un mâle plus âgé. Mais il a eu très

peu de contact avec les humains avant sa capture et il se cache.

– Vous voulez dire qu’il ne se mêle pas au groupe, demanda Boisdroze ?

– Nous n’en savons rien. Il est assez probable qu’il les rejoigne après notre départ. Il est même possible qu’il ne soit pas très loin en ce moment et nous observe depuis les sous-bois. Nous ne l’avons pas revu depuis le jour où nous l’avons débarqué.

– Tangaka, lui, peut-être il est mort, dit laconiquement François.

– D’où viennent les noms que vous leur donnez, demanda encore Boisdroze ?

– Les villageois avaient donné des noms à certains bébés. Pour les autres, il s’agit le plus souvent du nom du village où de la région où nous les avons recueillis. Sinon, c’est à la fantaisie de chacun. »

À ce moment, la troisième femelle adulte redescendit de l’arbre où elle s’était isolée afin de manger tranquillement. Elle paraissait moins intrépide que ses deux congénères, Dodo et Atéléliba, et alors même que le calme était revenu, semblait craindre une agression imprévue. Elle s’approcha prudemment du tas de feuilles et de fruits, à présent dévasté, et fouilla sans conviction les débris tout en lançant par-dessus son épaule de fréquents regards vers les autres femelles.

« Elle, c’est Bénéfice, dit encore François, décidément loquace aujourd’hui.

– Bénéfice parce que le villageois nous en ont fait cadeau, précisa Justin. En général, nous offrons un modeste dédommagement, sensé compenser les « frais » de séjour. Mais, dans ce cas, il n'a pas été nécessaire. Les gens étaient trop contents de s'en débarrasser.

– Les chimpanzés adultes deviennent-ils toujours dangereux ?

– Ils le sont potentiellement en tout cas. Et, les villageois ne sont pas équipés pour les maîtriser. Parfois ils les attachent à une chaîne fixée sur un collier et amarrée à un poteau. Mais les chimpanzés adultes supportent très mal d'être contraints. Ils accumulent de la colère et de la rancune et gare alors à celui ou celle qui passe à leur portée. »

*

* * *

François remit le moteur en marche, embraya, et dirigea la pirogue dans le lit de la rivière, au plus fort du courant.

« Nous allons maintenant visiter la Petite-île annonça Rondelet.

– Celle sur laquelle nous avons relâché des chimpanzés plus jeunes ainsi que les trois gorilles les plus âgés, précisa Justin.

– Est-ce que vous avez observé des conflits entre espèces, demanda Boisdroze ?

– Sur cette île les relations entre gorilles et chimpanzés sont plutôt bonnes. Mais, les gorilles sont nettement plus gros et la différence de taille suffit probablement à garantir leur tranquillité. Pascaline, âgée de 7 à 8 ans, est une femelle presque adulte. Ikata, a approximativement le même âge, il est au début de la poussée de croissance qui, dans cette espèce, transforme en quelques mois les mâles en géants impressionnants. Minkouala, le plus jeune mâle est encore un enfant, néanmoins, sa taille est suffisante pour qu’il se fasse respecter sans difficulté. Nous ne savons pas ce qui se passerait avec des chimpanzés adultes.

– Nous n’avons pas vu d’hippopotames replit Boisdroze. Pourtant j’aurais pensé que dans cette région peu peuplée et parcourue par de multiples rivières...

– Il y en avait. Mais l’arrivée des fusils a sonné l’heure de leur extermination. Pendant la journée, coincés dans leur trou d’eau et obligés de venir respirer à la surface de temps à autre, ils sont des proies faciles. Il en reste. Mais il faut aller très loin pour en trouver.

– Mais, les chasseurs locaux n’ont-ils pas l’air de tuer des fusils de faible calibre. Comment peuvent-ils tuer un aussi gros animal ?

– En lui tirant dans le ventre, et en attendant ensuite que l’infection déclenchée fasse son effet. Au bout de quelques jours, l’animal meurt : son cadavre remonte alors et flotte. Il n’y a plus qu’à le remorquer près de la rive et à le dépecer. Certains chasseurs utili-

saient des sagaies courtes qu'ils enfonçaient dans le canon du fusil. La cartouche la propulse et ça permet de tirer d'assez loin.

– Mais la viande...

– Oui, elle est souvent avariée. Mais apparemment ici ça ne dérange personne. On la fait cuire longuement et on l'assaisonne de beaucoup de piment.

– Ce doit quand même être une chasse assez dangereuse reprit Boisdroze.

– C'était... Oui, surtout lorsque le manche de la sagaie obstruait le canon de telle façon que le fusil éclatait au moment du tir. Mais la quantité de viande disponible constituait un attrait très fort.

– Nous n'avons pas vu non plus de crocodiles et les gens semblent se mettre à l'eau sans aucune crainte ?

– Ils ont subi le même sort que les hippos. Il en reste, mais de petite taille, et ils ont peur des hommes. Les crocodiles sont surtout actifs la nuit. Certains les chassent à la lampe : dans l'obscurité, lorsqu'ils sont à l'affût le long des rives, leurs yeux rouges les trahissent et ils sont assez faciles à tuer.

– Ils sont chassés pour leur peau ?

– Non, pour leur viande. »

François, sans perdre un mot de la conversation, qui intéressait au plus haut point, le chasseur ardent qu'il était, dirigeait la pirogue dans le dédale des petits rapides zigzagant entre les nombreux îlots rocheux qui séparaient les deux îles. Soudain, alors qu'il suivait le bord de l'un d'eux, il ralentit l'embarcation, fit de-

mi-tour et repassa plus lentement à quelques mètres de la berge.

« Le serpent, dit-il.

– Un serpent, où ça ? », demanda Rondelet.

François plissa ses lèvres étendues vers l'avant, accompagnant son geste d'un mouvement de tête :

« Là ! »

Le long de la rive poussait un fouillis d'arbustes épineux. Leur entrelacs formait au-dessus de l'eau une sorte de plateforme végétale. Un énorme serpent y reposait. Les couleurs brune, vert pâle et jaunâtre de sa peau se confondaient avec celles du feuillage et il fallait le coup d'œil exercé de François pour l'y apercevoir malgré son camouflage.

« C'est un python réticulé, dit Rondelet. Il doit être tout proche de la taille maximale que peut atteindre l'espèce. Vous avez de la chance, mon cher collègue, il est exceptionnel de pouvoir observer un spécimen d'aussi près.

– Mais... Il ne cherche pas à s'enfuir ?

– Il est certainement entrain de digérer. Engourdi par la digestion et par le soleil, il est momentanément incapable de réagir. »

Rondelet fit signe à François de continuer. Celui-ci embraya à regret. Le regard qu'il jeta au serpent en s'éloignant, ne laissait aucun doute sur le sort qu'il lui aurait réservé, s'il avait été seul.

Plus loin, au-dessus des rapides, un aigle pêcheur chassait sur son territoire habituel. Sa grande sil-

houette pie noir planait à faible altitude, sans battement d'aile. Seuls quelques discrets mouvements d'ajustement de sa voilure lui permettaient de se maintenir en sustentation. Parfois les embardées, qui venaient périodiquement déporter son vol, révélaient les turbulences considérables de l'air, à l'aplomb du bouillonnement de l'eau sur les rochers.

Puis, une série de mouvements plus étroitement coordonnés de ses rémiges lui permirent de sembler un instant voler sur place. Sa silhouette vigoureuse prolongée par les serres ouvertes se balançait de droite et de gauche, comme s'il s'était trouvé suspendu à un câble invisible, fixé au milieu de son dos. Soudainement, il chut comme une pierre et parut un instant s'engloutir dans le remous écumeux, avant d'en resurgir, comme rebondit une balle, propulsé par quelques vigoureux frappements d'aile. À l'extrémité de ses membres un long poisson d'argent était accroché. Alors, délaissant les nonchalances de son vol de chasse, il s'en fut à bride abattue, d'un vol rectiligne et puissant, droit vers un objectif connu de lui seul : au plus profond de la végétation de la rive.

*

* * *

La visite de la Petite-île, fut plus calme. Les jeunes animaux étaient habitués au contact avec les Hommes ; et même, ils le recherchaient. Une fois la nourriture ab-

sorbée, ils se prêtaient volontiers à quelques séances de câlin, qui parfois dégénéraient en chahut, et même en affrontements. Les petits chimpanzés, se montrant jaloux des marques d'intérêt manifestées à l'un d'eux, n'hésitaient pas à se bousculer et à tenter de remplacer celui ou celle qui, provisoirement, bénéficiait des faveurs de François ou de Justin. Les professeurs, enhardis par le spectacle, se décidèrent à mettre pied à terre, mais restèrent prudents. Les chimpanzés également : ces nouveaux venus, au comportement hésitant, ne leur inspiraient nulle confiance.

Rondelet, assis sur une souche, observait Pascaline à quelques pas de lui. Chaque fois que son regard risquait de croiser celui du Professeur, la gorillonne tournait la tête ; comme si un face à face trop direct avec un autre primate lui paraissait inconvenant. Rondelet finit par le remarquer et en fit la réflexion à Justin :

« Votre pensionnaire se comporte comme une coquette ! Puis, sur le ton de la plaisanterie : je la regarde pourtant sans nulle concupiscence... Ah, ah !

– C'est un comportement normal chez les gorilles. Tous le font : au contraire des chimpanzés, ils refusent de nous regarder dans les yeux. Ce qui équivaldrait sans doute, pour eux, à une attitude de menace. »

Pourtant, Pascaline, finit par s'approcher de Rondelet. Légèrement inquiet, mais soucieux de ne pas le dévoiler devant ses collègues, le Professeur reçut ses avances avec un sourire un peu crispé :

« Il faut pourtant croire que je lui plais, dit-il, continuant sur le ton de la plaisanterie. »

Pascaline avait des gestes lents, comme prudents, et qui contrastaient avec ceux des chimpanzés dans les mêmes circonstances. Ces derniers n'hésitant pas à empoigner vigoureusement les vêtements et même, pour les plus petits, à tenter une escalade pour venir se blottir dans les bras. Assise côte à côte avec le Professeur, et toujours détournant la tête afin de ne pas croiser son regard, elle explora du bout des doigts ses vêtements, puis la sacoche de cuir qu'il portait en bandoulière et qui contenait une paire de jumelle. Rondelet se rétracta, craignant une tentative de vol à la tire. Mais Pascaline avait déjà une autre idée. Saisissant, toujours avec tact et précaution le coude du Professeur, elle le souleva et peu à peu lui tira le bras vers le haut. Rassuré par le calme et la lenteur du mouvement, il se laissa faire. Pascaline tendit alors son index roide vers l'aisselle de Rondelet, qu'elle touchât. Elle renifla ensuite son doigt puis, levant le bras à son tour, huma longuement sa propre aisselle.

« Et cela, comment l'interprétez-vous ? » demanda Le Professeur, mi figue mi raisin.

*

* * *

Une fois les singes nourris, la pirogue, remontant le cours du fleuve, retournait vers l'Observatoire. Comme elle passait à proximité d'un petit village, des

battements rythmés, accompagnés de chants, se firent entendre. Sur un signe de Rondelet, François ralentit l'esquif. Au détour d'un méandre, ils surprirent un groupe de femmes au bord de la rive. Entrées dans l'eau jusqu'à la taille, elles finissaient de laver du linge.

Sa lessive achevée, l'une d'elle, les avant-bras tenus vers l'avant, battait la surface avec les paumes de ses mains formant deux coupelles. L'air, emprisonné faisait résonner la surface de l'eau comme la peau d'un tambour. Petit à petit, ses compagnes l'avaient rejointe. Ensemble, elles produisaient maintenant une tambourinade puissante et syncopée dans laquelle on pouvait distinguer plusieurs cadences, tantôt s'entrecroisant, tantôt s'unissant. Puis, l'une d'elles s'étant mise à improviser un chant, ses compagnes reprirent le refrain à l'unisson. Toutes à leur musique, qui couvrait complètement le bruit du moteur tournant à régime réduit, elles regardèrent à peine passer l'embarcation.

*

* *

Le soir avait lieu une réception chez le père Pasquelær. Les chercheurs, légèrement endimanchés s'y rendirent en groupe. Justin, qui fréquentait de moins en moins les lieux depuis le départ de Morné, et sa discussion un peu vive avec sœur Cécile, nota le changement. L'atmosphère détendue et accueillante qu'il avait connue du temps de l'ancien directeur avait

définitivement vécue. Le père Pasquelær avait une haute opinion de sa fonction et de lui-même et il avait su, semblait-il, la faire partager à ses ouailles. Justin ne se sentait aucune sympathie pour le remplaçant de Morné, dont il soupçonnait qu'il avait joué un rôle déterminant dans l'exil de son ex partenaire au jeu d'échec. Des rumeurs persistantes courraient d'autre part, selon lesquelles le vieux prêtre cherchait à attirer, sous des prétextes pédagogiques, les jeunes élèves féminines de l'école et leur proposait ensuite de le laisser leur procurer des massages à base de pommade pectorale, en échange de quelques menues friandises. Justin qui, lors de ses visites à Morné, avait parfois surpris des collégiennes rougissantes et légèrement débraillées se coulant hors de la cellule du père Pasquelær, y accordait foi. Ce qui n'accroissait pas son estime pour le vieillard :

« Encore heureux qu'il ne soit sans doute pas, ou plus, capable d'autre chose, pensait-il. »

Il salua distraitement le collègue qui l'avait remplacé (il ne l'enviait pas), salua pareillement quelques religieuses et certains employés de l'hôpital, qu'il avait perdu, sans regret, l'habitude de fréquenter, et se dirigea vers le buffet. Le vin de vendange tardive, qui plaisait tant au Professeur, méritait en effet le détour. À ce moment-là, le père Pasquelær, en grande conversation avec Rondelet et Boisdroze, le happa :

« Docteur, ah docteur ! J'ai un service à vous demander ?

« Il ne manquait plus que cela », pensa Justin, en se rapprochant. Rondelet, dont le teint coloré le devait autant au grand air respiré sur le fleuve qu'aux libations déjà abondantes qu'il avait absorbées, intervint :

« Le père Pasquelær est importuné par une famille de chauves-souris qui ont élu domicile dans son clocher. Par malheur, elles ont installé leur gîte à l'aplomb de l'autel : vous imaginez la suite !

– Ces animaux sont répugnants, continua le père, savez-vous qu'ils défèquent régulièrement sur la nappe et le tabernacle ! C'est odieux !

– En effet, commença Justin, mais je ne vois pas ce je peux...

– Mais si, l'interrompit Rondelet, vous êtes un chasseur émérite, si, si, ne faites pas le modeste. Je disais donc au père que vous pourriez, d'une cartouche bien placée, exterminer, ou tout au moins effrayer ces animaux et l'en débarrasser.

– Vraiment, vous accepteriez que je tire au fusil dans une église ?

– Mais certainement répondit le père, puisque c'est la seule solution. Alors, quand pouvez-vous venir ? Il semblait fébrile maintenant.

– De toute façon, c'est de jour que nous devons venir commençât-il...

– Ah bon, mais pourquoi, pourquoi, le coupa Pasquelær ?

– Mais parce que, la nuit, les chauves-souris sont dehors. Elles dorment le jour, à l'ombre de votre clocher.

– Vraiment, vous croyez ? »

Le père avait l'air interloqué. Visiblement il se demandait si Justin ne tentait pas une échappatoire. Il fallu que Rondelet, lui aussi ébahis par l'ignorance du prêtre, approuve son jeune collègue pour que celui-ci finisse par être convaincu. Justin promet vaguement de venir « dès que possible » et s'éclipça.

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Boisdroze, après un court séjour, a regagné la métropole. Rondelet a trouvé en lui un commanditaire enthousiaste. Malgré l'inconfort (relatif) de notre accueil et les émotions qu'il a connues sur le fleuve et dans les îles, il semble définitivement décidé à financer une grande partie des travaux d'infrastructure de la future station.

Les travaux vont commencer incessamment et Dieudonné en aura la responsabilité. Plusieurs bâtiments en dur sont prévus : logements, laboratoires et ateliers. La première tâche sera de construire la route d'environ vingt-cinq kilomètres qui permettra d'acheminer les matériaux depuis Maadoué. Dieudonné, aidé par Grocemarek, en a établi le tracé. Toutefois, les engins que Grocemarek a mis à notre disposition, moyennant une solide contrepartie négociée avec Rondelet, ne seraient pas assez puissants pour remorquer de

gros troncs abattus. Dieudonné a donc décidé de contourner les plus gros arbres pour ne pas avoir à les couper. La route va se faufiler le long du trajet que le modeste bulldozer fourni par Grocemarek peut ouvrir, et sera un peu plus sinueuse que prévue.

Dieudonné, dont le génie inventif n'est jamais au repos a déjà repéré une source sur le versant du plateau où sera construite la station. Elle sort d'une grotte souterraine et son eau est abondante et pure. Il a immédiatement entrepris de la capter et prévoit de construire un château d'eau. Nous aurons par conséquent l'eau courante dans les maisons, sans être obligés de récupérer et stocker les eaux de pluie.

L'emplacement choisi est assez semblable à celui que j'ai habité du temps où j'occupais l'une des maisons de Gaston. Il s'agit d'un plateau surplombant la rivière. La pente qui permet d'y descendre est raide, mais Dieudonné envisage d'élargir le sentier qui conduit au débarcadère de façon à permettre à une voiture tout terrain d'y descendre.

*

* * *

Mangoustan, Tifène et Judith se sont échappés ce matin. Gabriel avait laissé ouverte la porte de la cage pendant qu'il la nettoyait. Il ne se méfiait pas : jamais les singes n'avaient manifesté la moindre velléité de s'enfuir. Souvent même, il leur arrivait de sortir faire

un tour pendant le nettoyage, puis de rentrer d'eux-mêmes dès que le ménage était fait et la nourriture disponible. Cette fois-ci, lorsque Gabriel s'est avisé qu'ils avaient pris la route de la source et s'étaient éloignés de façon inhabituelle, il a essayé de les rattraper. Ils ont alors pris la poudre d'escampette, se tenant par la main et s'encourageant en poussant des cris apeurés. Comme il les serrait d'un peu près, ils ont obliqué en dehors du chemin, dans une brousse inextricable, où il ne pouvait plus les suivre.

Je pensais qu'ils reviendraient dans la journée, attirés par la nourriture. Seuls, je les crois incapables de trouver la moindre subsistance dans la forêt alentour. Nous avons donc laissé la porte ouverte et la cage bien garnie des aliments les plus appétissant. Le soir, ils n'étaient pas rentrés. Le lendemain, la matinée s'est passée sans qu'ils s'approchent. J'ai commencé à m'inquiéter sérieusement : ils sont sans méfiance, et donc sans défense, devant les humains. Le moindre chasseur venu braconner autour de l'Observatoire pourrait les abattre à bout portant. Face à un prédateur, ils ne sont pas mieux armés : la seule chose qu'ils sachent faire est de s'étreindre mutuellement en pleurnichant ou en poussant des cris d'orfraie ; une véritable aubaine pour un carnassier.

Deux nuits ont passé ainsi. Au matin du troisième jour, un des ouvriers travaillant près de la source est venu me dire qu'il croyait les avoir vus. J'ai couru là-bas et j'ai appelé. Après quelques minutes, j'ai entendu

des grognements et des petits cris plaintifs et j'ai vu arriver les trois comparses, le poil ébouriffé, l'air hagard et sans doute le ventre creux. Ils se tenaient serrés, accrochés les uns aux autres et marchaient de travers, tantôt à quatre pattes, tantôt à demi redressé. Comme je m'approchais, ils ont pris la route vers les cages. Toujours accrochés les uns aux autres ils n'allaient pas très vite. Je les ai rattrapés et alors Tifène a sauté dans mes bras, où elle s'est blottie, comme un bébé. Elle pleurnichait et je l'ai sentie toute froide. Elle n'avait pas dû manger grand-chose pendant ces trois jours. Les deux autres auraient bien voulu suivre le même chemin, mais j'ai accéléré et ils m'ont suivi, gémissant et s'excitant au fur et à mesure que nous approchions. En nous apercevant, les autres singes se sont mis à manifester à leur tour. Nous avons débouché à la lisière de la forêt au milieu des cris d'excitation montant de part et d'autre. La porte de leur cage était toujours ouverte et la nourriture de la veille intacte sur le sol. Soudain, Tifène a sauté de mes bras, est entrée en grande hâte dans la cage et s'est jetée sur les aliments. Les deux autres, qui avaient pris du retard, se sont précipités à leur tour. Je les suivais de très près afin de fermer et verrouiller la porte derrière eux. Je n'en ai pas eu le temps : se retournant alors qu'il avait déjà pénétré dans la cage, Mangoustan a fermement empoigné le grillage et m'a brutalement refermé la porte au nez. J'en suis resté médusé.

*
* * *

Justin passait de longues heures sur les îles, à regarder vivre les singes. Passé l'excitation que provoquait toujours son arrivée, ils semblaient l'oublier. Justin avait appris à connaître chaque animal individuellement. Chacun avait un visage et des particularités physiques (pigmentation, couleur et abondance du revêtement pileux, état de la dentition) qui permettaient de les identifier. Leurs comportements, également, étaient différents. Chacun avait ses habitudes, ses tics, une façon particulière de réagir aux interactions avec les autres animaux. En les observant, et bien qu'il se méfiât de succomber à trop d'anthropomorphisme, Justin ne pouvait s'empêcher de penser : « personnalité ».

Le contraste le plus important était naturellement entre chimpanzés et gorilles. Les premiers étaient plus extravertis, plus mobiles, plus actifs. Sur la Petite-île, où étaient relâchés les animaux les plus jeunes, les deux espèces faisaient bon ménage. Les trois gorilles étaient nettement plus gros que les chimpanzés, tous des jeunes n'ayant pas encore atteint l'adolescence : la différence de taille suffisait à leur garantir la tranquillité.

Lorsque Justin restait, le soir, il assistait au coucher. Les chimpanzés et les gorilles forment des bandes nomades, errant à la recherche de nourriture et s'arrêtant à la nuit, pour bivouaquer. Les deux es-

pèces ont en commun de construire chaque soir des nids, pour y dormir : les gorilles les plus lourds les construisent au sol, les gorilles jeunes et les chimpanzés en hauteur, dans les frondaisons. Sur la Petite-île, les dégâts ainsi faits aux feuillages n'avaient pas le temps de se réparer : les lianes, qui normalement pendent du haut des arbres se trouvant au bord de l'eau et forment un rideau continu, avaient complètement disparu. Faute de place, chimpanzés et gorilles réutilisaient donc, soir après soir, les mêmes nids. Dès que le soleil baissait à l'horizon les singes donnaient des signes de fatigue, bâillant comme des malheureux et les plus jeunes, se rapprochant des plus âgés, se blottissaient contre eux. Lorsque la lumière avait encore décliné, les animaux, par groupes de deux ou trois, entreprenaient de grimper dans un des grands arbres surplombant le débarcadère principal. La contiguïté, avec les gorilles semblait recherchée. Peut-être, partager un nid avec eux donnait-il un sentiment de plus grande sécurité.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

J'ai plusieurs fois observé l'intérêt des singes pour les outils : les nôtres, qu'ils cherchent parfois à nous voler, mais également d'autres qu'ils sont capables d'élaborer eux-mêmes.

Ainsi Mangoustan est-il fasciné par la clef que j'utilise pour ouvrir et fermer le cadenas qui condamne la porte de sa cage. Lorsque je sors le trousseau, il m'observe, suspendu aux barreaux de l'autre côté de la grille. Plusieurs fois, alors que je le prenais dans mes bras, j'ai senti sa main se glisser dans ma poche, cherchant à y dérober l'objet qu'il convoite. Un jour, je l'ai laissé s'en saisir. Il a sauté sur le sol, s'est précipité vers la porte et a longuement et patiemment essayé d'introduire la clef dans la serrure, sans jamais y parvenir. La porte étant par ailleurs ouverte (nous laissons divaguer les singes autour des cages pendant le nettoyage), il ne cherchait certainement pas à s'enfuir. Il avait compris le rapport entre la clef et l'ouverture du cadenas. Il avait également saisi le principe de l'ouverture : il cherchait méthodiquement à glisser la clef plate dans la fente en la tournant dans toutes les positions.

Que lui manquait-il pour réussir ? Sa « maladie » manuelle est-elle seule en cause : je veux dire son incapacité anatomique à exécuter certains mouvements fins qui sont possibles pour nous ? Ou bien, est-ce son cerveau qui est incapable de concevoir ou de commander les gestes précis qui lui auraient permis d'aboutir ? Il en était très près pourtant. Que serait-il advenu si le hasard lui avait permis d'enfoncer la clef au bon endroit ? Aurait-il, plus tard, été capable de répéter le geste efficace ? Et ensuite de tourner la clef afin d'actionner la serrure ?

Depuis son échec, il continue à venir m'observer avec une attention passionnée chaque fois que je manœuvre la porte. Son essai malheureux ne l'a pas rebuté et je suis tenté d'écrire : qu'il « pense », qu'en continuant à m'observer il comprendra le geste juste.

*

* *

Le problème de la clef passionne également Atéléliba, l'une des pensionnaires de la Grande-île. L'un des bancs de la pirogue a été transformé en coffre par le menuisier. Nous y enfermons les objets précieux ou dangereux que les chimpanzés cherchent toujours à chaparder lorsqu'on les laisse à leur portée. Le coffre est lui aussi fermé par un cadenas. Un jour, j'étais seul sur l'île et assis sur la berge après la distribution de nourriture. Les chimpanzés, repus, étaient calmes. Atéléliba s'est approchée de la pirogue et a tiré l'amarre vers elle afin de pouvoir y monter. Je savais que rien de précieux ne traînait au fond et je l'ai laissée faire. Elle s'est approchée du coffre et a commencé à tripoter le cadenas comme si, en le manipulant dans tous les sens, elle espérait désenclencher la fermeture et parvenir à ouvrir.

Lorsque les chimpanzés se heurtent à la résistance d'un objet, ils utilisent volontiers la manière forte, cherchant à détruire ce qui leur résiste. Pourtant, placé dans cette situation, ni Mangoustan, ni Atéléliba ne l'ont employée. Après avoir manipulé le cadenas pendant un bon

moment, Atéléliba a saisi une brindille au fond de la pirogue. Ensuite, longuement, patiemment et avec apparemment une grande concentration, elle a tenté de l'introduire dans la fente de la serrure. Elle aussi, donc, avait compris le principe général de l'ouverture du cadenas. Elle a successivement essayé plusieurs brindilles, puis a fini par se lasser et redescendant de la pirogue s'est enfoncée dans le sous-bois.

*

* *

L'un des chimpanzé présent sur la Petite-île, M'Vadi, un jeune mâle au visage pigmenté, d'un noir d'encre, s'intéresse particulièrement à notre technique d'amarrage. Lorsque nous abordons, il est le premier sur le bord. Contrairement aux autres singes ce n'est pas la nourriture que nous apportons qui le passionne au premier chef. Tandis que François enroule le morceau de câble fixé à l'avant de la pirogue autour d'un petit arbre, M'Vadi l'observe avec la même attitude attentive et concentrée que Mangoustan me regardant manipuler son cadenas. Une fois son appétit apaisé il revient vers le bord, saisit le câble, le tortille dans tous les sens, fait des boucles, essaye de les serrer. Ses efforts sont sans résultats : jamais lui non plus n'est arrivé à ses fins. Mais, ainsi que Mangoustan, il ne se décourage pas. À chacun de nos voyages, il recommence patiemment et méticuleusement ses essais. Parfois, il semble s'énerver et se met

à manipuler le lien avec une apparente fébrilité. Pour l'avoir observé plusieurs fois, je ne crois plus à de l'énervement : ses essais au ralenti n'ayant pas abouti, je crois plutôt qu'il cherche, dans ces moments-là, à imiter plus fidèlement les Hommes, qui réussissent à confectonner un nœud d'un geste si rapide que le détail de leurs mouvements lui échappe. Que se passe-t-il dans sa tête ?

*

* *

Pourtant, dans d'autres occasions, les chimpanzés, comme les gorilles d'ailleurs, sont capables de manipuler efficacement et même d'inventer ou d'améliorer des outils.

Sur la Petite-île, où sont relâchés des animaux plus jeunes, nous apportons outre des aliments végétaux, du lait en poudre et de la bouillie de céréale. François fait la préparation dans une grande cuvette de plastique jaune. Curieusement nous n'avons jamais eu de véritable bagarre à ce propos. Chimpanzés et gorilles assis en rond contemplent patiemment François en train de touiller la pâte et de l'homogénéiser. Lorsqu'il se recule, abandonnant la cuvette aux singes, les gorilles viennent boire les premiers. Les chimpanzés, pour la plupart plus petits de taille, viennent se glisser dans les espaces inoccupés. Il est arrivé que deux chimpanzés se chamaillent brièvement, mais jamais le conflit n'a pris d'ampleur. Sans doute en

partie parce que les gorilles, continuant à laper sans prêter attention au tapage, constituent un îlot de stabilité. Entre eux, en tout cas, je n'ai jamais observé le moindre geste d'énervement. Ils se contentent d'aspirer la bouillie le plus rapidement et le plus efficacement qu'il leur est possible. Lorsque la cuvette est vide, certains laissent échapper une série de rots satisfaits. Assis sur le sable, le ventre arrondi, ils cuvent leur lait. Les plus petits chimpanzés essayent de saucer le fond de la cuvette à l'aide de leur index tendu.

Parfois, Ikata se saisit de la cuvette. Sa prééminence physique ne peut pas être contestée : en station bipède il est presque aussi grand que moi et doit peser à peu près le même poids. Assis sur la plage, il brandit le récipient à bout de bras, s'en coiffe en partie et en lèche minutieusement le fond, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement propre. Lorsqu'il le repose enfin, certains chimpanzés viennent l'inspecter, sans véritable conviction : ils savent sans doute d'avance que leur gros cousin ne leur laissera rien.

Un jour c'est Pascaline qui a pris possession de la cuvette après l'abreuvement collectif. Elle aussi a essayé de saucer avec ses doigts : sans réussite. Alors, tout en conservant le contrôle du récipient, elle a saisi un morceau de canne à sucre et l'a longuement mâchouillé. Après quelques minutes, l'extrémité du bois avait été transformée par la mastication en une sorte de gros pinceau fibreux que Pascaline a utilisé pour éponger au fond de la cuvette ce qui restait de traces de bouillies. Je

ne sais pas si elle a inventé cette technique, ou bien si elle l'a apprise des chimpanzés. En tout cas, depuis ce jour, elle l'utilise régulièrement et d'autres singes se sont mis à l'imiter.

*

* *

C'est sur la Grande-île que j'ai fait l'observation la plus étonnante concernant le façonnage et l'utilisation d'outils. J'y vais souvent seul maintenant puisque François est très sollicité pour le transport durant cette période où les travaux à la station ont pris de l'ampleur. J'avoue d'ailleurs que je préfère ne pas être accompagné. Les singes ont un comportement complètement différent lorsque je viens seul : ils s'énervent moins et, après les inévitables effusions de bienvenue, vaquent à leurs activités sans se préoccuper de moi.

Assis à ma place habituelle sur la berge, je les regardais donc tranquillement, lorsque des rumeurs me sont parvenues depuis le sous-bois. D'abord je n'ai pas vu grand chose : il y faisait très sombre. Puis mes yeux se sont habitués à la pénombre et j'ai pu discerner que plusieurs d'entre eux se livraient à une occupation qui semblait les passionner. Assis par terre Bouéni, Atéléliba et Kango (le deuxième jeune mâle) faisaient des trous dans le sol. À proximité d'eux, Joséphine tentait apparemment de les imiter. Les trois comparses, agissant avec aisance et détermination, laissaient parfois

entendre des petits grognements de satisfaction. Joséphine connaissait probablement moins de succès car elle s'arrêtait de temps en temps, regardait agir les autres, puis retournait à son activité.

Je me suis approché. Chaque singe s'était muni d'un morceau de bois de la taille et de la forme d'un long barreau de chaise, parfaitement lisse, rectiligne et ébranché qu'il utilisait comme une foreuse. Tout en maintenant l'outil orienté dans la bonne direction à l'aide de leurs pieds, ils lui imprimaient avec leurs mains et leurs bras des mouvements de va-et-vient verticaux. Le sol particulièrement meuble à cet endroit était percé de trous. De temps à autre ils reniflaient l'extrémité du bâton. Le plus souvent rien d'intéressant ne semblait en résulter, et ils reprenaient leur forage. Parfois, au contraire, ils interrompaient leur activité pour saisir un deuxième outil. En m'approchant, j'ai fini par comprendre ce qui semblait les enthousiasmer ainsi.

La surface de terre meuble autour de laquelle ils s'activaient était la partie émergente d'une fourmière souterraine ou vivent de grosses fourmis noires qu'ici on appelle : « fourmis cadavre ». Les chimpanzés, déjà gavés de fruits, étaient entrains de s'offrir un dessert (ou un digestif) carné. Après avoir repéré la présence des insectes à l'extrémité de leur tarière improvisée : sans doute grâce à une décharge odorante d'acide formique, ils introduisaient dans le trou une branchette longue et flexible, elle aussi soigneusement effeuillée. Procédant par brèves secousses, puis retirant vivement la baguette,

ils en scrutaient l'extrémité. Lorsqu'elle portait une grappe de fourmis accrochées, les chimpanzés, introduisant la baguette latéralement dans leur bouche, ingéraient les insectes comme ils l'auraient fait avec une brochette. Répétant le mouvement à intervalle rapide, ils se gavaient avec avidité et c'est alors qu'ils faisaient entendre leurs petits grognements de plaisir satisfait.

Au bout de quelques prises, la baguette ne donnait plus : après l'avoir de nouveau introduite plusieurs fois, puis reniflée, les pêcheurs, convaincus que le trou était épuisé, posaient la badine en lieu sûr et reprenant l'outil de forage entreprenait de creuser un peu plus loin.

Seule Joséphine avait des difficultés. Mauvaise pêcheuse, elle s'énervait de voir les autres réussir, geignait, s'agitait, s'interrompait pour contempler ses congénères ingurgitant goulûment leurs proies, changeait d'emplacement... Rien n'y faisait et elle ne ramenait jamais aucune prise. Finalement, abandonnant ses outils, elle vint s'asseoir dans le dos de Bouéni. Regardant par-dessus son épaule, elle le voyait engloutir ses nombreuses captures. Au bout d'un moment elle se mit à geindre et tendit de façon hésitante une main vers la baguette. Bouéni, sans s'interrompre, se détourna et continua son manège. Alors, Joséphine fit entendre un cri bref puis, définitivement frustrée, se mit à trépigner, puis à se rouler par terre en criant de plus en plus fort. Impassibles les autres singes continuaient à pêcher avec patience et opiniâtreté.

*
* *
*

Où et quand les chimpanzés ont-ils appris cette technique ? Ou bien, l'ont-ils inventée d'eux-mêmes ? L'utilisation de deux outils successifs, au moins partiellement élaborés par leurs soins, l'efficacité de certains d'entre eux, leurs gestes presque automatiques qui me semblent témoigner d'une pratique devenue courante : est-ce un comportement en partie inné, ou bien acquis et perfectionné par imitation ? Tous ces animaux ont été capturés très jeunes : on ne peut exclure qu'ils aient vu leurs parents pratiquer, mais ils n'ont certainement jamais pêché eux-mêmes avant d'être relâchés sur l'île. Il est vrai que Tangaka, le mâle adulte, a peut-être une histoire différente. Mais, nous ne sommes pas sûrs qu'il ait des contacts avec le reste de la bande. Peut-être même est-il mort, comme le prétend François.

Enfin, la dextérité qu'ils savent montrer dans le déroulement de leurs activités de pêche ne paraît pas moins difficile à acquérir que celle qu'il leur faudrait pour réussir à insérer une clef dans la serrure d'un cadenas... Qu'est-ce qui fait la différence ? Mangoustan, d'autre part, sait faire preuve d'adresse et de dextérité dans certaines circonstances. À côté des cages se trouve un point d'eau auquel Gabriel branche un tuyau pour le nettoyage. Dieudonné a l'intention d'y installer une sorte de fontaine équipée d'un bassin en ciment. Mais, pour le moment, faute de temps, il s'est contenté de

faire sortir du sol un conduit métallique vertical d'environ un mètre de haut à l'extrémité duquel se trouve le robinet. Mangoustan a découvert un jeu qu'il pratique à chaque occasion et de préférence lorsque notre attention est fixée ailleurs. Il saute sur le robinet et s'y maintient debout en saisissant le tube métallique avec ses pieds. Une fois installé, il ouvre le robinet puis, obstruant le conduit avec un doigt, produit un jet d'eau horizontal qu'il dirige avec beaucoup d'habileté sur ses congénères, divagant autour des cages, ou bien sur nous. Il ne semble exister aucun signal équivalent du rire ou du sourire chez les chimpanzés, et tandis qu'il nous arrose copieusement, son visage paraît impassible. Pourtant, l'application, et l'efficacité, avec laquelle il poursuit les animaux ou les personnes, tandis qu'ils essaient d'échapper au jet qu'il produit, et sa vigilance à saisir toutes les occasions de pratiquer son jeu, me semblent exclure qu'il n'y prenne pas un certain plaisir.

*

* *

Une fois la route terminée, les travaux d'infrastructure avaient avancé rapidement. Peu à peu, la vie s'organisait à la nouvelle station, maintenant accessible en voiture depuis Maadoué : il fallait environ 45 minutes pour accomplir le trajet. Dieu-donné avait d'abord construit un immense hangar qui servait de réserve pour les matériaux et également de

garage. Plusieurs maisons d'habitation étaient pratiquement achevées. Heureux de quitter Maadoué, Justin n'avait pas tardé à s'installer dans celle qui lui était destinée. Alice était venue habiter la maison voisine. Leurs relations connaissaient des hauts et des bas, surtout depuis que Justin avait résisté à des propositions de vie commune. Supposée participer à l'étude et à la surveillance des élevages, elle semblait préférer s'occuper des très jeunes animaux. Les explorations en pirogue sur le fleuve et le contact avec les animaux plus âgés sur les îles ne l'attiraient pas et Justin s'était aperçu qu'elle avait pour les serpents et les araignées une véritable phobie : ceci expliquant en partie cela. Il en avait résulté un partage de fait de leurs activités.

Justin avait progressivement abandonné toute activité à l'hôpital. Un, puis un deuxième remplaçant étaient arrivés de métropole et remplissaient à présent ses anciennes fonctions. Il n'avait pas cherché à établir avec eux des relations suivies. Très heureux d'avoir retrouvé la tranquillité et la proximité avec la nature qui lui avaient tant plu durant les premières semaines de sa vie en brousse, il était à présent pleinement convaincu que l'isolement social était le mode de vie qui lui convenait le mieux. Rondelet, accaparé par ses activités académiques et mondaines, venait de moins en moins souvent à la station. Il avait, préalablement, délégué une partie de son autorité à Dieudonné Flambart qui conduisait le fonctionnement quotidien

de l'Observatoire à sa façon efficace et non ostentatoire. Rondelet déléguait semblablement son autorité scientifique à Justin qui, à ce titre, reçut un jour la lettre suivante :

Mon cher Justin,

Je vous écris pour vous prévenir de ce que mon collègue du Muséum, le Professeur Alban Renafoutre, accompagné de deux de ses assistantes : Mlles Arlette Ravant-Prout et Amandine Poupon-Montel, va venir travailler à l'Observatoire durant quelques semaines.

Le professeur est une sommité dans son domaine. Ses assistantes sont des personnes distinguées et raffinées. Je sais que vous saurez les accueillir comme il convient. Dieudonné et vous-même ferez tout ce qui sera nécessaire pour permettre que le séjour de ces trois éminents collègues soit agréable et scientifiquement fructueux.

Avec mes très cordiales salutations,

*Professeur Jean-Pôl Rondelet, membre de l'Institut
PS. J'écris également à Dieudonné pour lui préciser mes instructions.*

Ayant pris avec Dieudonné les dispositions nécessaires à l'accueil des nouveaux arrivants, Justin, au jour dit, se rendit à l'aviation. Alban Renafoutre était un homme d'apparence timide, de taille plutôt en dessous de la moyenne, vêtu avec une élégance relâchée. On discernait, en le regardant, qu'il avait dû être assez bel homme. Mais, sa prestance et sa stature avaient subi les outrages du temps et, semblait-il, d'un mode de vie peu

hygiénique. Son visage et sa silhouette, comme sa paire de pantalons, autrefois de lin fin, étaient déshonorés par des flétrissures, témoignant de sa persévération dans l'oubli de soi-même. L'ensemble relâchait, par bouffées, des exhalaisons douçâtres, évocatrices des aimables pestilences d'un vieux flacon baudelairien. Arlette Ravant-Prout et Amandine Poupon-Montel suivaient à quelques pas.

« Didine ? T'as pensé aux cigares ? dit Renafoutre en posant le pied sur le tarmac.

– Bien entendu, Alban, ne t'inquiète donc pas ! »

Visiblement, les deux femmes étaient en situation de concurrence : elles s'évitaient ostensiblement et chacune d'elle tentait en permanence de prendre le pas sur sa rivale. Les trois comparses envahirent l'une des maisons neuves et, sans tarder, se mirent en quête du matériel biologique qu'ils étaient venus collecter.

*

* * *

Au cours de la saison sèche, le niveau du fleuve baissait de plusieurs mètres. La Petite-île était alors reliée à sa voisine, moins vaste, par une chaussée de pierre. Les chimpanzés et les gorilles avaient très vite profité de la situation pour agrandir leur territoire. Ils circulaient maintenant entre les deux îles et, assez rapidement, avaient dévasté la végétation encore intacte de l'îlot en y construisant de nouveaux nids. Parfois,

lorsque François et Justin arrivaient au débarcadère, personne ne les attendait. Ils commençaient à débarquer les fruits et à préparer la bouillie. Puis des cris retentissaient, qui se transformaient progressivement en hurlements et, soudain, la petite troupe déboulait sur la rive de l'îlot et se jetait au galop au travers du gué. Follement excités, ils s'étreignaient, se bousculaient aux passages les plus étroits et certains, négligeant de suivre la chaussée, se jetaient en avant pour franchir en position bipède les flaques d'eau les plus profondes.

Au début de la saison des pluies l'eau se mit à remonter et, progressivement, submergea la chaussée médiane. Les singes continuèrent à traverser : ils savaient repérer les endroits où ils avaient pied, mais les moins sûrs d'eux-mêmes prenaient la précaution de mettre leurs pas dans ceux d'un congénère plus assuré ou plus grand. Les gorilles, Pascaline et Ikata, particulièrement, étaient des « passeurs » appréciés. Leur plus grande taille et leur calme rassuraient sans doute les chimpanzés plus petits.

Les pluies s'accrochèrent et il devint de plus en plus difficile de distinguer les bons passages, recouverts par l'eau trouble et boueuse du fleuve. Un jour, une jeune femelle : Alphonsine, récemment introduite sur la Petite-île, manqua à l'appel. François et Justin firent à pied le tour de l'île, puis de l'îlot pour la chercher : rien ! Deux jours plus tard, alors qu'ils arrivaient au débarcadère, une odeur de charogne les

attira vers un point sur la berge : le corps en décomposition d'Alphonsine était là, bloqué dans les branchages de la rive. Elle s'était noyée et son corps immergé avait fini par remonter à la surface.

L'eau avait encore monté et, si le gué semblait encore praticable, il était maintenant partout submergé. Les singes se trouvaient répartis de part et d'autre, certains sur l'îlot, les autres sur la Petite-île. Ils avaient suivi les mouvements des deux hommes et la découverte du cadavre d'Alphonsine, puis son transfert dans un sac de jute (Justin désirait examiner le corps à l'Observatoire), amenèrent une recrudescence des cris et de l'excitation. Puis, François et Justin ramenèrent la pirogue au débarcadère afin d'y déposer la nourriture. Une partie des singes présents sur l'île s'y précipitèrent. Les autres continuaient à échanger des cris avec leurs congénères de l'îlot. Ces derniers, parmi lesquels Ikata et M'Vadi parcouraient la rive en courant, s'étreignaient au hasard de leurs rencontres et certains, entrant dans l'eau, semblaient entamer une traversée. Mais, après quelques pas, ils retournaient vers la rive. Les hurlements atteignirent un paroxysme : les singes étaient, maintenant assemblés de part et d'autre du passage, les uns semblant encourager les autres à traverser. Soudainement Ikata s'engagea dans le lit du fleuve et partit droit vers la rive opposée. M'Vadi hésita un moment puis, entrant lui-même dans l'eau, rejoignit rapidement son gros compagnon. Tous les deux progressaient en station bipède et le chimpanzé avait

posé ses mains sur les épaules du gorille. À présent ils étaient au milieu du gué et seul le haut de leur torse et leurs têtes émergeaient. Arrivés à moins d'un mètre de la rive, les deux singes paraissant tirés d'affaire, Justin et François, qui retenaient leur respiration, commencèrent à se détendre. C'est alors que le sol manqua sous les pieds du gorille, qui disparu sous l'eau sans un cri et sans un geste de défense, entraînant à sa suite le chimpanzé qui le suivait. Les deux hommes allaient se précipiter. Ils n'en eurent pas le temps : par réflexe Ikatata levant le bras avait accroché un des arbustes épineux de la rive. Cette prise suffit à lui permettre de se hisser. M'Vadi, toujours étreignant son compagnon surgit à sa suite. Les deux singes étaient sauvés. Sur l'autre rive, le succès des deux explorateurs encouragea les chimpanzés restants qui s'élançèrent tout droit et, par chance, choisirent un chemin où ils avaient pied. Sans plus marquer d'émotion, ils se ruèrent dès leur arrivée vers l'endroit où ils savaient trouver la nourriture. Les autres singes, un instant pris de court et redevenus silencieux, se lancèrent à leur poursuite.

Le lendemain, Minkouala, le plus jeune des gorilles, avait disparu à son tour. Malgré le danger, et malgré leur peur, les animaux avaient continué à risquer leur chance dans une traversée :

« Qu'est-ce qui peut les attirer ainsi de l'autre côté, pensa Justin ? Hier, tout le monde était passé sur l'île et il n'y avait apparemment aucune raison pour qu'ils retraversent. »

Deux jours plus tard, comme précédemment celui d'Alphonsine, le corps décomposé de Minkouala refit surface. Justin prit alors la décision d'intervenir.

*
* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Pourquoi les gorilles et les chimpanzés ne nagent-ils pas ? Ikata, menacé de noyade n'a pas même ébauché un geste de défense, une tentative pour barboter, alors qu'il était tout près du bord. Il a coulé à pic, comme l'aurait fait un fer à repasser. La plupart des animaux, dans cette situation, sont capables de quelques gestes de défense : même faiblement coordonnés, ils retardent leur noyade ; eux non !

Cette nouvelle situation va nous poser des problèmes. Il est inévitable que les traversées se reproduisent à chaque saison sèche. L'instinct nomade et exploratoire de ces animaux est inné et ils ont maintenant compris qu'il est possible de sortir de l'île. Ils ont également pris conscience du danger : leurs hésitations et leur excitation, lorsqu'ils s'apprêtent à traverser sans visibilité, le montrent. Malheureusement, ils semblent incapables d'apprécier le moment où le passage devient impossible. Je ne vois pas d'autre solution que de les transférer, tous, sur l'autre île. À présent, ils se sont accoutumés à vivre ensemble et la Grande-île est vaste : elle occupe une

bonne vingtaine d'hectares, ce qui devrait faciliter la cohabitation.

*

* *

« Justin ? On me dit que plusieurs de vos animaux se sont noyés. Vous devez être bien triste ? »

Justin, surpris, se retourna et vit Alban Renafoutre. Comme à l'accoutumée, il fumait un cigare de taille moyenne et de qualité médiocre. Ses compagnes et lui en faisaient une consommation presque continue et leurs vêtements, comme les pièces dans lesquelles ils s'étaient installés, en relâchaient en permanence les effluves.

« Je comprends sans peine votre contrariété, ajouta Renafoutre. Moi-même, je suis très attaché à mon chien Jojo, un animal d'une grande intelligence, et s'il advenait qu'il vienne à disparaître, j'en serais profondément peiné. »

Justin remercia le professeur de sa sollicitude. Mais il comprit immédiatement que sa prévenance n'était qu'une entrée en matière lorsque Renafoutre ajouta :

« Peut-être savez-vous déjà que ma collaboratrice, Arlette, est intéressée par les chauves-souris ? Elle désire-rait se procurer des animaux vivants afin de rechercher des parasites dans leur sang. Mon collègue Rondelet m'a

assuré que vous connaissez bien le pays, ses habitants et sa faune. Peut-être pourriez-vous l'aider ?

« Nous y voilà », pensa Justin. « Quels animaux désirez-vous capturer exactement ? », demanda-t-il.

Puis il repensa à la promesse faite quelques temps plus tôt au père Pasquelær :

« En effet, je peux peut-être vous aider, et il expliqua les défécations dans l'église.

– Nous pourrions échantillonner tout un groupe familial, s'exclama Renafoutre avec enthousiasme ! Mais ce serait merveilleux ! Quand commençons-nous ? »

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

Une épidémie de grippe se développe à Maadoué depuis une semaine ou deux. L'éloignement de l'Observatoire nous en a prémuni pendant quelques jours, mais les ouvriers qui viennent travailler quotidiennement à la station, ont fini par nous l'apporter et les singes des cages l'ont attrapée : les chimpanzés et les gorilles sont très sensibles à nos propres virus. Hier matin, Gabriel, très inquiet, est venu me chercher. J'ai trouvé les animaux assis ou couchés sur le sol. Aucun cri, aucune animation n'a accompagné mon arrivée. Mangoustan, allongé au milieu de la cage, semblait complètement groggy. Je l'ai pris dans mes bras : sa respiration sifflante et ses prunelles vitreuses m'ont alarmé. J'ai pu prendre la

température rectale des animaux les plus atteints (les autres ne se laissent pas faire) : elle dépassait 40° C. J'ai entrepris de traiter tout le monde avec des antibiotiques. Le premier jour leur état semi-comateux a fait qu'ils ont reçu les injections sans protester. Mais, le lendemain, le traitement de la veille ayant déjà fait effet, ils s'étaient en partie remis et avaient compris ce que représente la seringue. À peine étais-je entré dans la cage que la cavalcade a commencée. Nous avons réussi à attraper les plus petits en les bloquant dans un coin, mais les plus grands, Mangoustan et Tifène en particulier, trouvaient toujours le moyen de nous échapper et j'ai dû les tranquiliser. J'utilise pour cela une sarbacane en plastique qui expédie des « seringues-flèches » chargées à l'aide d'un anesthésique léger. La charge utile de chaque flèche est de quelques centimètres cubes, trop faible donc pour que j'utilise directement ce moyen pour les traiter.

J'ai d'abord testé la méthode sur l'un des petits animaux. Il s'est endormi au bout de quelques minutes et j'ai pu lui injecter les antibiotiques sans difficulté. Lorsque je me suis tourné vers Mangoustan, il avait déjà compris la manœuvre. La portée de la sarbacane et la précision du tir ne sont pas grandes et je dois tirer à faible distance. Mangoustan avait bien saisi que pour ne pas le rater je devais préalablement le coincer dans un coin de la cage et, pendant plusieurs minutes, il a réussi à m'échapper. Cependant, l'émotion et les cris des autres singes s'accroissant, il perdait peu à peu du terrain et, enfin, j'ai pu l'acculer dans un des coins supérieurs de la

cage. Suspendu par les bras et les pieds, il me regardait l'ajuster. En même temps, ses yeux cherchaient la faille dans mon dispositif et le petit moment d'inattention de ma part qui aurait pu lui permettre de s'échapper. Insensiblement je me suis rapproché, réduisant du même coup ses possibilités de fuite. L'ajustant à moins d'un mètre de distance, je ne pouvais plus le rater. Il l'avait sans doute compris et ne cherchait plus à fuir. Alors que j'allais tirer, j'ai reçu tout à coup un choc sur les épaules : c'était Tifène, arrivée par l'arrière, qui venait de me sauter sur le dos. Dans le même mouvement, elle m'a arraché la sarbacane des mains et s'est enfuie à l'autre bout de la cage. Je n'en croyais pas mes yeux, mais le plus fort était encore à venir : alors que je m'approchais lentement d'elle dans le but de l'amadouer avant de récupérer mon matériel, d'un geste précis, elle a cassé la sarbacane en deux et a laissé les débris tomber au sol.

*

* * *

Une fois encore la capacité d'anticipation de ces animaux m'étonne. Les mouvements de fuite, où bien l'approche de Tifène sur mes arrières, se situent dans le registre des déplacements en brachiation qui sont leur spécialité : on peut comprendre que dans ce domaine, elle soit d'une efficacité particulière dans l'appréciation des distances et des mouvements. Mais son intervention

au moment même où son compagnon de cage (son « copain » ?) n'avait plus de possibilité de fuite, où moi-même, concentré sur mon tir, je ne prêtai attention à rien d'autre, mon désarmement et finalement la destruction de l'instrument de « torture » ? Je ne vois pas comment interpréter tout cela, sinon comme un comportement élaboré d'entraide. De plus, Mangoustan est un chimpanzé et Tifène une gorillonne : elle est intervenue pour venir en aide à un animal d'une autre espèce. Les liens sociaux qu'ils ont tissés en captivité leur permettent, par conséquent, de surpasser cette barrière. Enfin, Tifène appartient à celle de ces deux espèces que l'on considère moins apte à accomplir des opérations intellectuelles un peu compliquées.

Tout cela me laisse songeur et je repense à l'histoire de la clef : pourquoi, dans certaines situations, sont-ils capables de prévoir et d'accomplir un enchaînement élaboré d'actions alors qu'en d'autres circonstances, ils sont incapables d'opérations manuelles qu'un enfant humain très jeune peut réussir sans difficulté ?

*

* * *

À la phase grippale initiale a succédé un syndrome catarrheux accompagné d'hypersécrétion nasale et laryngée. La destruction de la sarbacane et le « cirque » qui accompagnait mes interventions dans la cage m'ont convaincu de changer de méthode. J'ai renoncé aux in-

jections et administre désormais antibiotiques et médicaments anti-toux par voie buccale. Cela ne va pas sans mal. Au contraire des injections, les sirops distribués sont fortement appréciés. Les « malades » se bousculent, certains allant jusqu'à me saisir le poignet pour orienter la cuiller vers leur propre gosier et, éventuellement, absorber plusieurs doses. J'ai retrouvé mes réflexes du temps des biberons : servant d'abord les plus gros, qui savourent leurs sirops durant plusieurs minutes, le suçotant en le faisant circuler avec délectation dans leur bouche, je dispose ensuite d'un répit qui me permet de servir les plus jeunes.

*

* *

Patafiolo a fait l'acquisition d'un matériel avec lequel il espère être capable de capturer des cercopithèques, après les avoir endormis : il souhaiterait les équiper de colliers émetteurs afin de mieux les suivre lors de leurs déplacements dans la forêt. Il s'agit d'un fusil pneumatique capable d'expédier des seringues plus volumineuses que celles utilisées avec la sarbacane. La propulsion est assurée par des cartouches plus ou moins puissantes que l'on choisit donc en fonction de l'éloignement et de la taille de l'animal que l'on souhaite atteindre. Il m'a proposé de me le prêter et j'ai accepté. Il est en effet impossible d'imaginer transporter les singes sans les endormir : nous ne pourrions pas les contrôler

durant la traversée en pirogue, qui dure une quinzaine de minutes.

*
* * *

Le transfert des singes de la Petite-île à la grande ayant été décidé, Justin, accompagné de François et de Patafiolo se rendit sur les lieux. Le propulseur de seringue avait la taille et l'apparence d'un fusil de chasse. Justin dosa la seringue et la tendit à Patafiolo qui lui montra comment armer le fusil :

« À toi l'honneur, dit-il en lui tendant l'ustensile ! »

Ils avaient débarqué sur l'île comme s'ils effectuaient l'un de leurs ravitaillements bihebdomadaires et les singes, tout à fait calmes, achevaient leur repas. Justin avait décidé de transborder les gorilles les premiers. Ikata se trouvait assis près de la rive, isolé des autres animaux il était une cible aisée.

« Ne tire pas de trop près, avertit Patafiolo. À faible distance, même la cartouche la moins dosée possède une puissance suffisante pour blesser un animal de cette taille. »

Justin s'éloigna, ajusta le jeune gorille et tira. La seringue l'atteignit à la cuisse. Il sursauta, arracha le cylindre métallique de la taille d'un crayon qui s'était fiché dans ses muscles et la jeta au loin. Mais le mécanisme avait déjà fonctionné : déclenchée par une masselotte plombée incluse dans la seringue, une pe-

tite charge de poudre avait éclaté, propulsant le piston et injectant l'anesthésique. Quelques minutes plus tard Ikata s'endormait. Justin le prit dans ses bras et le chargea dans la pirogue. Il fut étonné par la densité de son corps :

« Les chimpanzés et les gorilles sont beaucoup plus lourd qu'ils n'en ont l'air, ça n'est pas la première fois que je le remarque, dit-il à Patafiote. »

La détonation ayant été faible et Ikata ayant assez faiblement accusé l'impact, les autres animaux avaient peu réagi. Mais, en voyant Justin emporter le corps inerte de leur compagnon, ils se mirent à crier et accoururent vers le rivage. Et la pirogue s'éloigna, accompagnée par le cœur de leurs hurlements. Sans bien avoir pourquoi, Justin se sentait mal à l'aise. Le corps dodelinant du gorille posé au fond de la pirogue lui rappelait le retour à Andoche, le jour où ils avaient rapporté le corps d'un chimpanzé tué à la chasse.

Arrivés sur la Grande-île, ils purent attendre calmement que le grand singe se réveille. À l'aller, ils avaient pris soin de déposer de la nourriture sur le débarcadère nord, situé à plus d'un kilomètre de leur point d'abordage, et y avaient ainsi attiré les locataires légitimes. Justin ignorait ce que pourrait être leur réaction vis-à-vis d'animaux nouvellement introduits, mais il s'en méfiait. Après quelques minutes, Ikata se réveilla. Assis sur la berge, il semblait hébété et retomba plusieurs fois sur le côté, lorsqu'il tenta de se redresser. Justin lisait de l'effarement et de la peur

dans ses yeux. Encore mal réveillé, il s’effrayait de se trouver dans un environnement nouveau, et sans ses compagnons habituels.

« Ça ira mieux lorsque nous aurons reconstitué le groupe, dit Patafiol, allons chercher les autres. »

*

* *

Comme précédemment dans la cage, les animaux avaient rapidement compris ce que représentait le fusil. Aussi, dès que les hommes abordèrent à nouveau, les chimpanzés et les gorilles apercevant l’arme, s’enfuirent-ils dans les arbres. Patafiol et Justin, utilisant les charges les plus puissantes, réussirent ce jour-là, à tirer deux des chimpanzés les plus jeunes, qui se croyaient à l’abri dans les branches. Ils furent donc anesthésiés et transportés sur la Grande-île. Les retrouvailles avec Ikata furent l’occasion d’effusions. Les animaux s’étreignirent longuement en poussant des gémissements plaintifs. Bien que rassemblés, maintenant, ils paraissaient inquiets. Lorsque la pirogue s’éloigna à nouveau, ils demeurèrent sur le rivage, agrippés les uns aux autres.

De retour sur la Petite-île, il fut évident que les singes avaient appris à apprécier la portée du fusil. Ils prenaient soin maintenant de fuir tout au sommet de la canopée, là où la distance et les entrelacs des branches rendaient le tir hasardeux. Certains, ayant

compris que grimper dans les arbres les exposait, demeureraient au sol, au centre de l'île, là où la végétation épaisse des buissons épineux les rendait à peu près invisibles. Peu soucieux de risquer de perdre définitivement leurs précieuses seringues à l'occasion de tirs sans visibilité, Patafiote et Justin décidèrent d'en rester là et de revenir le lendemain.

« C'est dans les arbres qu'ils sont le plus vulnérable, dit Patafiote. Peut-être, si nous leur laissons un peu de répit, oublieront-ils leur prudence ? En prenant le soin de dissimuler d'abord le fusil, lorsque nous aborderons, nous pourrons retrouver l'occasion d'un tir efficace... »

François, qui avait assisté, muet, à toute l'opération, finit par intervenir :

« Eux-là, maintenant, ils ne veulent plus monter dans les arbres. Pour les obliger, il faut apporter les chiens !

– Les chiens ? Quels chiens ?

– Comme pour la chasse aux mandrills », répondit François.

*

* * *

Carnets de Justin Dugoujon.

François a raison : le seul moyen c'est d'utiliser les chiens à singes.

Les mandrills se déplacent en troupes nombreuses, atteignant parfois plusieurs centaines d'individus. Ce sont des babouins de forêt et, comme leurs cousins de la savane, ils ne savent ni grimper rapidement, ni se déplacer en sautant de branche en branche. En temps normal seuls quelques guetteurs, ou bien des animaux attirés par la cueillette des fruits, sont dans les arbres. Le gros de la troupe reste au sol où il fouille méthodiquement tout ce qui s'y trouve. Le retournement des feuilles, pierres et branchages produit un bruit tel, que l'on peut le confondre avec celui produit par les déplacements d'une harde d'éléphants.

Ils ont un système d'alerte très efficace, et il est difficile de les approcher sans se faire repérer. Il faut passer sous le vent de la troupe, ce qui n'est pas aisé car, en sous-bois, les courants d'air varient de façon quasiment imprévisible. Si la chance n'est pas favorable aux chasseurs, le vacarme cesse tout à coup : les animaux ayant éventé les hommes se coulent maintenant en silence au ras du sol et disparaissent en quelques secondes. Ceux d'entre eux qui se trouvaient dans les arbres s'empressent d'en descendre le plus discrètement possible et rejoignent la troupe sans un cri et sans un craquement. Seule la forte odeur musquée que les mandrills laissent derrière eux, atteste leur présence récente.

Les villageois utilisent des chiens assez gros, habitués à ne pas réagir bruyamment lors des manœuvres d'approche. Arrivés à proximité immédiate de la troupe,

les chasseurs prennent la précaution de saisir à bras-le-cors chacun des chiens, lui maintenant en même temps le museau fermé d'une main. Avançant pas à pas et évitant tout bruit de leurs pieds nus sur l'épais tapis de feuilles, ils ont parfois la chance d'arriver au contact de l'arrière-garde. Le brusque lâcher des chiens surprend les mandrills. Effrayés par les aboiements, certains montent dans les arbres, d'autres qui s'y trouvaient déjà, y restent bloqués. Leur cheminement maladroit le long des branches les plus fortes et les plus rectilignes en fait, durant quelques secondes, des cibles relativement faciles. Des chasseurs habiles et de sang-froid ont alors l'opportunité de tuer quelques animaux. Rarement plus : leur éparpillement dans la forêt et leur capacité à se dissimuler au sol, les mettent rapidement à l'abri. D'autre part, les chiens utilisés ne sont pas de fins limiers : leur charge sont brouillonnes et mal dirigées. Ce ne sont pas non plus des modèles de témérité : dès les premières détonations, ils ont tendance à prendre la fuite comme un vulgaire gibier ; si, par hasard, ils se trouvent nez à nez avec un mandrill adulte, celui-ci n'a aucun mal à les faire reculer. Les singes atteints sont des retardataires, âgés, malades ou handicapés par une précédente blessure ; parfois aussi des femelles gestantes près de leur terme, et que leur gros ventre ralentit.

*

* *

Il y a des chiens dans tous les villages ici, mais ils sont rarement dressés. Ce sont plus des commensaux que des animaux domestiques. Ils dorment dehors, mangent ce qu'ils trouvent et se reproduisent comme bon leur semble. Leur fonction est d'alerter les habitants lorsqu'un inconnu s'approche du village ; la nuit, leur présence a pour effet d'écarter les petits prédateurs susceptibles de chaparder de la nourriture ou des provisions. Bref, personne ne leur prête attention et il ne semble pas exister de lien particulier entre ces animaux et une personne ou une maisonnée.

La situation est, paraît-il, différente chez les Pygmées. Ils chassent dans les marais une grande antilope aux cornes en lyre que l'on appelle « sitatounga ». C'est un très bel animal, de la taille d'un gros chevreuil. Elle nage très bien et vit dans les marécages et aux abords des rivières. Ses onglons se sont adaptés à cette vie semi-aquatique : ils sont réunis par une membrane qui lui donne un pied palmé. Les Pygmées suivent en barque les meutes de chiens qu'ils ont dressés et qui finissent par acculer l'antilope dans un méandre où ils peuvent enfin la tirer à l'aide de leurs petits arcs. Parfois, ils chassent ainsi les cochons des marais, les potamochères. Lorsque survient l'hallali de cette chasse particulière, ils utilisent non les arcs, mais des sagaies à pointe barbelée. Lorsque le cochon, percé par les traits, tente de s'échapper, le manche amovible de la sagaie se détache, mais reste relié au fer par une corde. Immanquablement, le manche se coince entre les branches du sous-bois après quelques

mètres stoppant net l'animal ou bien, s'il insiste, le déchirant profondément et lui infligeant des blessures auxquelles il succombe rapidement.

*

* * *

L'introduction des chiens sur la Petite-île fut d'abord un succès. Les deux animaux, choisis dans le village de François, savaient que la promenade en pirogue était le prélude à une partie de chasse et avaient deviné ce que l'on attendait d'eux avant même d'aborder. Aussitôt arrivés, ils s'élançèrent sur l'île et se mirent à fouiner. Très rapidement, on entendit leurs jappements dans les sous-bois, puis des craquements de branches, accompagnés par les cris de frayeur des singes pourchassés par des animaux qu'ils voyaient pour la première fois. Enfin, affolés, ils comprirent que le seul moyen de s'échapper était de grimper et les hommes, qui s'étaient répartis au pourtour de la ronceraie les virent surgir en différents points et escalader les arbres avec vigueur. « Philosophe », un des jeunes chimpanzés récemment introduit passa à portée de Justin qui entreprit de l'ajuster. Aussi affolés qu'ils le soient, les singes n'avaient pas oublié les expériences précédentes et Philosophe, apercevant le fusil se dépêcha de grimper le plus haut possible afin de se mettre hors de portée. Justin tira, aussi rapidement qu'il le put, et eut la chance de l'atteindre au bas du dos. Philosophe poussa un cri de frayeur et, comme précédemment ses congénères, arra-

cha la seringue et l'expédia au sol où Patafiote s'empressa de la ramasser :

« Il a eu la dose », constata-t-il.

Il ne restait plus qu'à attendre. Philosophe s'était réfugié sur une fourche à un endroit où une partie du tronc le mettait à l'abri d'un nouveau tir. Après quelques minutes, il commença à donner des signes de somnolence. Sa tête s'affaissait sur le côté par à-coups mais, se sentant faiblir, il enchevêtra ses bras dans un faisceau de liane qu'il étreignit. Plusieurs fois il redressa la tête en émettant un petit cri de frayeur, puis l'anesthésique eut raison de lui et, toujours étreignant les branchages, il s'endormit. Mais, solidement amarré aux lianes comme il l'était, il paraissait impossible de le récupérer sans grimper dans l'arbre. Justin évaluait ses chances de réussir une escalade, lorsque François s'approchât. Sans dire un mot, il se mit à rassembler celles des lianes qui pendaient jusqu'au sol. Puis, il entreprit de leur donner un ample mouvement de balancier. Ayant compris ses intentions, Justin s'approchait pour l'aider. François l'arrêta d'un geste :

« Attention ! Puis comme Justin le regardait avec étonnement : les serpents, ajouta-t-il... »

Justin, un instant interloqué, finit par comprendre. Il arrive que des serpents, postés en embuscade dans les frondaisons, ou y faisant la sieste se trouvent déstabilisées par les mouvements que les hommes impriment aux branches afin de récupérer un gibier resté suspendu en hauteur ou de faire tomber des fruits. Lorsqu'ils

arrivent au sol les reptiles ne sont pas de la meilleure humeur, et il est risqué de se trouver à proximité. Justin recula d'un pas et se mit à guetter la chute éventuelle du chimpanzé. Petit à petit, l'impulsion donnée par le mouvement de balancement désentortilla le corps du singe qui se mit à balloter, puis glissa, faillit tomber, mais finalement resta accroché aux lianes par un pied. La tête pendante et le corps inerte suspendu à une dizaine de mètres du sol, il était dans une situation précaire et Justin inquiet se déplaça espérant l'attraper au vol au cas où il choirait. François secouait toujours les branches et soudain Philosophe se détacha. Justin, qui se trouvait en dessous le manqua et le chimpanzé atterrit sur le dos en produisant au sol un bruit sourd. S'attendant au pire, Patafiote et Justin se précipitèrent. Mais la palpation ne révéla aucune lésion. Souple et détendu le chimpanzé dormait tranquillement et laissait entendre, par intermittence, un léger ronflement.

Pressés de terminer le transfert, maintenant, Patafiote et Justin partirent en quête d'autres cibles. Justin s'inquiétait du moment où les deux groupes se rencontreraient sur la Grande-île. Comment les animaux adultes réagiraient-ils en découvrant les nouveaux venus, et particulièrement les gorilles, qu'ils n'étaient pas habitués à côtoyer ? Aussi, avait-il hâte de réunir Ikata et Pascaline, afin qu'ils puissent se reconforter mutuellement et, éventuellement, faire front devant une attaque. Poursuivie par les chiens, la jeune goril-

lonne s'était réfugiée dans un arbre isolé, ce qui lui interdisait de tenter de fuir par le haut en gagnant les frondaisons d'arbres voisins. Elle semblait à portée de tir et Justin levant le fusil, la visa. Au moment où il allait tirer, elle se détourna et, levant ses bras croisés, elle cacha sa tête derrière ses mains.

*

* *

Le transfert sur la Grande-île était maintenant presque achevé : seul M'Vadi restait sur la Petite-île. Très tôt, il avait refusé de grimper, préférant se cacher au plus profond de la végétation qui couvrait le centre de l'île. Décidé à en finir, Justin, Patafiolle et François vinrent un matin, accompagnés par deux chiens supplémentaires empruntés au village. Poursuivi par une telle meute, le singe allait certainement s'affoler suffisamment pour escalader un arbre !

Dès leur débarquement, ils remarquèrent que leurs auxiliaires ne montraient plus le bel enthousiasme des débuts. Il fallu les stimuler par des cris pour qu'ils se décident à pénétrer dans le fouillis, souvent épineux, des buissons. L'un d'eux, plus hardi donna soudain de la voix. Plein d'espoir, les trois hommes guettaient la probable fuite du singe, sans doute accompagnée de cris de frayeurs. Mais c'est le chien qui soudain poussa un aboiement plaintif, puis un second et enfin une série de jappements. Pour finir, il s'enfuit et vint se réfugier sur la

plage, refusant absolument, malgré les exhortations des chasseurs, de retourner dans les fourrés. Les autres chiens semblaient également effrayés. Les attrapant à bras-le-corps, les hommes les portèrent aussi loin qu'ils purent pénétrer dans la végétation. En s'accroupissant, Justin discernait le chimpanzé assis à quelques mètres de lui, mais trop bien protégé par les branches entrecroisées pour qu'il ait une chance de l'atteindre avec le fusil. Tous ensemble ils poussèrent des cris, tout en frappant le tronc des arbres, à l'aide de bâtons. Excité par tout ce bruit, l'un des chiens grognant et aboyant s'approcha du singe. Toujours accroupi, Justin vit M'Vadi, assis au cœur de son abri, attendre que l'animal se trouve à sa portée pour lui allonger une grande claque sur le côté de la tête. D'abord surpris, le chien recula puis, toujours stimulé par les cris des hommes, tenta de retourner au combat. Avec le même résultat : il reçut une nouvelle et forte gifle. Il n'insista pas et, à son tour, prit la fuite vers la plage.

« Nous n'arriverons à rien comme ça, dit Patafiote. Il n'a plus peur des chiens et caché comme il l'est, il est inexpugnable. Laissons le seul sur l'île pendant quelques temps : nous essayerons de le prendre par surprise lorsqu'il aura oublié.

– Oublié ? Je crains que ça ne prenne un certain temps, rétorqua Justin. À mon avis, il va rester ici un bon bout de temps. »

Abandonnant la chasse, ils rembarquèrent les chiens et prirent le chemin du retour. En rentrant, ils repassèrent à proximité de la Grande-île. Apparem-

ment, les deux groupes n'y avaient toujours pas établi la jonction.

« Nous reviendrons demain, dit Justin, toujours inquiet.

– Le mieux serait peut-être, maintenant que les singes de la Petite-île sont rassemblés, de provoquer la rencontre. De cette façon nous pourrions y assister et, éventuellement, intervenir », ajouta Patafiolle.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Accédant à la demande du père Pasquelær, je me suis rendu à l'église, accompagné de Renafoutre et de son équipe. Le père, jubilant à l'idée d'être enfin débarrassé des chauves-souris profanatrices, nous a fait constater les dégâts. En effet, les petites bêtes accrochées en grappe à l'aplomb du chœur lâchaient régulièrement leur guano sur l'autel et ses dépendances. Elles étaient cinq ou six et de petite taille. Une cartouche de petit plomb a suffi à en venir à bout. Les trois chercheurs se sont précipités afin de couvrir leurs lames de frottis de sang frais et se sont déclarés enchantés du résultat. Ils avaient hâte de rentrer à l'Observatoire pour scruter leur récolte, mais le père a tenu à boire à leur santé. Ils ont accepté sans se faire prier. Renafoutre a une bonne descente, ses compagnes également, et ils ont félicité le père pour la qualité de son vin. J'avoue que sur ce plan

je n'ai aucun reproche à lui faire. Nous sommes remonté en voiture passablement euphoriques et, durant le trajet, Arlette Ravant-Prout m'a longuement interrogé à propos des grottes visitables dans les environs et des diverses variétés de chauves-souris susceptibles de les habiter. À suivre, donc...

*

* * *

Justin avait décidé de suivre le conseil de Patafiote. Un matin, accompagné de François, il se rendit au débarcadère sud de la Grande-île, là où avaient été relâchés les animaux déplacés. Ils les accueillirent comme d'habitude et firent honneur à la nourriture. Ils paraissent à peu près rassérénés et remis de leur capture. Pourtant, Justin les trouva moins actifs qu'auparavant. Ils évitaient de se disperser et cherchaient le contact, entre eux et avec les hommes. Laisant à François la garde de la pirogue, Justin s'engagea dans le chemin qui parcourait l'île du nord au sud, sur sa plus grande longueur.

Arrivé à peu près au centre de l'île, il vit soudain surgir Bouéni, seul. Apparemment le chimpanzé l'avait entendu arriver et il l'observait depuis le sous-bois. Justin s'étant assis, Bouéni s'approcha. C'était un animal calme, comparé aux autres, et il participait rarement aux conflits. Il ne cherchait pas non plus systématiquement le contact avec les autres animaux,

comme le font fréquemment ses congénères. Après un moment, le chimpanzé s'approcha tout en claquant des lèvres. Comme Justin ne bougeait pas il s'enhardit et se dressant derrière lui, il commença à fourrager dans ses cheveux. En même temps ses claquetements de lèvre s'accroissaient en niveau sonore et en fréquence. Il était de plus en plus affairé et le toilettage qu'il administrait semblait lui procurer beaucoup de satisfaction. Cessant de simplement lui démêler les cheveux il entreprit d'utiliser les ongles, rudes et acérés, de ses deux indexes pour énucléer un nævus que Justin portait au-dessus de l'oreille. Justin réagit brutalement et le singe s'écarta.

Des bruits de branches et les cris du reste de la troupe se firent alors entendre, assez loin. Bouéni se déplaça dans leur direction : après quelques mètres il se dressa en station bipède, le regard dirigé vers les sous-bois. Justin s'étant approché, il le prit par la main. Le regard levé vers lui, il semblait attendre qu'il prenne une décision. Tout à coup il se remit à quatre pattes et partit au petit trot dans la direction des cris. Il s'arrêtait de temps en temps comme pour vérifier que Justin le suivait. Puis, les autres chimpanzés surgirent en poussant des cris. Et la séance habituelle de congratulations bruyantes eut lieu. Ils étaient sur le chemin, à peu près à mi-distance des débarcadères nord et sud. Les singes paraissaient inquiets. Certains amorcèrent un départ vers le Nord. Les autres se remirent à crier et le mouvement s'arrêta. Pendant

plusieurs minutes l'excitation s'étant accrue, plusieurs tentatives de départ, vite interrompues, eurent lieu, tantôt vers le Nord, tantôt vers le Sud. Puis, une des trois femelles adultes poussa un cri avant de partir au galop vers le débarcadère sud. Les autres animaux parurent hésiter puis, la suivirent en poussant des cris d'excitation. La rencontre souhaitée allait avoir lieu et Justin partit à leur suite.

*

* *

Arrivé au débarcadère, il constata que les deux groupes s'étaient rejoints. François, inquiet, était debout près de la pirogue. Sans d'abord paraître prêter attention aux nouveaux arrivants, les adultes se jetèrent sur les fruits débarqués sur la plage et entreprirent de s'en repaître. Les autres singes avaient déjà mangé, ce qui évita que la rencontre ne commence par un affrontement. Dès l'arrivée du groupe Pascaline s'était écartée de quelques mètres et alla se poster dans le sous-bois. Ikata la rejoignit en faisant un détour lui évitant d'approcher les adultes. Les jeunes chimpanzés semblaient à la fois intéressés et inquiets. Accrochés les uns aux autres, ils émettaient de temps à autre des gémissements brefs. Une fois rassasiés, les grands animaux se mirent, comme d'habitude, à errer nonchalamment. Eux non plus ne paraissaient pas pressés de faire connaissance. Pourtant, Justin sentait chez eux une certaine inquiétude. Puis, Philosophe s'enhardit

jusqu'à s'approcher d'Atéléliba. Les autres animaux semblaient impassibles mais Justin percevait que tous étaient attentifs et ne perdaient rien de la scène. Arrivé tout près de la femelle il tendit son bras et sa main vers elle et se mit à geindre doucement. D'abord impassible, Atéléliba finit par lui toucher la tête d'un air distrait. Alors, Philosophe s'enhardit, s'approcha encore plus près et, claquant des lèvres, entreprit de proposer une séance de toilettage. Atéléliba refusant de répondre et même s'écartant pour éviter le contact, le jeune chimpanzé se remit à gémir, de plus en plus fort. Comme il tentait à nouveau de la toucher, la femelle émit un bref cri hostile. Philosophe, apeuré, s'enfuit en gémissant et rejoignit le groupe des transbordés qui se tenaient à l'écart, les uns serrés contre les autres. Ils l'accueillirent sans enthousiasme, s'étreignirent un peu plus fort et finirent par lui tourner le dos. Alors, Philosophe, changeant de tactique, couru à nouveau vers Atéléliba et, arrivé à moins d'un mètre, tourna vers elle son petit derrière rose, orné d'une couronne de poils blancs tout en faisant entendre de petits cris d'appel. L'adulte finit par lui toucher vaguement le dos. Apparemment rasséréiné, Philosophe retourna vers ses compagnons qui, cette fois-ci, répondirent à ses avances, comme s'ils le congratulaient. Tous ensemble, maintenant ils poussaient des cris brefs, s'étreignaient et se mirent à s'épouiller mutuellement.

Justin et François décidèrent de rentrer. Le premier contact n'avait pas déclenché d'hostilité brutale

entre les deux groupes, mais Justin n'était pas complètement rassuré. Il savait que la situation pouvait évoluer vers l'affrontement, même si la superficie de l'île permettait une assez grande dispersion. En outre, le sort des gorilles l'inquiétait. Il avait remarqué leur prudence vis-à-vis des chimpanzés adultes. De ce côté, rien ne permettait de prévoir comment pouvait évoluer la situation.

*

* *

À quelque temps de là, Arlette Ravant-Prout revint à la charge :

« Ah, Justin, justement je vous cherchais ! On me dit qu'il existe dans la région des grottes immenses peuplées de diverses espèces de chauves-souris. Il me faut absolument les visiter. Peut-être pourriez-vous m'aider ? »

Justin connaissait l'existence des grottes, mais ne les avait jamais visitées. Il savait qu'elles étaient fréquentées par les Africains, et que certaines, même, avaient été aménagées par leurs soins. En effet, il y avait des amateurs pour ces « petites viandes » que certains chasseurs allaient cueillir durant le jour, comme on cueille des fruits dans un verger, et mangeaient ensuite en brochettes. Il promit de s'en occuper, se renseigna auprès de Clauvyse, et un après midi, embarqua la chercheuse ainsi que quelques aides : plantons et ouvriers de

l'Observatoire n'étaient jamais difficile à convaincre de partir en brousse, surtout si une partie de chasse pouvait en découler. Ils arrivèrent à proximité de la grotte : il fallait encore marcher un peu pour en trouver l'entrée. Guidés par un des ouvriers, ils découvrirent une situation imprévue : une rivière, venue du fond de l'excavation, s'écoulait vers l'extérieur. Il était impossible d'entrer dans la cavité sans marcher dans l'eau en étant immergé jusqu'au milieu des cuisses. En outre, le petit cours d'eau drainait vers l'extérieur une partie importante du guano que les chauves-souris produisaient quotidiennement. En fait, la rivière avait la couleur, et l'odeur, d'un ruisseau de purin.

« Peut-être pourrions-nous essayer une autre grotte ? proposa Justin, peu enthousiaste à l'idée de patauger dans la bouillie fécale.

– Ah non, pas question, répondit Ravant-Prout : il y a la dedans des espèces exceptionnelles. Moi, j'y vais ! »

Et, s'étant débarrassée de son pantalon en un tournemain, elle entra résolument, vêtue de sa petite culotte, dans le courant brunâtre. Justin la suivit à contrecœur. Ils étaient équipés de lampes frontales et leur lumière leur révéla un couloir assez étroit, aux parois relativement abruptes. Sur les murs, au plafond, des centaines, peut-être des milliers, de chauves-souris, dérangées dans leur sommeil s'agitèrent et se mirent à voler.

« Si nous faisons trop de bruit, elles vont s'enfuir et dans cinq minutes la grotte sera vide, dit Justin.

Éteignez votre lampe et restons immobiles, le temps qu'elles se calment. »

Peu à peu les petits animaux, rassurés, revinrent se poser. Sans rallumer leur lampe, Arlette et Justin se mirent en mouvement, très doucement et en évitant de remuer l'eau trop bruyamment.

« L'espèce que je recherche vit en hauteur, dit à voix basse Ravant-Prout. Il faudrait grimper dans une de ces cheminées. Vous ne pourrez pas les manquer : ce sont les plus grosses. Prenez ces gants de cuir pour ne pas vous faire mordre. Une fois que vous serez entré dans la cheminée, il n'y aura qu'à les cueillir à la main et à les mettre dans ces sacs de toile pour les redescendre sans les abimer. »

Justin comprit alors qu'il avait été choisi non seulement comme chauffeur et comme guide, mais également comme auxiliaire de capture. Il entreprit pourtant l'escalade. Après quelques mètres, il s'engagea dans un conduit presque vertical dont il obstruait à lui seul tout le diamètre. Il alluma sa lampe et continua son ascension. Les chauves-souris ne pouvant décoller en se jetant vers le bas, se mirent à reculer en grinçant et en émettant des petits bruits douloureux pour les tympans. Justin, progressant toujours, finit par apercevoir les proies convoitées. Ces chauves-souris là étaient vraiment plus grosses que les autres : de la taille, à peu près, d'une caille ou d'une petite perdrix. Acculées, elles s'agrippaient au rocher de toutes leur griffes, faisant front au chasseur et lui exhibant leurs longues canines

acérées. Leurs tout petits yeux brillaient comme des têtes d'épingles et leurs grandes oreilles, dressées et couvertes de petits plis parallèles, changeaient d'orientation comme les volets d'un capteur de sons. Au même moment, la lampe de Justin ayant rapidement attiré une grande partie des insectes vivant dans la grotte, il se vit environné d'un nuage de créatures voletantes. Certaines n'hésitaient pas à pénétrer dans ses narines, ses oreilles ou sa bouche. Leur concentration et le choc de leurs ailes et de leurs élytres finirent par produire un nuage de poussière qui l'asphyxia. Au bord de la suffocation il se débarrassa vivement de sa lampe et la posa sur une corniche à proximité. Le nuage d'insectes s'y déplaça et il put reprendre son souffle. Puis, il entreprit de saisir les volatiles qu'il était venu chercher en les serrant derrière la tête. Il en glissa ainsi une demi douzaine dans les sacs de toile qu'il avait attachés à sa ceinture et amorça sa descente. En bas, Arlette, qui ne voyait pas grand-chose, s'impatientait :

« Alors, vous y arrivez ? »

Justin l'aperçut, la tête levée vers lui et les pieds dans la bouillasse. Au moment où il allait saisir sa lampe, une douleur fulgurante lui déchira la cuisse. Une des chauves-souris venait de le mordre au travers du sac et de son pantalon. Surpris, il lâcha la lampe. Il l'entendit rebondir plusieurs fois sur la paroi, puis un bruit mat, suivi d'un hurlement :

« Non mais ça va pas, non ? Vous ne pouvez pas faire attention ? »

Apparemment, la torche avait atterri sur sa tête. Justin désormais dans le noir s'abstint de répondre et continua à descendre à tâtons. Une nouvelle douleur suivie d'une autre : les chauves souris attaquaient en meute à présent et lui perçaient les cuisses à qui mieux, mieux et des deux côtés. Il finit par glisser, rata un graton, essaya de se rattraper puis, à défaut, de freiner sa chute, échoua et, dans un glissement continu, dégringola de toute la hauteur. Au bout de sa trajectoire, il rencontra Ravant-Prout qui, la tête toujours levée, essayait de comprendre ce qui se passait. Il l'entraîna dans son mouvement et ils se retrouvèrent tous deux assis et immergés dans l'arroyo puant.

« Vous êtes complètement fou, hurla Arlette. Vous auriez pu me tuer ! C'est la dernière fois que je travaille avec vous... Vous en avez attrapé au moins ? »

Sans un mot, Justin lui tendit les sacs. Elle les retrouva et ce qu'elle y vit la calma.

« Bon, ça va. Rentrons vivement maintenant. Je tiens à les examiner vivantes. »

*

* * *

Carnet de Justin Dugoujon

À vrai dire, les problèmes de cohabitation risquent essentiellement de venir des chimpanzés. Ces animaux sont continuellement en compétition les uns avec les autres, et éventuellement avec les représentants d'autres

espèces. Cette tendance irrépressible à se mêler des affaires des autres, à continuellement vouloir vérifier qui domine qui, donc à remettre perpétuellement en cause l'ordre établi, est un comportement qui est commun à leur espèce et à la nôtre. Elle témoigne probablement de notre proximité dans l'évolution. À beaucoup d'égards, nous n'avons pas fondamentalement changé depuis l'époque où nos ancêtres respectifs ont cessé de se reproduire ensemble.

*

* *

Un après-midi des rumeurs, puis le bruit de quelque chose ressemblant à une altercation, se firent entendre du côté de la maison occupée par Renafoutre et ses comparses. Renafoutre lui-même surgit de la case laboratoire et d'un pas nerveux vint rejoindre Dieudonné et Justin :

« Ah, vous êtes là, commença-t-il. J'ai à vous parler : la situation est grave ! »

Et comme les deux hommes, étonnés, le regardaient avec inquiétude :

« Amandine a vu trop juste ! Je lui avais pourtant dit de faire attention : nous n'avons plus de cigares... »

« Si ce n'est que ça », pensa Justin. Il savait que les trois parasitologues étaient addicts au tabac. Renafoutre avait même trouvé une position lui permettant de regarder dans son microscope de terrain tout en fumant

son cigare porté latéralement et coincé à la commissure de la bouche. La fumée lourde qui en émanait avait fini par recouvrir d'un enduit jaunâtre la partie supérieure de son instrument. Cette position, guère confortable, entraînait en outre un écoulement presque continu de salive qui salissait le corps et le pied du microscope de traînées gluantes ornées de restes alimentaires : les habitudes d'hygiène de Renafoutre étant rudimentaires, il ne se lavait pratiquement jamais les dents.

« Et bien, que nous proposez-vous reprit-il ? Nous ne pouvons continuer à travailler dans ces conditions ! »

Justin et Dieudonné, se concertèrent du regard, puis :

« Vous ne trouverez certainement pas de cigares ici, dit Dieudonné.

– Peut-être pourriez-vous essayer le tabac local ? suggéra Justin.

Il se rappelait les essais accomplis par Carnéchamaux et leur conclusion spectaculaire. Renafoutre le regarda en dessous puis, ayant compris qu'il se moquait de lui, reprit :

« Quand arrive l'avion de Port-la-Ville ? Nous pourrions peut-être en commander ?

– Il faudrait pouvoir envoyer une lettre, mais le courrier transite justement par l'avion. En admettant que l'on puisse trouver des cigares là-bas, il faudra attendre au moins une semaine... »

Renafoutre, désespéré regardait tristement ses chaussures. Soudain, une idée éclaira son cerveau et illumina son visage :

« Quelqu'un doit bien avoir un émetteur radio ici ? Comment faites-vous en cas d'urgence médicale ?

– Nous n'avons pas d'émetteur à l'hôpital, répondit Justin.

– Et l'armée, alors ?

– Non plus, intervint Dieudonné. Ici, les seules personnes utilisant la radio sont certains forestiers, et encore, ils sont rares.

– Mais qui alors, qui ? » demanda Renafoutre qui ne tenait plus en place.

Dieudonné regardait Justin en biais. Il avait bien une idée, mais il hésitait, craignant de faire une gaffe. Justin le regarda d'un air interrogateur :

« Tu as une idée, Flambard ?

– Oui, enfin je ne suis pas... Tu ne m'avais pas dit que Gaston ?

– C'est vrai, il y a cette possibilité, répondit Justin. Mais Gaston habite de l'autre côté du fleuve : il faut deux ou trois heures pour y aller et en revenir. Et il lui arrive de ne pas être là.

– Bon, quand partons-nous ? » lança Renafoutre sur un ton qu'il espérait péremptoire.

Justin et Dieudonné se concertèrent, sans enthousiasme : il allait bien falloir y aller.

*
* * *

Le voyage sur le fleuve parut anormalement long à Justin : il avait perdu l'habitude de faire le trajet. Ils furent accueillis par Gaston qui, par chance, n'était pas en déplacement. Il consentit à servir d'intermédiaire avec Port-la-Ville et s'installa devant sa radio :

« Qui désirez-vous joindre au juste ? » demanda-t-il.

Personne n'en savait rien. Gaston finit par joindre un de ses amis et, au milieu des cafouillis et des crachotements, lui exposa le but de son appel. Le type promit de faire le nécessaire et de remettre un colis aux pilotes du prochain avion, à condition toutefois qu'il puisse trouver des cigares, ce qui ne lui paraissait pas évident. Ne désirant pas prolonger la séance, mais ne pouvant décemment renoncer aux habitudes d'hospitalité en usage dans la forêt, Gaston proposa une tournée. Mais son manque d'entrain était si visible que les visiteurs comprirent sans difficulté qu'il ne souhaitait surtout pas les retenir à dîner, ce qui, à une autre époque, aurait été quasiment obligatoire. Dorothée apparut furtivement, portant son enfant dans les bras, salua et se retira. Justin, gêné et ne sachant pas trop sur quel pied danser, prit le premier prétexte pour redescendre à la pirogue et échapper à l'atmosphère désagréable qui s'était installée. Il four-

rageait dans les amarres, absorbé dans ses pensées, lorsqu'une voix féminine l'interpella :

« Justin, tu es venu ? »

Il se retourna et se trouva nez à nez avec Mescaline.

*

* * *

Carnet de Justin Dugoujon

La situation se dégrade entre les chimpanzés et les gorilles. Pourtant, Pascaline et Ikata sont très prudents : ils se tiennent sagement à l'écart des conflits, évitent d'en créer eux-mêmes et ne répondent jamais aux agaceries. L'autre jour, tout le monde était assis sous le couvert. Après manger, les animaux sont généralement calmes : gavés de fruits, ils somnoient à l'ombre de la futaie. Seul Philosophe s'agitait. C'est un jeune mâle de l'âge de Bouéni, mais au contraire de celui-ci, qui est plutôt un bon garçon, Philosophe a la manie de quémander des caresses. Il cherche en permanence le contact avec l'un de ses congénères plus âgé. Il est tellement connu pour cela que, dès qu'il fait mine de s'approcher, il reçoit des signaux dissuasifs. Certains lui tournent le dos, d'autres l'avertissent d'un cri bref. S'il insiste, il fait l'objet de menaces d'agression. Son sobriquet ne lui vient donc pas d'un comportement calme et réfléchi, mais de son crâne dégarni : à l'inverse de la plupart des animaux de son âge, il ne porte plus

les cheveux longs dans le cou qui, chez les chimpanzés, sont le signe de l'enfance et de l'adolescence.

Ce jour là, apparemment particulièrement en manque d'affection, il a fait le tour des « toiletteurs » potentiels. Tous l'ont repoussé. Poussant de petits cris plaintifs, il s'est finalement résolu à s'approcher de Pascaline qui, fidèle à son habitude, se tenait sagement à l'écart. Ce que je fais aussi : lorsqu'une bagarre éclate entre deux ou plusieurs chimpanzés, il vaut mieux ne pas se trouver sur leur passage.

Donc, Philosophe a commencé à asticoter Pascaline qui, d'abord, lui a tourné le dos. Je guettais ce qui allait se passer et je me suis rendu compte que les autres animaux étaient également attentifs. Nos comportements respectifs sont suffisamment proches pour que nous puissions, réciproquement, anticiper certaines de nos réactions. Philosophe a insisté. Pascaline, harcelée, a fini par se retourner et par pousser un grognement bref, en guise d'avertissement. Elle est plus de deux fois plus grosse que lui et Philosophe, apeuré, s'est enfui. Désespéré d'avoir été rejeté de partout, il s'est alors mis à pleurnicher, quémendant un réconfort auprès des uns ou des autres. Aucun n'a accepté de le consoler. Pitoyable et pleurant de plus en plus fort, il a fini par revenir vers Pascaline, et lui a tendu son petit derrière. Chez les chimpanzés c'est un signe de soumission et d'apaisement. Le plus âgé, le plus fort, ou le plus élevé dans la hiérarchie, y répond par un attouchement rapide, et parfois, par une ébauche de chevauchement, évoquant l'attitude de la copulation : les

chimpanzés mâles prennent, en général, leur partenaire par derrière.

À peu de choses près, la séquence, que je viens de décrire, est celle que j'avais plusieurs fois observée auparavant entre Philosophe et l'un des chimpanzés adultes. Ce comportement, fortement ritualisé, suffit le plus souvent à interrompre le conflit. Les jeunes chimpanzés portent, en outre, au sommet de leur postérieur, une petite touffe de poils blancs très visible et dont la vue calme instantanément tout agresseur plus âgé.

Malheureusement, ce comportement et ce signal, ne font pas partie du répertoire des gorilles. Aussi, Pascaline n'a-t-elle pas répondu, déclenchant ainsi les pleurs redoublés de Philosophe. J'avais senti la tension monter dans le groupe et, d'un coup, tous les animaux se sont rués simultanément sur Pascaline. Surprise par l'attaque, elle s'est enfuie sans tenter de résister et a disparue dans la forêt. Après encore quelques cris, les animaux se sont calmés et sont revenus s'asseoir. Je suis resté assis un bon moment, essayant de me remémorer les détails de cette scène, avant de remonter dans la pirogue et rentrer.

Pour moi, le comportement inadapté de Pascaline a provoqué chez les chimpanzés une réaction d'intolérance. Le conflit entre Philosophe et la gorille ne les avait pas autrement émus, son simulacre de charge non plus. Par contre, sa non réponse à une offre d'apaisement a déclenché la hargne : sans avertissement, ni concertation, ils se sont jetés furieusement sur elle. J'en déduis que, proba-

blement, son comportement souvent différent du leur, les dérange. Les conflits, qui en résultent, entretiennent une sourde animosité et la moindre étincelle provoque la ruée vers celui (ou celle) qui est perçu comme « étranger ».

Comment ne pas faire le parallèle avec les comportements humains analogues ? Chez nous, également, le fait de ne pas agir conformément à ce qui est considéré comme l'usage, peut provoquer de violentes réactions de rejet et l'intolérance. Elles peuvent aller jusqu'à la moles-tation et parfois, entraîner la mort.

*

* * *

Peu après, François est ainsi venu m'annoncer la mort d'Ikata. S'étant rendu seul sur l'île, il a trouvé le jeune gorille noyé dans une flaque d'eau peu profonde, à quelques mètres de la rive. Plusieurs fois, précédemment, Ikata avait été violemment agressé. Moins prudent, ou plus confiant que Pascaline, il anticipait moins bien les conflits. Un jour, sans qu'aucun signe ne m'ait permis de voir venir l'attaque, tous les chimpanzés adultes lui sont « tombés » dessus dans une grande pagaille, au milieu des cris et des hurlements. Puis, l'attaque s'est éteinte aussi soudainement qu'elle avait éclatée et les chimpanzés se sont dispersés. Je m'attendais à trouver Ikata blessé, ou au moins contusionné : il n'en a rien été et il ne portait aucune plaie ou morsure. Chancelant, cet animal qui, debout, est presque aussi grand que moi, se trouvait dans

un état d'extrême détresse. Sa face pigmentée est naturellement d'un beau noir brillant : après l'attaque, elle était devenue grise. Il avait tout de suite après, été pris d'une diarrhée violente : littéralement, il « chiait de l'eau ».

Il est probable que ces attaques se soient répétées en notre absence. Lors de la dernière, le hasard a fait que Ikata est tombé la face la première dans une flaque d'eau que, dans son état normal, il aurait enjambée sans difficulté. Qu'il ait pu se noyer dans ces conditions donne une idée de la profondeur de son désarroi. Peu de mammifères sont capables d'une telle violence : je n'en connais pas d'autres que les chimpanzés et nous, qui le puissent. Chez d'autres Primates : les babouins et les macaques, qui sont eux aussi en perpétuelle compétition, la plupart des conflits se terminent par un acte de soumission, qui épargne le vaincu.

Il paraît que l'on a observé chez les chimpanzés de véritables guerres : une bande, un groupe familial, poursuivant les sujets isolés d'un autre groupe et, éventuellement, les mettant à mort. Bien sûr, on peut objecter qu'Ikata n'appartenait pas à la même espèce... Certes, mais pour les animaux que nous avons ainsi réunis et qui, tant qu'ils sont enfants fraternisent, cette différence n'a pas empêché une cohabitation harmonieuse durant une longue période. Devenus adultes, les chimpanzés, en groupe, peuvent prendre le pas sur les gorilles. Alors que la taille et le poids de ces derniers les mets à l'abri tant que la confrontation demeure interindividuelle. La non reconnaissance des signaux

d'apaisement peut alors déclencher une action collective violente, qui peut aller jusqu'à la mise à mort.

Chez les humains également, la xénophobie est déclenchée par la non reconnaissance chez les « étrangers » des signaux essentiels qui assurent la cohésion des groupes. Et elle est susceptible de susciter la violence extrême vis-à-vis de ceux qui se conduisent « mal ». J'ai des souvenirs de cour de récréation au cours desquels un de nos condisciples, étendu à terre, recevait coups de pied et coups de poing. La victime n'était pas toujours la même et j'ai été, selon les jours, frappeur ou frappé. Simplement, elle s'était attiré, par un comportement non conforme, la haine violente des autres. Au paroxysme de ces séances de tabassage nous visions, avec nos galoches, la tête du malheureux tombé à terre. Que serait-il arrivé si les instituteurs n'avaient pas, promptement, mis fin à l'agression ?

Toujours est-il que Pascaline reste maintenant seule de son espèce sur l'île et j'ai de grandes craintes concernant sa survie.

IV

Épilogue

Boisdroze avait regagné la métropole pour y apprendre qu'un drame affreux s'était déroulé pendant son absence. Comme il arrivait à l'aéroport, les gros titres de la presse avaient attiré son attention : « *La mort tragique de Pinpin* », « *Pinpin est mort !* », « *Pinpin assassiné* », « *La vengeance d'une rivale* », titraient les quotidiens nationaux. Fébrilement, il avait échangé une liasse de petits billets contre une pile de journaux. C'est dans le taxi où il s'était précipité, qu'il apprit tous les détails de la tragédie.

Exaspérés par les exactions de Pinpin, les proches du chanteur, solidairement unis, avaient profité d'une de ses absences professionnelles pour convoquer le remplaçant du vétérinaire voisin, un débutant timide et inexpérimenté, et l'avaient sommé d'administrer au singe un « calmant ». Comme le jeune praticien hésitait, les opprimés revanchards avaient lâché l'animal dans le salon. Pinpin s'était déchaîné. Il sentait qu'on

lui voulait du mal et ne supportait pas qu'on le contraigne ou le contrariât.

En quelques minutes, la pièce était devenue un champ de bataille. Bondissant sur les meubles, arrachant les rideaux, compissant les moquettes, détruisant tous les objets à sa portée, il semblait un nouvel Attila. Dressé sur le monceau de débris accumulé au milieu de la pièce, il trépignait, hurlait et frappait violemment ses cuisses avec ses mains. Chacun put remarquer que son sexe était en état d'érection extrême. Puis, soudain, en ayant terminé avec sa danse de guerre préparatoire, il chargea... Alors, le vétérinaire, convaincu du danger, leva la main, visa avec sang-froid et fusilla le singe à bout portant. « *Fuissj, puitte* », fit le pistolet à air comprimé en expulsant la seringue. « *Ploc* », fit la seringue en allant se ficher dans la poitrine de Pinpin. Arrêté net dans son élan, le bel animal arracha le projectile, le contempla un moment, dévisagea l'assistance d'un air incrédule puis couru se cacher derrière un fauteuil en piaillant comme un porcelet effrayé.

« Il a eu toute la dose, dit le vétérinaire en ramassant la seringue, il va s'endormir sans tarder. »

En effet, Pinpin s'était endormi, mais pour ne plus se réveiller. Erreur de dosage ou bien sensibilité particulière ? L'autopsie conclut à la mort par arrêt cardiaque.

Le retour de Loulou prit les dimensions d'une tragédie antique. Refusant d'adresser la parole à ceux

qui l'avaient trahi, il les fit chasser de sa maison, dés-
hérita femme et enfants, fit construire un mausolée à
la mémoire de son ami singe et créa la chanson deve-
nue célèbre : « *Pinpin, mon camarade* », dont la
première strophe arrachait des larmes aux admira-
teurs les plus endurcis :

*« Pinpin, Pinpin, quand ktu m'r'gardais d'fond d'z
yeux,*

D'fond des yeux...

C't alors keul ciel y dev'nait pus bleu...

Oui, le ciel y d'vnait pus bleu-eu-eu., ouiiii, ouais...

Pinpin, Pinpin t'es mort, mon vieux,

Et c'est d'puis, kje m'sens tout vieux...

Tout vieux, ouiiiiii,, oh ouais, oh ouais... ».

Quelque temps après il liquida tous ses avoirs et
émigra dans le paradis fiscal où il devait terminer ses
jours. On apprit ultérieurement que la petite bonne de
la maison, seule à ne pas avoir participé à l'assassinat,
l'y avait rejoint et qu'ils coulaient ensemble des jours
heureux.

*

* *
* *

Loulou ayant disparu, Boisdroze se retrouvait
avec la fondation Pinpin sur les bras. Il avait, d'autre
part, fait à Rondelet des promesses financières con-
cernant la création d'un Observatoire de forêt auquel
serait annexé l'orphelinat pour singes. Cependant son

séjour à Maadoué l'avait convaincu qu'il valait mieux laisser les singes là où ils étaient. La force furieuse dont pouvaient faire montre les animaux adultes qu'il avait côtoyés sur les îles et la fin tragique de Pinpin, tout cela l'avait définitivement dissuadé d'héberger un singe chez lui.

« Ces animaux sont faits pour vivre dans la forêt, qui est leur environnement naturel annonça-t-il à ses collaborateurs venus aux nouvelles. Les arracher à leurs arbres serait un crime dont je ne veux pas me sentir responsable ! »

Une autre idée lui était venue, qui pouvait justifier l'investissement financier qu'il ne pouvait plus refuser au Professeur. Il entreprit discrètement les démarches qu'il jugeait nécessaires à l'accomplissement de son nouveau projet.

*

* *

Carnets de Justin Dugoujon.

Morné est mort. La nouvelle nous est arrivée ce matin. Après sa disgrâce et son exil, son succès auprès des Africains ayant irrité ses supérieurs, il avait été envoyé dans un poste éloigné et isolé. Il y a survécu pendant plusieurs années, puis est devenu aveugle : la filariose qu'il avait contracté et qu'il n'avait jamais soignée, a fini par lui infliger des lésions irréversibles. Il a alors été question qu'il soit rapatrié en métropole pour

y finir ses jours dans une petite communauté de province : ce qu'il a absolument refusé. Sa hiérarchie n'a pas pu, ou pas voulu, l'y contraindre. Mais, en représailles, elle l'a complètement abandonné. Il a vieilli, seul, invalide et affaibli, réduit à survivre de la charité des habitants peu fortunés des alentours qui, à ce que l'on dit, ne l'ont pourtant jamais laissé sans ressource. Consolidant la baraque qui lui servait d'abri, le nourrissant de ce qu'ils possédaient et, pour les plus âgés, venant lui tenir compagnie durant les heures les plus chaudes de la journée.

*

* *

Un après-midi Justin, venu routinièrement à l'aviation assister à l'atterrissage hebdomadaire, contemplait l'habituel déballage de paquets, de caisses et de ballots épars restés sur le tarmac après le redécollage. Comme il allait remonter dans sa voiture, Pétrissé lui fit signe depuis la porte de son bureau :

« Justin, bonjour ! Tu es venu récupérer tes caisses ? »

Et comme Justin le regardait, ébahi :

« Tu n'es pas au courant ? Les trois caisses, là-bas, elles sont pour toi. »

Trois caisses de grande taille étaient posées côte à côte. Justin s'en approcha : elles portaient en effet l'adresse de l'Observatoire et son nom. L'odeur qui

s'en dégagait et les faibles bruits qui en sortaient annonçaient clairement la nature de leur contenu :

« Mais, il y a des animaux là-dedans ?

– Il semble bien acquiesça Pétrissé en se rapprochant. Tu n'étais pas au courant ? Je pensais que tu étais venu pour ça. »

Justin tendit l'oreille, puis l'appliqua sur la paroi d'une des caisses. Voulant en avoir le cœur net il frappa un coup sec sur les planches. Un bref cri d'inquiétude lui répondit, levant toute ambigüité sur l'identité du contenu :

« Ce sont des chimpanzés, dit-il. Mais d'où viennent-ils ? »

*

* * *

Carnet de Justin Dugoujon

Trois caisses sont arrivées aujourd'hui, venant de métropole : un cadeau offert par Boisderoze. Le télégramme les annonçant nous est parvenu une petite semaine plus tard. Il semble que Boisderoze ait décidé de prendre les choses en main. Il accepte de financer une grande partie des travaux d'installation, mais à la condition que les élevages de singes soient réorganisés et développés, et puissent être utilisés à des fins médicales. Les trois animaux expédiés proviennent d'un zoo, qui ne désirait pas les conserver. Ils sont nés en captivité et ils n'ont donc aucune habitude de la vie à l'air

libre, non plus que des relations sociales à l'intérieur d'un groupe. Une femelle est presque adulte : nous l'avons baptisée Berthe. Un jeune mâle adolescent (Norbert) est à peu de chose près du même âge que Bouéni. Le troisième animal (Renaud) est encore un enfant : c'est un mâle un peu plus jeune que Mangoustan.

Qu'en faire ? Nous en avons délibéré avec Flambarb. Le plus jeune animal a été introduit dans l'une des cages. Là, il a très rapidement démontré son inaptitude à la vie sociale. Bien qu'assez costaud pour son âge, il est devenu en un rien de temps le souffre-douleur des autres occupants. Nous ne pouvions relâcher les deux autres chimpanzés sur la Grande-île : la situation y est déjà suffisamment préoccupante pour que nous ne prenions pas le risque de détruire le fragile équilibre entre anciens et nouveaux venus. Alors, nous avons finalement décidé de les relâcher sur la Petite-île : ils y tiendront compagnie à M'Vadi. Cela ressemble à une marche arrière, mais nous n'avons pas beaucoup d'autres solutions.

*

* *

Justin avait décidé d'aller quotidiennement sur la Petite-île. L'acclimatation des nouveaux venus le préoccupait. Il en profitait pour s'arrêter aussi sur l'autre île : à des signes impossibles à décrire, il était persuadé

que la coexistence, apparemment pacifique, entre chimpanzés et gorille n'était qu'un leurre.

M'Vadi avait paru enchanté d'avoir de nouveau de la compagnie. Il ne quittait plus ses nouveaux compagnons. En l'absence de fusils et de chiens, Justin et François étaient redevenus ses amis. Il leur faisait fête à leur arrivée. Norbert et Berthe ne semblaient pas ravis d'avoir retrouvé une semi-liberté. Ils avaient peur de tout et s'étreignaient en pleurnichant chaque fois qu'un oiseau, ou une mouche, les effleurerait de trop près. De plus, après quelques jours, Justin remarqua qu'ils attendaient que la pirogue soit en passe de reprendre le large pour sortir de sous les buissons, venir chaparder quelques fruits, puis retourner se cacher. Quelques jours encore et il comprit que la peur des hommes n'était pas la seule raison de leur éloignement.

Il avait remarqué en relâchant Berthe qu'elle exhibait, sur tout le corps, de grandes plages roses de peau dépigmentée. Dispersées à l'intérieur de ces plages, on voyait des taches semblables à des taches de rousseur. Chez les chimpanzés, Berthe était l'équivalent d'une rouquine. Exposée à la lumière brûlante du soleil, les parties dépigmentées étaient devenues rouge vif. Berthe avait souffert de coups de soleil. Plusieurs semaines après, les mêmes emplacements s'étaient couverts d'un joli hâle brun chocolat tandis que les éphélides fonçaient à leur tour. Berthe, apparemment libérée de toute appréhension, circulait

sur l'île comme si elle l'avait toujours habitée. M'Vadi, qui avait la taille d'un subadulte la suivait partout, avec les façons d'un prétendant maladroit. Mais, elle ne lui accordait aucune attention.

Un soir, Justin resta un peu plus longtemps, curieux de voir comment ils organisaient leur couchage. Comme il l'avait déjà souvent remarqué avec les animaux des autres groupes, l'arrivée de la fin de la journée, alors que la lumière du jour avait seulement très légèrement décliné, semblait déclencher, chez les chimpanzés et les gorilles, des comportements préparatoires au coucher. Berthe et Norbert se mirent à déambuler sur le sentier qui suivait le bord de l'île : ils semblaient à la fois affairés et inquiets. M'Vadi les suivait à quelques mètres. De temps à autre, Berthe escaladait l'un des petits arbres. Justin vit avec surprise qu'elle tentait alors d'emmêler ensemble plusieurs branches. Parfois, après avoir partiellement réussi à les bloquer ensemble, elle tentait de s'asseoir sur la mince plateforme, mais le fragile assemblage qu'elle avait opéré ne résistait pas à son poids. Plus le temps passait, plus la lumière décroissait et plus Berthe paraissait maladroite et nerveuse. Elle se mit à pousser des gémissements. Norbert qui la suivait de près à chacune de ses tentatives, ne participait pas aux « travaux ». Mais, les échecs de sa congénère semblaient l'inquiéter lui aussi. Ils se mirent à gémir de concert, essayant fébrilement plusieurs emplacements rapprochés, toujours dans de petits arbres. M'Vadi,

parfaitement calme, lui, les suivait dans leur quête, mais sans grimper. Lorsque les deux autres redescendaient en se plaignant, il s'approchait, apparemment prêt à interagir, mais les deux « citadins », complètement investis dans leur activité, ne le voyaient même pas.

Justin était stupéfait : ils assistait manifestement à la tentative de construire un nid. Mais, ces animaux n'avaient jamais vécu dans la forêt, dans laquelle ils débarquaient en outre à l'âge où ils avaient largement dépassé la petite enfance. M'Vadi, lui, avait appris de concert avec les anciens occupants de la Petite-île, à utiliser régulièrement les mêmes nids. Il avait certainement continué à le faire lorsqu'il était resté seul. Que s'était-ils passé entre lui et les nouveaux arrivants ? Avait-il réussi à leur faire utiliser les nids déjà existants, déclenchant ainsi une sorte de réminiscence qui les avait poussés ensuite à tenter de créer leur propre nid ? Où dormaient-ils les autres soirs ? Avec lui ? Au sol ? Sur des plateformes bâclées du genre de celles qu'ils avaient abandonnées devant lui ? L'absence de communication entre eux et M'Vadi le sidérait également. Comment expliquer cela ? Leurs comportements acquis au cours d'histoire personnelles très différentes, étaient-ils si éloignés qu'ils en étaient devenus incompatibles ? M'Vadi semblait pourtant tout prêt à interagir. Les deux autres animaux semblaient ignorer sa présence.

Le ciel s'obscurcît encore un peu et Justin, se souvenant de son naufrage dans des circonstances similaires, quelques années plus tôt, remonta dans la pirogue et reprit sans tarder la direction de l'observatoire.

*
* *
*

Carnet de Justin Dugoujon

Ce matin je suis allé, seul, nourrir les singes sur les îles. Tout s'est passé sans accroc : ils se sont servis sans trop se battre et ensuite, ont mangé paisiblement. Seule Bénéfice restait à l'écart, comme à son habitude, mais, je la trouvais plus timide et plus prudente qu'à l'accoutumée. Son comportement, également, était différent : inclinée vers l'avant, elle semblait cacher quelque chose entre ses jambes. Afin d'en savoir plus, j'ai fait un détour en passant en brousse, pour l'observer de plus près. Et, soudain, j'ai aperçu la petite face rose qu'elle dissimulait entre ses cuisses. Bénéfice a un bébé ! Et elle est morte de peur pour lui. Dans cette troupe mal équilibrée, qui ressemble plus à un rassemblement d'adolescents mal élevés qu'à un véritable groupe, elle sait qu'il est potentiellement en danger. Imperceptiblement, j'ai réussi à me rapprocher : elle se méfie plus de ses congénères que de moi. C'est un tout petit bébé, tel que je n'en ai jamais vu avant. Les cheveux ébouriffés et les yeux écarquillés, il a l'air tout surpris d'être là. Le père ne peut être que Tan-

gaka : tous les autres mâles sont encore des enfants. Il est donc vivant et « actif ». François avait raison : il rejoint les femelles lorsque nous sommes partis. François m'a d'ailleurs assuré l'avoir aperçu quelques fois, à distance dans les fourrés, tandis que la troupe mangeait nos fruits.

*

* * *

François est venu m'annoncer la mort de Pascaline. Elle date d'un certain temps et il a retrouvé son cadavre, le long de la rive, dans un sous-bois où je n'aurais pas eu l'idée de la chercher. Depuis un bon moment, elle s'était faite rare : nous la rencontrions de moins en moins souvent au rassemblement, à l'endroit où nous débarquons le ravitaillement. Elle se tenait manifestement à l'écart des autres. Sans doute les assauts ont-ils continué après la mort d'Ikata. Probablement sans volonté concertée de mise à mort de la part des chimpanzés : pour ce que j'en ai vu, ils n'attaquent pas systématiquement les gorilles, mais réagissent de façon intolérante lorsque ceux-ci ne renvoient pas les signaux convenables. En réponse, Pascaline ne savait qu'éviter le contact et se tenir à l'écart : incapable d'interpréter le comportement des chimpanzés, incapable, également, de modifier le sien.

J'ai examiné son cadavre sur place. Le squelette s'était desséché, emmêlé dans les branchages où elle a trouvé son dernier abris. Il était intact. Curieusement,

aucun prédateur ou nécrophage n'est venu disperser ses restes. Pascaline était allongée sur le sol, comme appuyée sur ses coudes, et semblait regarder la rivière. Sa peau desséchée couvrait encore la face et le crâne, ce qui la rendait reconnaissable ; sur le reste du corps, bien que fendue par endroits, elle maintenait plus ou moins l'ensemble du squelette en connexion. Pour autant que j'ai pu en juger, elle ne portait aucune trace de blessure ou de traumatisme. La cause de sa mort est probablement la détresse, liée à l'isolement social. Incapable de s'agréger au groupe, et incapable de vivre sans contacts sociaux, nous l'avons placée dans une situation qu'elle n'avait aucun moyen de maîtriser. Elle en est morte et j'avoue avoir mauvaise conscience. Mais que fallait-il faire ? La relâcher ailleurs, en forêt ? C'était la condamner à mort presque aussi certainement. La seule réponse que je trouve est la suivante : il ne fallait pas la capturer et l'isoler de son groupe. J'ai détaché son crâne, et je l'ai conservé.

*

* *

L'envoi des chimpanzés métropolitains n'était qu'une première étape, Boisderoze avait un projet, qu'il a révélé à Rondelet, qui, à son tour, me l'a fait connaître. Il accepte de participer au financement de l'observatoire, mais en contrepartie, les singes doivent se rendre « utiles ». Il les destine donc à

l'expérimentation médicale. Dès qu'auront été construites les infrastructures nécessaires, nous aurons pour mission de les récupérer sur les îles, et de les mettre en cage. J'ai objecté à Rondelet que nous les avions collectés et réunis avec de tout autres objectifs.

« Certes, m'a-t-il répondu, mais vous êtes vous-même d'accord que l'expérience de ré-acclimatation a échoué. L'expérimentation médicale, sur des animaux extrêmement proches physiologiquement des humains, peut nous donner l'opportunité de faire d'importantes découvertes, concernant la santé humaine. »

Puis, il m'a proposé de prendre en charge la direction de ces nouvelles activités :

« Votre formation médicale, et votre bonne connaissance du comportement de ces animaux, font de vous la personne idéale. »

J'ai décliné son offre. Je ne me vois pas faire ça. Je n'ai pas envie non plus de reprendre du service à l'hôpital : l'aventure est terminée. Je vais donc quitter Maadoué, et sans doute, rentrer en métropole. Rondelet m'a, peu après, annoncé la venue de celui qui doit me remplacer. Je dois lui passer la main et quitter les lieux.

*

* * *

Fortune faite, c'est à dire leurs bagages envahis de tubes de différentes tailles soigneusement étiquetés, les parasitologues ont commencé à préparer leur retour. J'ai

profité d'un aparté pour demander à Renafoutre ce qui pouvait bien le passionner au point de passer des heures, les yeux (et donc le nez) au plus près de guirlandes intestinales festonnées, sanguinolentes et nauséabondes avec un pinceau à la main, et piochant scrupuleusement le moindre animalcule rampant ou se tortillant. Il m'a d'abord répondu que compléter l'inventaire des divers groupes étudiés dans son laboratoire était essentiel ; et qu'il s'efforçait donc de rapporter des « présents » à chacun de ses collaborateurs, et même à quelques collègues étrangers. Je m'attendais à cette réponse. Je viens de passer plusieurs années auprès d'hurluberlus monomaniaques et addicts, certains à la libellule, d'autres au papillon ou à la grenouille, grim pant aux arbres de nuit pour y espionner les chauves-souris, ou bien imitant à merveille le cri du cercopithèque-au-bout-d-la-queue-orange prévenant ses femelles de l'approche d'un aigle mangeur de singes. Je sais par conséquent très bien ce qui motive la quête passionnée d'un naturaliste lorsqu'il se trouve sur le terrain. Puis, Renafoutre a ajouté :

« Les parasites nous donnent aussi des informations sur les hôtes qui les hébergent. Connaître leur morphologie c'est comprendre leur évolution et cette évolution est forcément liée à celle des hôtes. Parfois même l'une reflète étroitement l'autre... »

Instantanément, un champ de recherche m'a été révélé : je n'avais jamais envisagé la Parasitologie sous cet aspect. Peu avant leur départ définitif, tous trois m'ont suggéré de continuer à collecter pour eux. J'ai accepté et

ils m'ont alors fait don d'une partie de leur matériel. Depuis j'explore à mon tour méthodiquement les viscères des animaux que je peux collecter. Les tubes s'accumulent et je vais rapporter tout ce matériel lors de mon retour définitif en métropole. Qu'en adviendra-t-il ? Nous verrons bien...

*

* * *

Le Dr Laguillasse arriva quelques semaines après. Sûr de lui et dominateur, il tint à prendre immédiatement les choses en main. Et, tout d'abord, décida de visiter les îles, afin « d'évaluer le cheptel ». François et Justin l'accompagnèrent. Justin tenta de lui expliquer qu'il valait mieux s'asseoir à l'arrière du tas de fruits et de feuillage, mais Laguillasse le prit de haut :

« Je tiens à observer les animaux de près, asséna-t-il. »

Arrivés à proximité du débarcadère, Justin fit un signe à François qui, comprenant son intention, amorçât une courbe de façon à se maintenir à distance du rivage.

« Que faites-vous, interrogea Laguillasse ?

– Il vaut mieux débarquer les aliments d'abord, lui répondit Justin. Sinon les chimpanzés vont prendre la pirogue d'assaut.

– Peu m’importe, ordonna Laguillasse, faisant signe à François d’échouer directement la pirogue sur le sable. »

La suite était prévisible, surexcités par la présence des fruits, les chimpanzés en tumulte, envahirent l’esquif en se bousculant pour atteindre la nourriture avant leurs congénères. Ils piétinèrent en passant le malheureux « docteur », qui tentait de sauver la face en prenant un air impassible. Ils avaient pratiquement atteint leur cible, et Justin estimait que le plus dur était passé, lorsque Bouéni, violemment ému par tous ces évènements, et en retard sur les autres, prit le parti d’un retour en arrière. Sans doute désireux de manifester son affection au nouveau venu, il l’étreignit et, dans l’élan, tenta de lui mordiller l’arcade sourcilière. Ce qui, chez les chimpanzés, est un signe d’affection. Malheureusement, Laguillasse, voyant venir le coup, eût le mauvais réflexe de vouloir éviter la morsure. Mais, Bouéni était lancé : au lieu de lui mordre le front, il lui pinça le nez. Le retour des îles vît le « docteur » se presser le nez avec un mouchoir, tentant ainsi de ralentir l’hémorragie : les plaies de la face sont, chacun le sait, particulièrement « saignantes ». Lorsqu’écartant le chiffon maculé, il tentait d’apercevoir les dégâts, ses compagnons pouvaient voir son appendice mutilé. La plaie avait la forme d’un petit cercle presque complet et l’ensemble de l’organe, commençant à gonfler avait pratiquement doublé de volume. Justin avait un certain mal à cacher son contentement. Quant à François, il semblait impassible,

comme à son habitude. Mais Justin, qui le connaissait bien, distinguait dans son regard, une petite lueur qui lui confirmait qu'ils étaient tous deux à l'unisson.

*

* * *

Carnet de Justin Dugoujon

En me réveillant, l'autre matin, j'ai aperçu un dérangement insolite dans la haie d'ibiscus qui entoure ma maison. En m'approchant, j'ai reconnu les traces du pied de l'éléphant, que maintenant je connais bien. Apparemment, il s'agissait d'un solitaire, mais qui n'a pas hésité à s'introduire et à divaguer dans un lieu hautement occupé par l'Homme. Que ce serait-il passé, si quelqu'un était sorti de sa maison au même moment ? Mais ce n'était qu'un début...

Afin de disposer de suffisamment de bananes pour nourrir les singes des îles et des cages, nous avons créé une petite plantation. Couvrant une superficie d'environ un hectare, elle se trouve en lisière de forêt. Quelques jours après la visite du premier éléphant, j'ai été réveillé par des bruits violents. Je suis sorti sur la terrasse. Cela venait du côté de la bananeraie. Apparemment, le visiteur était revenu avec quelques compagnons, ou compagnes. Malgré la très grande proximité des hommes, qu'ils n'avaient pu manquer de détecter, ils s'en donnaient à cœur joie. Je sais désormais, ce que sont les équivalents du rire et des cris de joie, chez les élé-

phants. Coups de trompette remplis d'allégresse, craquement des troncs qu'ils étaient entrain de détruire, petits cris brefs des animaux s'appelant ou se bousculant entre eux, c'était une véritable kermesse. J'ai pensé m'approcher un peu : la lune était pleine et, avec de la chance... Mais, j'y ai renoncé. En groupe, et confiants en eux comme ils l'étaient, ils n'auraient certainement pas fui.

Le lendemain, nous avons visité la plantation avec François : enfin, ce qu'il en reste ! La où s'étendaient la veille un hectare de petits palmiers feuillus et couverts de fruits presque mûrs, ne subsistait qu'une sorte de terrain vague couvert de brisures de bois tendre et de feuillage piétiné. Ils ne se sont pas contentés de consommer la verdure succulente et juteuse qui était à leur disposition : ils ont pris un véritable bain de troncs de bananiers écrasés, en se roulant dessus ; avec enthousiasme, si j'en crois les cris. Plus un tronc n'était debout, même partiellement.

« Ça va repousser, a dit François, toujours laconique. »

C'est vrai : les bananiers repartent du bas. Lorsqu'on récolte un régime, on coupe le tronc qui le porte, et qui ne fleurit qu'une seule fois. Quelques semaines après un rejet apparaît, qui grandit en quelques mois, fleurit et redonne des fruits. Malheureusement, maintenant que les éléphants ont repéré l'endroit, je doute qu'ils ne viennent pas y tenter leur chance à nouveau. De plus, il semble que ces animaux aient un véritable calendrier dans la tête. Lors-

qu'ils revisitent, périodiquement, une plantation, c'est presque toujours au moment de la nouvelle récolte. Il va falloir trouver une autre solution pour se procurer des bananes.

*

* * *

Le Docteur Laguillasse avait bien d'autres projets :

« Savez-vous ce que c'est qu'un talapoin, demanda-t-il un matin à Justin ? »

– Vous voulez parler du singe de palétuvier, répondit Justin.

– Peut-être, oui : qu'est-ce que c'est exactement que ce singe de palétuvier ?

– C'est un petit singe qui vit au bord des marigots et des petites rivières, de préférence là où les berges inondées et marécageuses le protègent naturellement des prédateurs terrestres. Les bandes peuvent compter plusieurs centaines d'individus. »

Laguillasse, qui pensait épater son interlocuteur, en fût pour ses frais. Ce qui ne le rendit pas plus aimable :

« Je vois que vous le connaissez déjà. Très bien, vous allez donc pouvoir m'aider : je souhaiterais en capturer quelques-uns ! »

Et devant le regard étonné de Justin :

« Oui, leur petite taille en fera des animaux de laboratoire idéaux : faciles à manipuler, peu coûteux

d'entretien. Nous allons monter un élevage et vous allez voir : dans peu de temps, ils auront envahi les animaleries médicales. Le mieux serait de mettre tout de suite plusieurs chasseurs sur le coup...

– Si vous vous adressez aux chasseurs, ils vous rapporteront des animaux morts. Ici, les gens capturent les animaux pour les manger !

– Il suffit de les payer assez cher : ils changeront de méthode.

– Comment voulez-vous ? Ils chassent au fusil, ils ne savent que tuer.

– Il ne leur arrive jamais d'attraper des animaux vivants ?

– Oui, quelquefois, mais pas des singes.

– Et comment s'y prennent-ils ?

– Certains vieux savent poser des collets pour attraper de petits animaux : écureuils, rats...

– C'est donc à eux qu'il faut s'adresser. »

Ils firent le tour des villages. Justin épargna Andoche : l'attitude arrogante et dominatrice de Laguillasse lui déplaisait trop pour qu'il l'impose à ses amis. Ils rencontrèrent quelques chasseurs ayant l'habitude de poser des collets. Lorsque Justin leur expliqua qu'ils devraient désormais consacrer leur temps de chasse aux singes, ils parurent stupéfaits. Laguillasse que les longues conversations avec les villageois, entrecoupées de récits de chasse, de retours en arrière et de poses (il faut reprendre son souffle de

temps en temps, et réfléchir à ce que l'on va dire) exaspéraient, tournait en rond.

« Qu'est-ce qu'il dit ? demanda-t-il.

– Les singes vivent dans les arbres, surtout les talapoins qui ne descendent jamais à terre...

– Comme si tout le monde ne le savait pas !

– Bien sûr que tout le monde le sait, ce qu'il veut dire c'est qu'il faudrait grimper aux arbres pour pouvoir y poser des collets.

– Je ne m'y oppose pas : il croit qu'il va gagner son argent comment ? Il va bien falloir qu'il se remue un peu.

– Mais, vous ne comprenez pas : personne ne peut monter dans la canopée. De plus, les talapoins sont des errants, personne ne sait prévoir où ils passeront.

– Bon, il a la flemme d'y aller, c'est ça ? Assez perdu de temps avec ce geignard, changeons de village... »

Dans d'autres villages, les réponses furent les mêmes. Laguillasse enrageait. Finalement un chasseur leur donna, sans le savoir, une piste :

« Les talapoins ils vivent loin, loin : pour les voir, il faut beaucoup marcher, et après ils partent dans les branches, où ils plongent dans l'eau, et on ne les voit plus.

– Ils plongent dans l'eau, demanda Justin, étonné ?

– Oui, ils plongent depuis les arbres...

– Alors ils savent nager ! Justin repensait aux chimpanzés.

– Oui, eux ils nagent très bien. Ils nagent sous l'eau et après ils ressortent de l'autre côté de la rivière. »

Justin était passionné : certains singes nageaient donc et d'autres pas. Il ouvrit la bouche pour poser encore une question. Laguillasse ne le lui permit pas :

« Franchement, je me fous de savoir si les singes nagent ou pas. Dis donc, toi : on ne les voit vraiment jamais autour des villages, les petits singes ?

– Si, quelquefois on peut les voir, quand ils viennent manger les plantations.

– Ah ! Laguillasse, triomphant se tourna vers Justin : vous voyez bien !

– Le problème reste le même, dit Justin, lorsqu'ils s'intéressent aux plantations, ils viennent par les arbres...

– Il n'y a qu'à mettre les collets au sol dans les plantations, alors.

– C'est difficile : les femmes viennent surveiller et entretenir presque tous les jours, il leur faut pouvoir circuler sans gêne. Et puis, les singes sont imprévisibles. En général, ils n'annoncent pas leur venue. »

L'un des villageois présents avaient l'air de vouloir dire quelque chose. Laguillasse l'y encouragea :

« Tu as une idée, toi ? N'ai pas peur raconte nous ça.

– Chef, si tu veux que les singes viennent à la plantation en passant par terre : il faut couper tous les arbres autour...

– Vous voyez ? dit Laguillasse en se tournant vers Justin, il y a toujours une solution. Et, comment tu ferais ça, toi ?

– Si tu coupes tous les arbres autour, pour venir, les singes, ils vont marcher sur les arbres tombés. Alors là, on peut mettre les pièges pour les attraper.

– Et bien voilà : il n’y a qu’à faire ça. Vous allez couper les arbres... »

Personne ne répondit. Laguillasse se tourna vers Justin :

« Qu’est-ce qui se passe ? »

Alors, le plus âgé des Africains présents, expliqua :

« Couper les arbres, chef, c’est beaucoup de travail !

– Oui, mais nous payerons les singes un bon prix.

– Pour couper tous les arbres, il faut beaucoup d’hommes, pendant beaucoup de jours... »

Justin intervint :

« Si vous voulez que les singes soient obligés de passer près du sol, il faut couper tous les arbres, tout autour de la plantation... »

– Oui, j’ai compris, et alors ?

– Les plantations sont faites sur brulis, en pleine forêt. Ce sont de très grands arbres qui sont autour. Parfois, il faut plus d’une journée pour en abattre seulement un.

– Ils n’ont qu’à le faire.

– Ça ne marchera pas : il faut payer aussi le travail. »

Le chef fut convoqué. Un prix à la journée fut débattu. Et aussi combien d'hommes devraient participer. À la fin, la somme nécessaire était rondelette ! D'autant plus que pour augmenter ses chances, Laguillasse voulut répéter l'expérience dans plusieurs villages. Ensuite, il entreprit la construction d'une cage, pour y abriter ses futures captures. Il fallu plusieurs semaines pour débrousser les abords des plantations. En fait, il fallait recommencer un travail équivalent à celui qui avait précédé la mise en culture, lorsque les hommes valides du village s'associent pour couper les arbres et permettre au soleil d'atteindre le sol. « Et même plus de travail », pensa Justin : dans les plantations les villageois laissaient parfois debout les plus gros arbres. Ici, il fallait absolument tout couper. Si l'on laissait aux singes une chance de pouvoir passer par le haut, ils la saisiraient à coup sûr. Autant que possible, il fallait également s'arranger pour faire tomber les troncs de façon à ce qu'ils constituent des sortes de passerelles entre la lisière et la plantation. Les villageois accomplirent ce travail avec application. La plupart vivaient quasiment sans argent : recevoir un salaire était une aubaine à ne pas manquer !

Justin, qui ne sentait pas très impliqué dans cette opération, se demandait très sérieusement si, finalement, elle aurait même une utilité. Atteindre la plantation en empruntant des passages aménagés par les humains, représentait un tel changement dans les habitudes des talapoins... Enfin, tout fut prêt et les troncs les

mieux orientés furent équipés de collets montés sur un cadre de bois léger, placés de façon à ce qu'un animal circulant au sommet du tronc, ne puissent éviter d'y engager son corps. Ensuite, ils attendirent que les plantations soient mûres. Tout en effectuant des passages réguliers aux abords, au cas où... Puis, un village signala qu'une troupe avait été « entendue » par un chasseur, à proximité. Ils redoublèrent d'attention. Un jour, à leur arrivée, un chasseur annonçât :

« Il y en a eu un... »

Et, comme Laguillasse, triomphant, bondissait de la voiture :

« Mais, il est mort. »

Il leur montra le petit cadavre, qui portait une plaie profonde, tout autour du cou.

« C'est un jeune mâle, dit Justin. Le problème avec les collets, c'est que, normalement, ils sont faits pour tuer !

– Sauf, si quelqu'un surveille et libère le singe aussitôt, remarqua Laguillasse.

Si vous voulez une surveillance, il faudra aussi payer les gens pour ça... »

Justin croyait de moins en moins à la réussite de l'entreprise, et il ne le regrettait pas : capturer ces petits animaux pour les transformer, *in fine*, en « rats » de laboratoire, ne l'enthousiasmait pas. Après plusieurs semaines, presque toutes les plantations équipées ayant été visitées par les singes, le bilan des captures était maigre. À peine une dizaine d'animaux avaient pu être

relâchés dans la cage. Presque tous étaient des mâles subadultes ce qui, pour établir les fondations d'un futur élevage, n'était pas du meilleur augure. Certains présentaient des séquelles de strangulation qui, probablement, les handicaperaient pendant longtemps. Pour autant que les commanditaires de cette nouvelle chasse purent l'évaluer, le nombre d'animaux morts dans les pièges, dépassait d'assez loin celui des captures.

« Je ne comprend pas que nous capturions surtout des mâles, dit un jour Laguillasse, statistiquement, pourtant...

– Statistiquement, répondit Justin, ne connaissant rien à cette espèce nous ne pouvons être certains que le sex-ratio y est le même que dans la nôtre. De plus, les jeunes mâles sont souvent plus indépendants, ce qui les rend plus explorateurs. »

Justin soupçonnait même que les talapoins, habitués à se protéger collectivement, ne s'engageaient pas à la légère en territoire inconnu. Les jeunes mâles partis en éclaireurs une fois capturés, blessés et sans doute hurlant leur détresse, toute la bande devait déguerpir et désertier les environs pour longtemps. Pour des « petits singes de laboratoire bon marché », il devra revoir sa copie, pensait Justin. Rapportés au nombre d'animaux ayant survécu à la capture ce sont probablement, au contraire, les singes les plus chers du monde ! Une déconvenue supplémentaire attendait Laguillasse. Le soigneur, désigné pour prendre soin de la « cage aux

talapoins », se plaignit de l'agressivité de ses pensionnaires et menaça de démissionner.

« Qu'est-ce qui m'a encore foutu un couard pareil, réagit le « docteur », je vais voir ça par moi-même. »

Et il entra dans la cage, où Justin le suivit prudemment, restant sur le pas de la porte du sas d'entrée. Les petits singes se mirent à piailler et montrèrent s'accrocher au grillage du plafond, d'où ils observèrent les arrivants.

« Pas de quoi fouetter un chat » dit Laguillasse, après quelques allers et retours, tout en revenant vers l'entrée.

Au moment où il passait sous une grappe de talapoins accrochés au plafond l'un d'eux tomba, ou se laissa tomber, sur les épaules du « docteur » et, l'agrippant, mordit cruellement le lobe de l'oreille qui se trouvait à sa portée. Après quoi, il dégageda vers le haut et rejoignit ses congénères. Tous ensemble, ils se mirent à pousser des glapissements aigus qui, dans leur langage, équivalaient probablement à des insultes.

« Des petits singes pas chers, et faciles à manipuler » commenta Justin dans sa tête : décidément, c'est une réussite !

Le docteur Laguillasse portait maintenant, outre la légère cicatrice annulaire qui ornait la pointe de son nez, un lobe auriculaire distendu et déformé, rappelant vaguement celui d'une femme Massaï ayant momentanément enlevé la plaque métallique qu'elle y avait insérée.

*

* *

Carnet de Justin Dugoujon

Menzoré est mort. Il y a quelques mois, le chasseur vif et moqueur qu'il était a soudain changé de comportement. Un œdème généralisé a envahi son corps. Son physique s'est alourdi : il était devenu hydropique et paraissait continuellement hébété. Le visage bouffi et le regard fixe, lui dont les réparties piquantes agaçaient tant ses contemporains, ne répondait plus aux remarques, ou aux questions, que par des borborygmes incompréhensibles. Nous nous demandions quel mal l'avait soudain frappé, transformant le diabolin insolent en une sorte de demeuré hagard. Puis, alors qu'il semblait dériver inexorablement vers la mort, les symptômes ont inopinément régressé. En quelques semaines il est redevenu lui-même et il a recommencé à asticoter les autres villageois. Particulièrement au cours des séances de M'Bouiti qu'il semblait prendre un malin plaisir à perturber. Grimé au kaolin comme les autres danseurs, il apparaissait de façon impromptue durant les séances et se mettait à singer leurs gestes à la façon d'un bouffon de cour ridiculisant les hauts personnages entourant le roi. Encore quelques semaines et puis les symptômes sont réapparus. Mais cette fois-ci sans rémission : il en est mort. Plusieurs villageois, auprès desquels je m'enquerrais des causes possibles de la maladie qui l'a emporté, m'ont répondu : qu'il avait « exagéré ». Il ne

semble pas improbable que ses troubles ne soient pas d'origine naturelle. Ayant exaspéré les personnages puissants qui dirigent ce culte, et en tirent des bénéfices substantiels, il a reçu un avertissement : un « médicament » lui a été administré, qui est la cause des troubles dont il a été atteint. N'ayant pas voulu comprendre la leçon, il a reçu une seconde « dose », mortelle celle-là.

*

* * *

Lorsque le moment de son départ fut venu, Justin dit au revoir à tout le monde. Afin de s'épargner des questions, et des effusions, il évita de raconter qu'il ne reviendrait pas. Même à Clauvysse, il ne dit rien de précis. Mais ils se connaissaient suffisamment pour que ni l'un, ni l'autre, n'ait besoin de parler pour se comprendre.

« Tu vas rester à Port-la-Ville avant de rentrer chez toi ? lui demanda l'instituteur.

– Oui, quelques jours, pas plus. J'ai des affaires à régler...

– Alors, peut-être...

– Oui ?

– Peut-être que tu y verras Mescaline ?

– Peut-être, oui.

– Tu sais où elle reste ? »

Justin ne le savait pas. Clauvysse le lui indiqua. Il avait visiblement envie d'ajouter quelque chose, mais ça ne passait pas.

« Si... Commença-t-il.

– Oui ?

– Si elle partait avec toi ? »

Justin le regarda, stupéfait. Il avait vaguement pensé à elle de cette façon, mais n'avait pas laissé l'idée émerger consciemment.

« Si elle partait avec toi... Il faudrait que tu prennes bien soin d'elle... Là-bas... »

Table des matières

I – Prologue	5
II – L’observatoire Biologique.....	21
III – L’île aux Singes	109
IV – Épilogue.....	189

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-332-83179-8

ISBN pdf : 978-2-332-83180-4

ISBN epub : 978-2-332-83178-1

Dépôt légal : novembre 2014

© Edilivre, 2014

Imprimé en France, 2014

Cette histoire se déroule il y a longtemps, dans une colonie française en Afrique. Le Dr Justin Dugoujon, qui débarque à Port-la-Ville, y découvre une communauté de Blancs repliée sur elle-même. Plus enclin à s'intégrer que son supérieur et bien plus respectueux des locaux, Justin se voit proposer de s'occuper d'un hôpital à l'intérieur du pays. Dans le premier volume intitulé *Ce petit vent qui vient avec la pluie* était racontée sa découverte du pays, de ses populations et de la nature.

Dans ce second volume, on le suit dans l'intérieur du pays. Il va y lier des amitiés fortes, explorer la forêt et découvrir les animaux qui y vivent. Petit à petit, sa mission se concentre sur les animaux et il s'occupe de la réacclimatation de jeunes gorilles et de chimpanzés dont les parents ont été tués par des chasseurs.



Jules Pophilat est vétérinaire et chercheur au CNRS, en zoologie. Il travaille au Muséum d'Histoire naturelle. Au début de sa carrière, il a travaillé au zoo de Paris, puis au Gabon, pendant quatre ans, où il était responsable des élevages de primates à la station biologique créée par le CNRS à Makokou. L'auteur puise une partie de son inspiration dans ses souvenirs personnels.



PRIX 18.00 €

ISBN : 978-2-332-83179-8



9 782332 831798